

Monique Le Capon
" Salvin "

P U M A D E S A N D E S

Roman initiatique



Autres titres du même auteur

Écrits sous le Pseudonyme SALVIN :

- Approche mentale de la Hiérarchie Spirituelle de la planète.
- Le Jugement de la Terre
- La Voie du Feu.
- Sous le regard d'Aldébaran

Totalement inédits:

- Adorable Bouboune
- Puma des Andes
- Arcane 13

et, en partage avec Gilbert Le Capon:

- Méditations pour le Bien Commun.

Les personnages de ce roman sont totalement imaginaires.

Je dédie ce livre à la mémoire chérie de ma mère:

Josefa Montesinos

Prologue

La nuit porte d'étranges conseils...

Je m'éveillais un matin avec un nom qui résonnait dans ma tête; en fait, c'est le son de ce nom, prononcé par je ne sais quel personnage, qui m'avait réveillée. C'était un nom indien; je pensais qu'il devait s'agir d'un ancien chef, cela sonnait joli à l'oreille mais je ne le prononcerai pas ici.

Tout au long de la journée je portais ce nom en moi, le répétais en me demandant ce que cela pouvait bien signifier.

Comme le hasard, qui n'en est pas un, fait bien les choses, deux jours plus tard, j'eus en mains un livre sur les Incas et la cité perdue. Auparavant je n'aurais jamais cru que cela aurait pu m'intéresser à ce point. Mais là, je dévorais le livre. Il me semblait me trouver en univers familier. Il me semblait aussi que je n'étais pas seule à me plonger dans ce climat de l'épopée Inca, si on peut dire. Il me semblait que je partageais ma lecture, mes impressions, avec une présence attentive qui veillait à ce que je lise bien, comprenne bien certaines choses qu'elle voulait m'insuffler.

Puis, mes méditations matinales me conduisirent là-bas, tout naturellement. Les lieux me devinrent vite familiers. La pensée et l'imagination auxquelles s'ajoute l'intuition permettent des voyages formidables qui ne coûtent pas cher et ne créent aucune fatigue!... Je m'asseyais sur la pierre sacrée, *l'intihuatana*, à laquelle les prêtres Incas accrochaient le Soleil à l'aube du solstice d'hiver ... J'étais imprégnée de l'air frais de ce haut lieu, de la majesté des sommets qui l'entouraient comme d'un écrin; imprégnée de l'atmosphère sacrée du lever du Soleil. Et là, j'écoutais...

Alors la présence amie et les grands Esprits de la Montagne m'ont enseigné des choses prodigieuses et m'ont aussi conté l'étrange légende qui plane tout autour des pierres blanches qui ont édifié l'hacienda des Montesinos, sur les berges de l'Urubamba, là où commence la Vallée Sacrée.

C'est cette histoire que je rapporte ici.

Soledad

Le soleil se levait lentement sur la jolie petite vallée fertile de l'Urubamba qui s'étend du nord de Cuzco jusqu'à Ollantaytambo, aux pieds du Machu Pichu. C'était fête dans le ciel et toute la terre paraissait attentive et recueillie devant ce miracle chaque jour répété et auquel les habitants des cités dites civilisées ne portaient jamais attention. Ici, même lorsque le mauvais temps empêchait d'assister au lever de soleil, il était pourtant là, toujours fidèle au rendez-vous de la Vie et, dans cette Vallée Sacrée des Incas, avec nuages ou sans nuage, le Souffle Solaire était perceptible plus que partout ailleurs indépendamment des conditions atmosphériques, tout simplement parce que l'on prenait le temps d'être attentif à sa présence.

L'hacienda se réveillait tranquillement et les premiers bruits du matin commençaient à se faire entendre dans la maison. Chacun commençait à vaquer à ses occupations, sans hâte mais aussi sans flânerie. Il existait un rythme assez harmonieux et plaisant que Soledad affectionnait.

Comme chaque fois que le temps le permettait, elle s'installait bien avant le lever du soleil sur la terrasse de sa chambre pour méditer, prier, contempler, et pour rien au monde elle n'aurait manqué cela. Les levers de soleil étaient pour elle source de vitalité, de joie, d'inspiration. Non seulement elle savait depuis toujours absorber en son être les bienfaits de la lumière matinale et les forces régénérantes des Premiers rayons, mais le Soleil semblait lui enseigner des choses précieuses que l'on n'apprenait pas dans les écoles ni dans les universités.

Elle était de ceux qui pouvaient regarder le soleil en face sans cligner des yeux et elle pensait à sa mère qui lui avait dit souvent: " seul l'Inca et l'aigle peuvent regarder le soleil en face!"

Sa mère, Pepa Montesinos, était d'origine Inca de par sa propre mère. Une lignée qui descendait tout droit des derniers rois Incas de Vilcabamba.

C'était un señor Montesinos, venu au temps des *conquistadores* qui avait, il y a longtemps, épousé une indienne quechua, fille d'un Inca et s'était installé au pays. Il était plutôt pacifique et son élan pour le Nouveau Monde lui venait plutôt du cœur et de l'âme, de la joie de la découverte, et non d'une volonté de conquête. Il s'était implanté dans la vallée sacrée et avait fondé là sa famille. La tradition semblait vouloir se poursuivre. La famille Montesinos, de père et mère, en fils et fille avait continué à mêler son sang à ceux des quechuas issus des lignées Incas. C'était comme un courant naturel, comme s'il y avait là une force irrésistible, un ordre du sang et de l'esprit.

Pepa, elle, contre toute attente, avait épousé un hollandais qui était tombé amoureux du pays aussi bien que de cette belle indienne, fille du soleil, qu'était Pepa. Métisse certes, jusqu'à un certain point, mais qui aurait pu donner la mesure? Quant au hollandais De Hoops, n'était-il pas à son tour un genre de conquistador pacifique venu s'implanter sur les terres des Montesinos? Car lorsqu'il avait voulu épouser Pepa, il épousa aussi la famille et la terre, l'hacienda, le travail de l'hacienda et les responsabilités de l'hacienda. Mais l'on parlait toujours du domaine Montesinos, le nom demeurait en tout premier car il était trop solidement implanté et les produits de l'hacienda, des céréales aux tissus de qualité fabriqués à l'indienne, en passant par les fruits et les essences florales, étaient vendus très loin à la ronde et exportés dans divers pays du monde. Ce serait toujours le domaine Montesinos, la marque Montesinos, et le bon hollandais s'entendait souvent appeler "señor Montesinos".

Pourquoi pas? Cela ne le dérangeait nullement. De Hoops était amoureux de cette terre, de ce peuple, des Andes altièrès qui barraient l'horizon et surtout il était très amoureux de son épouse.

Soledad avait adoré son père, ce grand géant blond et barbu au rire sonore et chaud. Elle tenait de lui ses superbes yeux bleus qui surprenaient dans son visage doré de métisse. Ses cheveux étaient d'un beau brun avec des reflets fauves. Elle était très belle en fait. Très fine, mince, élancée, fuselée, avec une démarche souple quasi féline.

Mais c'est de sa mère qu'elle tenait toute une science des lois de la nature et de la Vie. De sa mère et, naturellement, du soleil. Comment pourrait-il en être autrement pour une fille " Inca", fille du soleil?

On avait beau dire que les Incas avaient tous été exterminés, cela faisait sourire Soledad. Les êtres humains de la terre, dont beaucoup ne pensent jamais plus loin que le bout de leur nez s'imaginaient que parce qu'on détruit des corps et des maisons, parce qu'on brise une civilisation, on extermine ainsi une race, un peuple. Ils oublient que l'homme n'est pas fait que d'argile et que l'on ne peut jamais éteindre la flamme des esprits solaires. Ils reviennent en force, de cycle en cycle. On les nommera autrement, on ne les connaîtra pas mieux pour autant, mais, en vérité des vérités, ils reviennent périodiquement prendre des corps humains pour tenter d'implanter ici et là sur la surface du globe de nouvelles civilisations, une culture et un enseignement de Vie plus complet et plus juste que ne le font jamais les civilisations purement terriennes.

Ses parents étaient décédés voilà quatre ans à la suite d'un stupide et terrible accident de voiture alors qu'ils revenaient de Cuzco, la belle cité péruvienne et ancienne capitale Inca, où ils écoulaient leurs produits chez les grossistes, et traitaient toutes leurs affaires. Ils avaient voulu éviter une bête de leur troupeau d'alpaca qui paissait non loin', laquelle bête s'était un peu égarée. La voiture avait fait une embardée et avait plongé dans le ravin qui, en ce point précis bordait la route. Les ravins et les précipices, dans ce pays, cela ne manquait pas et, où que l'on aille, il convenait toujours d'être très prudent, que ce soit à pieds, à cheval ou en voiture.

Soledad qui poursuivait alors des études de droit international en Europe avait tout lâché et, le coeur déchiré par la terrible nouvelle, était immédiatement rentrée au pays.

Heureusement il y avait là le vieux couple de serviteurs Arturo et Luca, eux-mêmes royalement métissés, selon l'expression d'Arturo qui aimait bien son métissage et ne s'en faisait aucun complexe. Personne d'ailleurs à l'hacienda, parmi les métis fort nombreux, n'avait de complexe à ce sujet. Pourquoi aurait-on des complexes? On voyait bien que les races du monde tournaient de plus en plus au métissage et que cela était un vrai bienfait. Un métis, de quelque endroit du monde qu'il soit et de quelque peuple que ce soit était toujours enrichi de sa double hérédité. Soledad pensait que la nouvelle race humaine qui peuplerait le monde, si la terre survivait à l'asphyxie que lui faisaient endurer les soi-disant civilisations modernes, serait pleinement une race unifiée de métis en tout genre, versicolore et splendide comme les oiseaux et les fleurs qui faisaient de la vallée de L'Urubamba un véritablement enchantement.

Arturo et Luca étaient bien plus que les serviteurs ou employés des Montesinos. Ils étaient de vrais amis de toujours. Ils avaient entouré Soledad de leur tendre affection dans l'épreuve qui la frappait si durement et soudainement et Arturo l'avait beaucoup aidée à reprendre en mains

la direction de l'hacienda. Il en restait après elle le premier responsable et, malgré ses soixante ans sonnés ne pensait pas un seul instant à prendre sa retraite. Il était fier et vigoureux, tranquille et serein, de plus en plus vieux sage indien. Il portait d'ailleurs ses cheveux noirs en tresses de part et d'autre du visage, et Soledad pensait qu'il ne lui manquait que l'auréole de plumes d'or et d'argent pour avoir l'air d'un véritable roi Inca de la montagne.

Il possédait d'ailleurs cette grande sagesse qui s'appliquait sans bruit à tout ce qu'il entreprenait et s'exprimait de façon concise, précise et efficace chaque fois que le besoin s'en faisait sentir. Lui et Luca vouaient une profonde affection à "la petite" qu'ils avaient vu naître et elle savait qu'elle pouvait toujours absolument compter sur eux. Ils n'avaient pas eu d'enfants et la fille de leurs patrons et amis étaient devenue leur propre enfant. Luca était sa seconde mère, une vraie "mama", et Soledad leur confiait volontiers ses joies et ses peines, ses inquiétudes ou ses certitudes.

Luca, naturellement, était totalement maîtresse à bord en ce qui concernait la cuisine et la gestion de la maison. Elle préparait les repas pour eux trois et le petit groupe responsable des travaux du domaine, et SA cuisine était un véritable temple sacré où l'on ne devait rien déranger sous peine de s'attirer son courroux. Même Soledad avait été éduquée dans le respect non seulement des êtres mais aussi des choses, et c'était en elle une seconde nature que de savoir toujours mettre toute chose à sa place. Cela faisait partie de la vie ordonnée et rythmée, belle et bonne qui s'écoulait au domaine.

En dehors de l'affection filiale qui l'unissait à ses deux vieux amis, Soledad ne comptait pas tellement d'amis au pays. Elle ne se liait pas facilement et portait fort bien son nom: elle était SOLITUDE. Mais Soledad, c'était aussi: *"l'âge du soleil"*, et si, en vérité, SOLITUDE s'appliquait fort justement à sa vie physique, "AGE DU SOLEIL" convenait pleinement à son âme. Elle se sentait l'âme pétrie de Soleil, faite de Soleil, coulée dans la substance lumineuse vivante qui émanait à profusion de l'astre du jour et qui donnait vie à toute chose sur la terre.

Soledad déroutait toujours un peu ses relations. Elle était vive, intelligente, avait beaucoup de charme et donc d'attrait, mais son attitude plus ou moins distante avait fini par décourager quelque peu ceux qui auraient aimé la fréquenter. De guerre lasse on avait cessé de l'inviter à des réceptions auxquelles, au début, elle avait essayé de paraître. Mais elle s'ennuyait si ferme, elle se sentait si mal à l'aise, qu'elle avait vite renoncé à ce compromis de bienséance mondaine. Il fallait qu'elle soit vraiment obligée par ses affaires pour accepter une invitation ou recevoir chez elle quelqu'un de la ville.

Sa grande beauté lui avait attiré plus d'un soupirant, mais là aussi, elle restait de glace. Amicale, mais de glace. Elle avait bien vécu une liaison lors d'un séjour en France, à Paris, mais cela n'avait pas duré. Elle était trop indépendante et la seule idée d'un éventuel mariage lui faisait dresser les cheveux sur la tête. Quant à avoir des aventures comme il semblait que ce soit une mode générale, il n'en était pas question. Non seulement par morale, mais de par sa propre nature. Elle ne ressentait aucun attrait pour le libertinage ou la licence actuelle et elle se trouvait bien ainsi. Luca parfois s'en inquiétait et lui disait en grommelant: "une belle fille comme toi sans mari, ce n'est pas honnête! Tu vas dépérir et te dessécher. Tu as 24 ans, *cariñita*, il serait quand même temps que tu penses à donner un ou deux héritiers pour le domaine! " Ce à quoi Soledad répliquait inmanquablement que rien ne pressait, qu'elle savait bien que tout venait en son temps. " Il y a un temps pour tout sous le soleil, ma belle Luca, c'est la sagesse sans âge qui le dit! Alors, ne t'en fais pas pour moi ni pour les héritiers. "

Parmi ses rares amis, elle comptait trois personnes, outre Arturo et Luca. Il y avait d'abord son ami d'enfance, José Alvarez, qui était maintenant chargé de la direction de l'exploitation des céréales et du troupeau d'alpaca et qui menait son travail de main de maître. Elle avait pleine confiance en lui et lui donnait carte blanche. Il savait mener son personnel, possédait une autorité naturelle et avait un très bon contact avec tout un chacun. Naturellement il était amoureux de Soledad, et cela, sans doute depuis leur plus tendre enfance. Mais il était extrêmement fier; elle l'avait très très gentiment éconduit une fois et il se le tenait pour dit. Il faisait comme si " cela lui avait passé", puisque c'était ce qu'elle avait osé lui dire, comme si c'était une maladie d'être amoureux! " Cela te passera, José! Tu sais bien à quel point toi et moi sommes des amis. Tu as, de moi, le meilleur que je puisse donner: mon amitié. C'est pour moi ce qu'il y a de plus précieux au monde. je serai toujours ton amie. "

Il n'avait pas cherché à insister ou à renouveler ses tentatives. Il avait bien vu que le beau regard bleu posé sur lui n'avait jamais d'autre expression que celle de l'intérêt amical, profond, certes, qu'elle lui portait. En vain guettait-il d'autres lueurs qui lui auraient permis d'espérer autre chose.

Alors, il faisait " comme si..." préservait sa fierté, et s'amusait avec les filles de la ville où il faisait paraître une hécatombe. Il était extrêmement séduisant, grand, brun, le langage coloré et chaleureux, un sens très vif de l'humour, il avait tout pour plaire. Un vrai Don Juan. Parfois Luca et Arturo le regardaient en soupirant, car ils pensaient tous deux qu'il aurait fait un bon "señor Montesinos", puisqu'il était de mise ici que les messieurs qui épousaient les dames de l'hacienda portassent le nom de Montesinos avant le leur propre!

Il y avait aussi un jeune couple, récemment fiancé, qui étaient les fidèles de Soledad. Manuela travaillait à l'atelier de tissage des magnifiques tissus d'alpaca qui se vendaient toujours d'un très bon prix. Elle y était contremaîtresse et avait sous ses ordres une dizaine de femmes des villages voisins, Ollantaytambo et Urubamba. Elle même était très belle, piquante brune d'origine espagnole dotée d'un excellent caractère, enjoué et rieur.

Son fiancé, Pedro, métis comme la plupart des gens de l'hacienda, était chargé du potager, des arbres et de la culture des fleurs pour le récent laboratoire d'essences florales que Soledad avait fait monter tout au fond du grand parc qui entourait la maison principale. C'était un de ses lieux privilégiés. Elle avait toujours eu l'idée d'extraire des essences, elle était passionnée par l'étude de leurs vertus curatives et commençait vraiment à bien connaître son affaire. Pedro la secondait parfaitement et il avait cinq personnes sous ordres, que ce soit pour le jardin ou le laboratoire. Pedro aussi avait un certain sens inné des vertus des plantes et des fleurs. Soledad disait que cela leur venait à tous les deux de leur ascendance indienne. C'était presque naturel. Il suffisait d'appuyer cette inspiration et intuition innée par une solide connaissance technique prise dans les ouvrages qu'elle avait rapporté d'Europe, et les huiles essentielles des Montesinos commençaient à être bien connues sur le marché de Cuzco et de Lima, et les laboratoires pharmaceutiques commençaient à leur faire confiance. De rigoureux contrôles avaient été faits, et le sérieux de leur travail était maintenant reconnu.

Luca faisait donc chaque jour la cuisine non seulement pour Soledad, Arturo et elle-même, mais aussi pour José, Manuela et Pedro qui prenaient leur repas avec eux. Manuela avait sa chambre à l'hacienda, mais José et Pedro logeaient l'un à Ollantaytambo et l'autre au gentil bourg d'Urubamba comme la plupart des autres ouvriers du domaine. José avait une belle petite maison à l'entrée de la cité avec un joli petit jardin et Pedro se contentait d'un appartement au deuxième étage d'une belle maison sur la place principale du bourg. Il n'avait aucun temps à consacrer à quoi que ce soit de plus important, tant son travail à l'hacienda le passionnait et focalisait ses énergies. Il était un des premiers à arriver le matin et un des

derniers à repartir le soir. Depuis qu'il fréquentait Manuela, il repartait d'ailleurs de plus en plus tard et ces deux là songeaient à se marier très bientôt, ce qui arrangerait bien leur situation. Soledad voulait leur donner un petit pavillon sis au coeur du domaine et que son père, De Hoops, avait érigé pour s'en faire un atelier de peinture. Car il peignait volontiers pour se distraire et ses toiles, plutôt réussies, ornaient les murs de la maison. On avait appelé le pavillon "atelier" mais en fait c'était devenu une vraie petite villa; il y avait toutes les commodités, cuisine, salle de bains, une chambre spacieuse où parfois le père s'isolait pour lire, méditer, écouter de la musique, car il était un fin mélomane. Et là, il ne gênait personne. Puis il y avait la grande pièce qui lui servait d'atelier de peinture, très éclairée par le soleil de l'après midi, elle faisait une superbe salle de séjour. Le jeune couple était ravi à l'idée d'aller s'implanter là, au coeur du champ de céréales, et à l'ombre d'un grand saule dressé près de la petite maison. Ils avaient commencé à l'arranger, la repeindre et espéraient s'y installer très bientôt.

Les quatre jeunes gens formaient donc un sympathique quatuor d'amis qui faisaient ensemble très souvent de belles et longues randonnées dans les montagnes, car cela était une manière privilégiée pour eux de vivre leurs loisirs.

Ils partaient souvent, deux jours de suite vers les ruines du Machu Pichu, fascinés qu'ils étaient par ce lieu sacré, par les constructions impérissables des princes du Soleil. Comme leur souffle spirituel, la création des Incas demeurait, indestructible, en la vallée sacrée du rio Urubamba.

Certains disaient que Uru, en quechua, signifiait "chenille"; mais Soledad avait appris par les études personnelles qui la passionnaient sur l'origine des religions, des civilisations et, naturellement des langages qui sont l'expression de l'âme des peuples, que UR était une syllabe d'origine sanscrite et qui désignait la racine, l'origine du Feu. Et le Feu, de quelque façon qu'on le considère, n'était-il pas la Vie même à tous les niveaux de l'être, cosmique ou humain? Le souffle de feu solaire n'animait-il pas toutes choses, en tous lieux? Et les Incas que l'on avait taxé d'idolâtres parce qu'ils adressaient des messages d'amour et de gratitude au soleil, étaient certainement moins idolâtres que les *conquistadores*, voleurs et assassins qui plantaient partout des statues et des croix, et s'inclinaient devant leurs idoles!

Soledad avait reçu le baptême de la religion catholique, comme la plupart des péruviens. Mais pour elle, elle s'attachait à la source de cette religion plutôt qu'aux développements qu'elle avait pris du fait de l'Eglise et des hommes. Le Christ, pour elle, présenté et révélé par son glorieux représentant Jésus, était identifié à l'esprit du Soleil; le soleil visible étant à la fois son voile, son corps, le signe de Sa présence créatrice. Certes, la croix était le signe du Créateur de toutes choses, et c'est bien pourquoi les Incas, au temps même de la conquête n'avait jamais boudé la religion des chrétiens. Ils avaient été même d'une extrême tolérance; mais devaient-ils accepter pour autant l'extrême intolérance de l'Eglise catholique à leur égard et l'invasion grossière des conquistadors?

Le roi d'Espagne et ses envoyés voulaient sans doute que ce peuple inspiré acceptât l'esclavage et la soumission sans coup férir. Drôle de conception de la vie et de la religion!

La croix pouvait donc facilement s'implanter chez les Incas qui savaient que les forces créatrices universelles pénétraient toute forme par le feu vertical et en jaillissaient par le feu horizontal. La croix de feu invisible était seulement ancrée soit au coeur de la sphère créée, pour l'acte accompli, soit au-dessus, en début de travail, soit en-dessous de la sphère pour les esprits cosmiques ou microcosmiques libérés et maîtres de la matière.

Le processus d'intégration de la Croix du Créateur de toutes choses portait sur des âges incalculables par les cervelles humaines, et Soledad gardait devant cet étonnant spectacle intérieur un silence rempli d'ardente vénération. Elle restait profondément étonnée que de telles réalités grandioses pouvaient se révéler à ces petits d'hommes, ces étranges créatures à deux pattes, que l'on pouvait écraser comme des mites, et qui pourtant se révélaient parfois si puissamment créatrices, ressemblant ainsi à leur "Père dans les cieux", ainsi qu'Il en avait donné l'ordre, dans le temps et l'espace.

Les méditations matinales de Soledad évoluaient ainsi autour des idées clés que les Rayons de l'astre semblaient lui souffler à l'oreille en des moments privilégiés. Il y avait ce qu'elle lisait dans des livres des sages, et il y avait ce qui se coulait ainsi en elle, quasiment au goutte à goutte, suivant son aptitude à enregistrer le murmure de l'esprit.

Mais sa nature tellement contemplative ne l'empêchait nullement d'être aussi très active et compétente dans la gestion du domaine des Montesinos. Elle était entourée de personnes de confiance et de qualité et tout donc, semblait être pour le mieux dans le meilleur des mondes, en cette belle matinée de la saison "sèche" où commence notre histoire.

La nature attentive et silencieuse semblait tout entière suspendue à l'écoute du Son de la Lumière d'or de la Vie qui émanait du premier rayon qui touchait maintenant au sommet de la colline.

Le Puma

La vie, au domaine des Montesinos, se déroulait la plupart du temps dans la bonne humeur. Tous ceux qui travaillaient là, des plus humbles ouvriers péruviens de toutes origines, aux responsables, étaient respectés et correctement salariés. Les produits du domaine s'écoulaient fort bien et chacun trouvait une certaine fierté à contribuer à ce succès.

Cela n'allait pas sans faire des jaloux notamment à la ville de Cuzco où se déversaient normalement toutes les forces vives du pays, produits, argent, forces culturelles ou politiques.

Nous avons déjà dit que Soledad, tout en étant toujours correcte et aimable, ne se mêlait pas trop de mondanités. Elle était donc généralement jugée assez sévèrement par certains hommes dépités ou par des femmes envieuses aussi bien de sa grande beauté que de ses qualités de femme d'affaire. Dieu merci, il restait suffisamment de gens tranquilles et droits qui lui portaient une grande estime et l'acceptaient telle qu'elle était. Au contraire même, ils appréciaient sa tenue et sa discrétion et le fait qu'elle n'avait rien de commun avec la plupart des épouses snobs et superficielles des notables ou autres riches commerçants de la ville.

Son banquier admirait son sens pratique et sa vision claire et nette des choses aussi bien que son honnêteté foncière. Il faut dire aussi qu'il n'était pas indifférent au charme naturel de la jeune femme.

Par contre, un concurrent qui exploitait une ferme non loin de sa propre hacienda et qui avait aussi une boutique en ville, - ce monsieur comptait parmi ceux que Soledad avait dédaignés - ne digérait pas ce qu'il considérait comme un affront; son comportement était celui d'une vilaine commère qui cherchait à salir la réputation de Soledad par des rumeurs habiles qu'il lançait sournoisement lors de ces fameuses soirées mondaines qu'il ne manquait pas d'offrir à tous les gens "bien" du pays.

En fait, le Señor Esteban avait une ambition démesurée et il souhaitait être le seul, le meilleur, le plus grand producteur de la vallée sacrée. Il ne voulait partager la notoriété avec personne et ses avances auprès de Soledad n'avaient réellement pour but que de devenir un jour propriétaire du domaine Montesinos. Il était célibataire endurci, plutôt bien de sa personne, mais celui qui savait lire dans les yeux des hommes n'aurait pas manqué d'être inquiet des sombres lueurs qui voilaient son regard. On pouvait même se demander où avait pu passer l'âme de cet individu? Car si l'âme donne aux yeux des hommes l'éclat de la lumière solaire, plus ou moins intense il est vrai, lui, portait dans ses yeux sombres des clairs obscurs indéfinissables semblables aux pâles lueurs de la lune.

Ainsi va le monde. Les luminaires dans le ciel divisent les âmes humaines en deux grandes catégories. Le souffle solaire anime et vivifie toujours les êtres généreux, créateurs, au cœur ouvert et à l'esprit droit; les émanations de la lune s'infiltrant dans les consciences qui un jour ou l'autre, de par leur libre arbitre, ont refusé le chemin de l'honnêteté, des valeurs humaines, des véritables droits et devoirs qu'implique toute société. Le cône d'ombre lunaire agit la nuit et pendant que dort le juste, les esprits tortueux fomentent complots, trahisons; les plus faibles se laissent entraîner dans les bouges que les plus forts engendrent, se laissent détruire par les drogues et la débauche dont les destructeurs affirment que c'est seulement là l'expression de la liberté.

Le Señor Esteban, Alonso pour ses amis, avait bien quelque chose à voir dans ce milieu néfaste, mais il était si habile et si fort que les autorités locales ne pouvaient pas grand chose contre lui. Il faut dire que, parmi les autorités on pouvait trouver aussi quelques personnes facilement corruptibles, comme il en existe dans tous les pays du monde, bien malheureusement.

Dans la lutte sournoise qui l'opposait à Soledad contre laquelle il n'avait pas encore joué son grand jeu, se disait-il, il se sentait tranquille car il croyait fermement qu'il finirait par avoir raison de la demoiselle, d'une façon ou d'une autre.

Il pensait d'ailleurs qu'il n'allait pas tarder à utiliser quelque bon moyen pour l'intimider un peu. Si elle avait peur, si elle commençait à craindre d'éventuels pilleurs ou voyous, il faudrait bien qu'elle se cherche un allié, quelqu'un qui pourrait la "protéger", et ce quelqu'un, cela ne pouvait être que lui.

Il était assis ce matin là devant son petit déjeuner copieux sur la terrasse de sa belle et grande maison, sise à l'entrée de la ville lorsqu'on venait de la vallée, maison qui commençait à ressembler quelque peu à un palais. Il lissait sa petite moustache fine avec satisfaction à l'idée qu'il venait d'avoir et qu'il n'allait pas tarder de mettre à exécution se disait-il. Il fallait commencer à s'occuper sérieusement de cette petite dinde; la bride sur le cou, c'était fini; on allait enfin voir qui était le plus fort dans ce pays! A l'idée de voir Soledad venir lui implorer sa protection, son sourire se fit large, dévoilant des dents éclatantes, de véritables dents de loup.

Il avala son déjeuner sans même savoir ce qu'il avait mangé, et se rendit à son garage d'un pas décidé, le front en avant.

Arrivé à sa boutique il passa deux coups de fil et attendit tranquillement assis nonchalamment derrière son comptoir. Il n'avait pas voulu téléphoner de sa maison craignant des oreilles indiscretes parmi les domestiques ou même de la part de la jeune femme qui cette nuit là avait partagé sa couche. On ne sait jamais. Quand on veut agir et gagner, il ne faut avoir confiance en personne. Tel était son credo.

Au domaine Montesinos, la journée était belle! José faisait sa tournée dans les champs surveillant la future récolte; Pedro avait entrepris la construction d'un bassin de réserve d'eau provenant du Rio Urubamba, et qui devait s'écouler sans cesse, renouvelant ainsi l'eau, mais lui permettant de chauffer un peu au soleil. C'était une idée de Soledad: construire une sorte de piscine à eau courante à usage multiple: le plaisir d'abord, car elle adorait se baigner et nager, mais l'eau du rio était si froide qu'il ne fallait pas songer s'y plonger plus qu'une seconde, juste le temps de se fouetter le sang, sous peine de serrer le coeur à tout jamais. Par ailleurs, l'idée d'une piscine saturée de chlore ne l'attirait nullement. Il y aurait même peut-être un moyen de chauffer artificiellement localement un tout petit peu l'eau pour qu'elle soit viable. L'eau s'écoulerait normalement ensuite dans les chenaux d'irrigation pour le jardin et rejoindraient le fleuve en aval, à la sortie de la propriété.

Comme la plupart des propriétaires terriens de la région elle avait l'autorisation facile de détourner une partie de l'eau abondante du fleuve à son profit. L'eau, par ici n'était pas un problème. On n'en manquait pas.

Pedro s'était passionné pour l'idée et il avait ordonné les travaux à une entreprise de maçonnerie de Cuzco.

Manuela avait pris son poste à l'atelier de tissage veillant à la confection des magnifiques tissus indiens qui font non seulement la joie des touristes mais qui habillent la plupart des habitants de la région.

Quant à Soledad elle poursuivait un peu sa réflexion au soleil du matin, s'attardant à présent devant son déjeuner composé de galettes de maïs, de jus de fruits et du Maté qu'elle appréciait particulièrement. Ce thé fabriqué à partir de plantes spéciales du pays était excellent pour le système nerveux. Il avait aussi été "inventé" par les Incas qui avaient apporté énormément, comme on le sait, en tous les domaines de la vie. Non seulement pour les arts, mais aussi pour l'agriculture et l'immense variété de produits précieux pour la santé des hommes de la Terre.

Elle se préparait doucement à aller rejoindre son laboratoire où elle tentait de préparer une formule bien particulière d'eau de toilette qu'elle voulait unique et bien de sa marque. Elle n'en ferait point d'autre, mais elle voulait sortir un parfum qui serait le parfum Montesinos, qui aurait un nom qui serait connu jusqu'en Europe, avait elle décidé. Elle étudiait donc les essences, cherchant à mettre en osmose celles qui pouvaient l'être en fonction de leurs affinités et de leurs vertus. Elle voulait un parfum frais mais tenace, qui envelopperait la personne qui l'utiliserait tout au long du jour. Elle voulait un soupçon de cèdre, un coulis fruité léger, et elle cherchait quelques essences aux vertus apaisantes qui pourraient accompagner la note puissante et vivifiante du cèdre.

La cuisine était dans son branle bas de combat quotidien et Luca s'affairait joyeusement. Quant à Arturo, il était déjà dans son bureau, le nez dans ses dossiers. Mais il n'avait pas manqué lui aussi le lever du soleil. Les rayons matinaux étaient sa première et plus importante nourriture disait-il. Il aimait parler de toutes ces choses spirituelles et pourtant si matérielles, pratiques et quotidiennes, avec Soledad. Oui, matérielles. Le Rayon vital qui touchait terre pour lui donner vie, souffle et rythme, n'était-il pas matériel? Et la matière de chaque jour, animée ainsi par la volonté du créateur de toutes choses, n'était-elle pas spirituelle? Où était la limite? Y avait-il une limite?

Pourquoi vouloir séparer la grande Vie en secteurs dont certains seraient plus divins que d'autres? Tout ce qui était engendré par le grand Créateur n'était-il pas également divin?

Chacun était donc à sa tâche et c'est vrai, la journée ensoleillée s'annonçait belle et fructueuse, riche et heureuse, remplie de l'effort créateur de toute l'équipe responsable du domaine et de la bonne volonté au travail de tous les employés.

Elle fut bonne la journée, elle fut belle et sans histoire. Et chacun le soir, au souper qui les réunissait autour de la table de la grande salle à manger, racontait son travail, donnait les nouvelles des uns et des autres. En fait, tout allait bien et il n'y avait eu à se plaindre de personne ni de rien.

Les deux chiens, couple de bergers allemands dormaient, ou feignaient de dormir, béatement étendus près de la cheminée, après une soupe généreuse servie par Soledad.

Elle y tenait. Elle voulait elle même, chaque fois que possible, donner la nourriture à ses chiens qu'elle adorait, et à la jeune chatte gris bleu, une jolie petite "chartreuse" à laquelle elle était très attachée. La petite chatte dormait d'ailleurs dans sa chambre, la plupart du temps sur son lit plutôt que dans son couffin. Quant aux chiens, la nuit, ils allaient et venaient librement dans la maison, couchant tantôt sur le tapis près de la cheminée, tantôt faisant un somme dans leurs paniers respectifs placés dans le grand hall d'entrée, et tantôt faisant une incursion jusqu'au pied du lit de Soledad car elle laissait toujours sa porte entrouverte pour que ses animaux favoris puissent vivre leur vie, sachant que cette maison était bien la leur.

La nuit venue, chacun s'en allait rejoindre ses pénates, et le voile indigo de l'espace, ponctué de l'éclat étincelant des étoiles, s'étendait sur le domaine, apportant le repos paisible bien mérité à tous ses habitants.

Il était près de trois heures du matin quand Soledad s'éveilla brusquement et instinctivement alluma sa lampe de chevet. La chatte Moumoune s'était dressée comme en alerte et les deux chiens, qui étaient venus se coucher au pied du lit, les oreilles dressées, grognaient un peu.

Peut-être un rôdeur, songea la jeune femme; mais cela était bizarre, car on n'avait encore jamais vu de rôdeurs nocturnes par ici. Elle n'eut guère le temps de réfléchir car un cri épouvantable troua le silence de la nuit. Le cri se répéta, se prolongea. Elle sauta à bas du lit et enfila sa robe de chambre tout en se précipitant à l'entrée de la maison où elle fut immédiatement rejointe par Arturo et Luca.

"*Madre de Dios!*" s'exclama l'indien tout en ouvrant la porte et tous s'élancèrent vers l'endroit d'où provenait le cri; Arturo avait pris soin de saisir un fusil qui était toujours là à portée de main dans le couloir. Cela provenait du côté de la piscine en construction, aux limites de la propriété, vers la berge du Rio.

Comme ils approchaient, la torche que portait Luca révéla un horrible spectacle: un homme gisait à terre, couvert de sang. Il avait la gorge ouverte; pour lui, aucune question ne se posait plus; un peu plus loin, un autre homme étendu à terre également geignait maintenant doucement. Celui-là vivait encore. En s'approchant de lui ils constatèrent avec horreur qu'il avait un bras presque arraché, en tout cas, profondément lacéré.

Le mort était un ouvrier de l'entreprise de Cuzco, engagée pour la construction de la piscine; l'autre était inconnu.

Arturo, le fusil devant le ventre, prêt à tirer, fit face à la nuit en tournant lentement autour du petit groupe. En même temps il criait à Luca: "vite, va appeler le docteur; qu'il vienne avec une ambulance; appelle aussi la police!"

Soledad essayait déjà de placer un garrot vers le haut du bras de l'homme qui s'était évanoui. Elle n'osait pas regarder celui qui gisait non loin d'elle, la gorge tranchée. Elle était muette de stupeur.

Les secours ne tardèrent pas ainsi que José, prévenu également par Luca et qui avait immédiatement sauté dans sa voiture. Pedro et Manuela qui étaient sans doute ensemble dans leur future petite maison arrivèrent également, tout ahuris. "Qu'est-ce qu'il se passe?"

Du menton Soledad désigna le corps dont le médecin venait de constater le décès et que déjà deux policiers portaient dans la camionnette:

"A Cuzco, vite! ordonna l'officier de police; l'autopsie nous révélera ce qui a fait ça. On dirait bien un fauve; sans doute un puma; mais c'est bien étrange, car d'habitude, le puma n'attaque jamais l'homme; il le fuit plutôt!"..

L'autre homme fut porté dans l'ambulance avec laquelle le médecin d'Ollantaytambo était venu et lui aussi partit immédiatement pour Cuzco où le blessé recevrait les soins d'urgence que son état sollicitait.

Le capitaine resta au domaine pour interroger tous ceux qui avaient découvert le terrifiant spectacle et ils se perdirent ensemble en conjectures et suppositions diverses. Le capitaine du poste de garde d'Ollantaytambo connaissait les Montesinos depuis très longtemps et il avait vu grandir Soledad qu'il affectionnait beaucoup. Il était considéré comme un ami de la famille.

Ils étaient d'accord tous pour penser qu'il s'agissait de toute évidence d'une bête fauve, la gorge de l'homme ayant été tranchée d'un coup de mâchoire qui avait en même temps brisé les vertèbres. Quant au bras de l'autre homme il avait été bel et bien lacéré par des griffes puissantes.

Mais que diable faisaient ces hommes sur le domaine au milieu de la nuit?

José qui observait Soledad se rendait compte qu'elle était très pâle et que sa lèvre inférieure tremblait.

"*Querida mia*, tu es malade! je crois que tu dois aller te reposer. Viens!"

Il s'approcha d'elle pour l'aider à regagner sa chambre mais la jeune femme, de toute évidence fort choquée, refusa d'un geste puis réussit à articuler:

- Non, José, merci! ça ira. Il le faudra bien d'ailleurs. La journée demain sera difficile. Il va falloir que je parle aux ouvriers demain matin car ils vont paniquer.

- Nous allons devoir faire une battue sur le domaine et peut-être au-delà, dit José. Qu'en pensez-vous capitaine? et toi, Arturo?

- oui, bien sûr acquiescèrent à l'unisson les deux interpellés. Et le capitaine décida que dès l'aube qui était proche, les quatre hommes présents: lui-même, Arturo, José et Pedro iraient inspecter les lieux.

- Inutile alors d'aller se coucher, dit Pedro, le soleil va se lever dans un couple d'heures; je propose que nous nous préparions pour la battue et que nous attendions ici?

- C'est bien, dit Soledad; Luca, veux-tu nous préparer un solide casse croûte, nous avons tous besoin de nous remettre!

- Vous, les femmes, vous feriez mieux d'aller dormir un peu, conseilla Arturo qui regardait Soledad d'un oeil inquiet. Ma fille, tu ferais bien de prendre un petit sédatif et de t'allonger. Tu en as besoin.

- Tu as raison Arturo. Manuela et moi allons nous détendre un peu afin d'être un peu plus en forme pour parler aux employés demain matin; si nous voulons les rassurer nous devons bien nous mêmes avoir la mine qui convient.

- Voilà qui est sage affirma Luca; je vous apporte une tisane à toutes les deux et, quand j'aurai servi ces messieurs, j'irai moi aussi m'étendre un peu."

Ainsi fut fait.

Après le somptueux petit déjeuner préparé en un tour de main par l'efficace Luca, les hommes se calèrent dans les fauteuils, plongés chacun dans ses pensées, ou somnolant, en attendant les premières lueurs du jour.

Pedro s'endormit presque ; José, lui, s'inquiétait vraiment pour Soledad, car il la connaissait et la tête qu'il lui avait vue tout à l'heure ne lui plaisait pas du tout. Elle était plus que choquée. Malgré les efforts qu'elle faisait pour paraître calme, il décelait en elle un trouble violent, et une profonde angoisse se lisait dans ses yeux.

Le sage Arturo qui semblait toujours plus ou moins lire dans les pensées des autres, lui mit la main sur le bras :

" je lui parlerai, *amigo*; ne te fais pas de souci. je saurai bien l'aider et lui faire dire toute son inquiétude.

- Tu as donc remarqué, toi aussi, naturellement; elle était dans un état effrayant!

- Oui, j'ai vu. Mais il faut dire qu'il y a de quoi. Après tout, elle est responsable du domaine et de ce qui s'y passe. C'est assez normal qu'elle ait peur. Moi, ce que j'aimerais savoir, c'est ce que venaient faire ces hommes en plein milieu de la nuit?

- Ça, je te jure que je le saurai! J'irai moi-même interroger le rescapé, et je t'assure qu'il parlera!"

Ils se turent là-dessus, et cherchèrent à entrer en eux-mêmes pour récupérer en silence les forces nécessaires pour la chasse au fauve qui les attendait.

Les inquiétudes de Soledad

Quand les femmes se levèrent trois heures plus tard, les hommes étaient déjà partis, à cheval, pour parcourir le domaine en tous ses recoins.

Soledad semblait avoir repris ses esprits et elle était calme.

" Manu, dit-elle à son amie qui achevait de boire son café, tu vas rassembler tous les ouvriers et ouvrières devant la maison, au fur et à mesure de leur arrivée. je vais leur parler, il faut qu'ils apprennent l'accident de ma bouche et que je les rassure.

- Je me demande comment tu vas pouvoir les rassurer... moi-même je peux te dire que je suis un peu flageolante.

- Eh bien, tu n'as qu'à écouter et j'espère que je te convaincras toi aussi!"

Le petit groupe des employés du domaine fut bientôt au complet debout devant la terrasse.

Soledad arriva souriante et les salua d'un amical bonjour à tous et d'un geste de la main.

" *Amigos*, peut-être certains d'entre vous ont-ils déjà entendu parler de ce qui est arrivé près de la piscine cette nuit. Un fauve, peut-être un puma, a attaqué deux hommes qui rôdaient chez nous. L'un d'eux a été tué, l'autre très grièvement blessé est à l'hôpital. Nous pensons qu'il s'en tirera mais il aura un bras en moins.

C'est bien sûr terrible et effrayant; mais je veux vous rassurer afin que chacun puisse aller tranquillement à son travail sans aucune crainte.

D'abord, les hommes sont partis en battue pour tenter de trouver où gîte l'animal et l'abattre.

D'autre part, la police enquête sur la présence de ces deux hommes sur le domaine.

Ensuite, il faut bien que vous sachiez tous que s'il est confirmé qu'il s'agit bien d'un puma, vous n'avez rien à craindre. Nous savons tous que le puma n'attaque jamais l'homme, sauf, bien sûr, si celui-ci s'en prend à son territoire et à sa famille. Certains ont déjà aperçu un puma ici ou là, très brièvement, n'est-ce pas? Aucun n'a été attaqué. Ceci me fait dire que les deux hommes avaient de mauvaises intentions et le puma, en fait, nous a protégés. C'est ce que je crois profondément; nous saurons clairement sous peu s'il s'agit bien de ce genre de fauve.

Quelqu'un a-t-il des questions ou une déclaration à faire?

- Moi, *señorita*, je voudrais bien dire quelque chose, annonça un homme récemment engagé, un indien pur souche et dont le visage très typé ne reniait pas ses origines.

- Oui, bien sûr, Antonio, parlez... "

Soledad connaissait tous les employés, les appelait par leur prénom mais les vouvoyait tous, ne se permettant pas de familiarité puisqu'elle ne le permettait pas à son encontre; cette déférence était fort bien ressentie par tous; ils se sentaient respectés, considérés d'égal à égal.

" Je crois parfaitement ce que vous dites, *señorita*, et chacun ici pourra le croire et le comprendre comme moi; nous sommes tous plus ou moins indiens et péruviens et nous savons bien que le puma n'attaque jamais l'homme qui n'a que de bonnes intentions. Comme c'est le cas pour tous ici, il n'y a rien à craindre, et moi, je ne crains rien."

Après un temps d'hésitation, Antonio ajouta lentement:

" ... Tout le monde sait d'ailleurs que le puma est un animal sacré; c'est le gardien envoyé par Viracocha pour protéger les siens... je crois qu'aucune personne du domaine n'a rien à redouter de lui!

- Oui, oui! Merci, Antonio... C'est bien ce que je pense et ce que je crois aussi."

Il y eut un murmure d'approbation dans le groupe, puis, comme Soledad les envoyait aimablement à leur travail, ils s'égayèrent chacun dans sa direction en échangeant des propos rassurants et convaincus. Antonio s'approcha alors de Soledad et lui affirma, le *chullo* dans ses mains-

" Vous pouvez compter sur moi, *Señorita*; je saurai les rassurer chaque fois que ce sera nécessaire!...

- Antonio, vous êtes précieux...

- Vous savez, je crois vraiment que le puma est un envoyé de Viracocha...

- Mais, c'est que JE LE CROIS AUSSI, affirma-t-elle, convaincue. je sais bien que deux pumas ont toujours accompagné le Premier des Incas et qu'il en a fait des animaux sacrés. Il y a bien une raison à cela. Aussi, j'ai confiance. je suis persuadée que les deux hommes étaient vraiment animés de mauvaises intentions, autrement, ceci n'aurait jamais eu lieu. Les chrétiens, que nous sommes aussi, parlent souvent de la protection des Anges; les indiens, que nous sommes aussi, savent que dans le règne des Anges, certaines entités peuvent prendre la forme d'animaux, si cela est utile. Ce sont d'ailleurs les esprits guides du groupe des animaux dont ils prennent la forme. Nous, ici, les Montesinos, nous avons toujours aimé les pumas et nous vénérons " le Créateur de toute chose", sous quelque nom que les hommes de la terre ont pu lui donner...

- Si, si, approuva Antonio en souriant de toutes ses belles dents blanches!" Puis il prit congé, heureux. Le courant du cœur passait fort bien entre les deux interlocuteurs, et c'est là quelque chose qui rend toujours joyeux.

Soledad rentra à la maison tout en remerciant le ciel de cet allié inattendu. Manuela la regarda émerveillée:

" Tu es forte; il n'y a pas à dire, mais tu es forte! Tu es bien sûre de ce que tu dis, ou bien est-ce seulement une bonne légende pour rassurer les gens simples?

- tu sais, les gens simples sont davantage dans le vrai que les gens compliqués, chérie! Bien sur que je crois ce que je dis! Comment pourrais-je le dire autrement?

- Bon, eh bien, il me reste à m'en persuader moi aussi. Allez, je file! "

Manuela se sauva après avoir embrassé son amie qui rentra souriante vers la cuisine pour chiper quelque chose à Luca. Ces émotions lui avaient brusquement aiguisé l'appétit.

Puis elle se retira un moment dans sa chambre pour méditer un peu dans le silence. Son visage manifestait à nouveau de l'inquiétude. Elle s'assit en lotus sur le sol, aux pieds du lit, caressant Moumoune qui était venue se lover dans ses jambes croisées:

" Viens mon petit puma tout bleu," murmura la jeune femme en caressant la petite chatte qui ronronnait de bonheur.

Elle l'appelait souvent ainsi, car la petite chartreuse avait vraiment l'air d'un puma miniature, et Soledad, c'est vrai, avait toujours aimé ces félins.

Mais son front se barrait d'un pli soucieux. Et si quelqu'un avait pu lire dans son coeur et sentir le trouble qui en avait pris possession, il se serait senti également très inquiet.

Soledad avait souvent au fond d'elle même comme une zone de crainte indéfinissable, quelque chose sur quoi elle passait habituellement, quelque chose qu'elle reléguait délibérément dans un coin et à quoi elle ne voulait pas faire attention. Une sorte d'abîme, un trou noir, comme elle disait, et qui parfois, en certains instants critiques, parvenait à la submerger d'une angoisse intolérable.

Là, toute seule, dans sa chambre, la vague obscure déferlait à nouveau. Elle ne parvenait pas à retrouver son souffle "solaire", sa lumière intérieure, sa force, sa confiance. Bien sûr, elle n'avait pas menti à l'indien; elle croyait fermement à tout ce qu'elle avait dit sur les pumas; mais son problème était bien personnel et cet abîme insondable qu'il y avait en elle l'effrayait. Puis, maintenant, elle se souvenait de la nuit. Elle se souvenait de son rêve juste avant d'être éveillée brusquement: un vrai cauchemar. Elle était dehors, dans la nuit, et elle avait vu deux ombres se profiler près de la piscine. Elle les avait observées, et elle les avait curieusement ressenties, comme si elle percevait et sentait leurs intentions de nuire. Elle s'était sentie comme hérissée et très en colère. Puis ce fut comme un grand choc intérieur, une décharge qui l'avait éveillée. Sur le moment, dans la prise de conscience de l'état d'alerte générale chez la chatte et les deux chiens, elle avait chassé le cauchemar, instinctivement, pour être bien présente dans l'instant. Mais, maintenant, il revenait en force, et cela l'inquiétait. Elle en avait des frissons rétrospectifs.

Comme elle ne parvenait pas à méditer comme à son habitude, elle préféra retourner à ses travaux; rien de tel que l'occupation très concrète dans ces cas là pour chasser les idées noires; elle espérait que son malaise psychique finirait bien par passer au cours de la journée.

Les hommes revinrent de la battue pour le repas de midi et tout le monde se retrouva autour de la grande table. Le capitaine avait été invité à partager le repas et avait accepté de bon coeur. Un coup de fil passé à son bureau d'Ollantaytambo leur apprit que les résultats de l'autopsie avaient été déjà communiqués et ils étaient formels- c'était bien un puma qui avait causé la mort de l'homme; l'hôpital de Cuzco confirma également que le bras du survivant avait bien été lacéré par les griffes d'un puma. Il avait fallu amputer. On pourrait interroger le blessé seulement le lendemain.

Le repas fut particulièrement animé, on peut s'en douter; la battue faite avec soin n'avait rien donné; pas même une trace visible, rien. Les chiens qui avaient été de la course n'avaient rien flairé. Ils s'étaient contenté de courir et jouer comme si de rien n'était. C'était à n'y rien comprendre.

" Pourtant, nous avons déjà entendu parler d'un puma rôdant sur nos terres; des ouvriers l'ont aperçu de loin en loin; personne cependant ne l'a vu de près...
- peut-être vaut-il mieux ne pas le voir de près!"

" Si vous aviez entendu le discours de Soledad aux employés, ce matin, c'était magique! s'exclama Manuela qui entreprit de rapporter les paroles de la jeune femme.

" C'est génial en effet, sourit Arturo. J'aurai pu y penser moi-même; peut-être qu'en effet, notre puma nous a évité quelque chose de terrible!

- Allons, Arturo, vous n'allez tout de même pas me dire que vous croyez à la légende? Vous, si sage! protesta gentiment le capitaine.
- Eh! Ne savez-vous pas, mon cher ami que les légendes font aussi partie de la Sagesse et qu'elles ont toutes un fondement de réalité?
- oui, mais enfin, je préfère moi m'en tenir aux faits et j'espère qu'on parviendra à avoir cette bête avant qu'elle ne fasse d'autres victimes; quant à savoir si les hommes en question étaient mal intentionnés, nous le saurons dès demain car je vais aller interroger moi-même le rescapé.
- Si vous permettez, capitaine, j'aimerais vous accompagner, dit José avec fermeté. je tiens à entendre par moi-même ce qu'il pourrait dire.
- Je peux vous y autoriser au titre de représentant du domaine, si Soledad est d'accord, bien sûr; mais je vous préviens, c'est moi qui interroge, et vous vous faites petit et silencieux!
- D'accord, d'accord! Qu'en penses-tu Sol?
- Oui, bien sûr, c'est une bonne chose que tu sois présent José. Merci, cher capitaine de le permettre. Nous sommes naturellement les premiers concernés par toute cette affaire."

Le repas terminé chacun se retira pour un moment de détente avant de reprendre ses occupations habituelles. L'officier de police retourna à ses quartiers.

Comme Soledad passait devant Arturo qui s'était confortablement installé dans un fauteuil sur la terrasse, il l'interpella gentiment tout en bourrant ce qu'il appelait son calumet et qui était une étrange pipe toute en longueur fabriquée par ses soins il y a bien longtemps:

" Alors, mon petit chat, comment te sens-tu? Cela va mieux?"

La jeune femme s'arrêta interdite, comme si elle avait été piquée par une aiguille et répondit brusquement irritée:

" Tu sais que je ne veux pas que tu m'appelles ton petit chat! je ne suis pas "ton petit chat!"

Elle était visiblement courroucée et Arturo en fut stupéfait:

" Mais, qu'est-ce qui te prend? Un, tu adores les chats, et deux, je ne vois pas quel mal il y a à t'appeler ainsi? C'est très affectueux de ma part... je vois ma fille que ça ne va pas très bien...

- Non, ça ne va pas; comment veux-tu que ça aille avec cette histoire de fous! répliqua-t-elle sur un ton toujours très vif, ses yeux bleus lançant des éclairs.

- Oui, je comprends que tu sois énervée et fatiguée aussi; mais je n'y suis pour rien et ta réaction me surprend. je sais bien que tu peux être irritable, va, je te connais bien; tu as le sang vif, comme ton père qui était le plus brave des hommes mais qu'il valait mieux ne pas trop contrarier!

- Laisse mon père où il est, Arturo, et moi, f... moi la paix!

- Non, fille, pas sur ce ton là. S'il te plaît. Tu t'oublies ce me semble. Je veux bien mettre cette mauvaise humeur sur le compte de l'extrême fatigue et du souci que tout cela te cause, mais tu ne peux pas parler ainsi à ton vieil ami et père que j'ai toujours voulu être pour toi, tu le sais. Je crois que tu as un gros problème et il faut en parler. Tu sais bien qu'il vaut toujours mieux parler des problèmes pour y voir clair; les garder au fond de soi est très mauvais car un jour ils nous terrassent. Allons, viens t'asseoir ici et parlons un peu tranquillement; qu'est-ce qui se passe *chiquita*? "

Soledad sembla réaliser soudain qu'elle avait violemment réagi à une simple et généreuse marque de sympathie du vieil homme et se sentit confuse; mais pourtant, peu encline à se confier, elle lui dit en l'embrassant pour se faire pardonner:

" Non, pas aujourd'hui, mon cher et précieux Arturo! Je n'ai pas envie de parler. Pardonne-moi je t'en prie, je suis odieuse... Tu as raison, ce doit être la fatigue et l'inquiétude..."

Arturo la scrutait jusqu'au fond de ses yeux bleus où brûlait une étrange lueur de crainte qu'il n'aimait pas du tout. Le regard était intense comme s'il cherchait à voir au-delà de quelque chose d'indéfini, comme s'il voulait percer un mystère qui faisait peur.

" Bon, ma chérie, je n'insiste pas... Mais si un jour tu veux parler de ce qui te tracasse à ce point, tu sais où me trouver... Tu sais, n'est-ce pas, que je peux t'aider. Ne l'ai-je pas toujours fait? Luca et moi n'avons-nous pas toujours été là quand tu as eu besoin d'un petit coup de main? - Si, Arturo, je le sais... peut-être, oui, un jour je pourrai exprimer ce qu'aujourd'hui je ne sais pas moi-même formuler... A ce soir..."

Elle se dirigea vers son laboratoire et Arturo la regarda s'éloigner en hochant la tête. C'est vrai qu'il la connaissait bien, celle que Luca et lui appelaient leur petite fille. C'est vrai qu'elle avait le caractère vif et qu'elle pouvait être irritable, mais jamais elle n'avait eu de mots à leur rencontre. Elle se mettait parfois en colère quand elle parlait des personnes qui se mettaient en travers de sa route de façon déloyale, comme Esteban par exemple, et dans ces moments là elle avait vraiment l'air d'un chat toutes griffes dehors! Mais de façon générale elle se contrôlait plutôt bien et surtout, il savait combien elle les aimait tous les deux ; ce n'était donc pas normal cette réaction brutale à son rencontre. C'était l'indice d'un vrai problème. Il savait d'ailleurs que Soledad avait des craintes subtiles et inexplicables; qui n'en a pas? C'est humain. La peur est nichée dans le ventre des hommes, et il faut beaucoup de coeur et d'âme pour éteindre le feu noir de la crainte ancestrale et animale.

Soledad était extrêmement sensible, nerveuse et réceptive. Il allait falloir s'en occuper sérieusement, il fallait absolument qu'elle se délivre de cette chose obscure qu'il avait vu au fond de ses yeux clairs. Autrement cela ne pourrait que s'aggraver.

Il se plongeait ainsi progressivement dans une profonde méditation, comme s'il s'était mis à l'écoute du coeur et de l'âme de Soledad. Il lui arrivait ainsi souvent, dans cet état d'écoute totale du coeur de l'autre, de recevoir en lui-même l'écho de tout ce qui pouvait s'y trouver. C'était un partage silencieux au centre même de l'être; et dans ce partage, cette fusion des consciences, tout se révélait soudain: il était momentanément l'autre et alors, il pouvait aider.

Il demeura ainsi longtemps immobile, l'air somnolent, mais tous ses sens subtils étonnamment attentifs et en alerte.

Il sursauta brusquement et son calumet tomba sur le sol.

" Imbécile que je suis! Il y a longtemps que j'aurai pu y songer! Oui, oui, c'est bien ça, cela ne peut être que cela! ... Pauvre petite, tu ne peux pas comprendre toute seule... Mais ton vieil Arturo est là et nous en viendrons bien à bout tous les deux! "

" Tu parles tout seul maintenant? interrogea Luca qui venait lui apporter son café rituel. Je crois qu'on se fait vieux hein? tous les deux? "

- Moi, vieux! Quelle idée! Tu vas voir si je suis vieux, vieille fée! "

Et ils restèrent ainsi tous les deux à se taquiner gentiment tout en dégustant le délicieux café que Luca préparait toujours avec beaucoup de soin.

Et la journée s'étira jusqu'au soir dans l'ombre de la cordillère dépositaire des grands secrets des hommes et des dieux. Tout le monde se coucha de bonne heure, éprouvés qu'ils étaient tous par les événements, et désireux d'être en pleine forme pour la suite de l'enquête et des recherches.

Là-haut, sous un rayon de lune, le Temple du Soleil des rois Incas, semblait veiller; les gros blocs de granit blancs, taillés de mains de Maîtres, luisants dans la clarté de l'astre de la nuit, comme éternellement attentifs aux mouvements des hommes, retenaient en eux-mêmes le souffle du temps. Géants immobiles, pierres vivantes, témoins d'un autre âge et qui peuvent raconter tant de choses à qui a des oreilles pour entendre.

" Même les pierres parleront! " a dit un sage oriental...

L'enquête

Ainsi qu'il l'avait annoncé, le capitaine, flanqué de José, se rendit à l'hôpital de Cuzco en fin de matinée pour voir et interroger l'homme qui avait eu le bras arraché.

Il n'était pas très vaillant, c'est certain, mais il était éveillé et, malgré les sédatifs puissants, il était lucide et pouvait répondre aux questions, lesquelles d'ailleurs étaient courtes et simples et ne devaient pas prendre longtemps.

" Que faisiez-vous, dans la nuit, à 3 heures du matin, sur les terres des Montesinos? cibla directement l'officier de police.

- On se promenait... répondit l'homme la voix pâteuse.

- Belle heure, en effet, pour se promener... Tu te f.. de moi!

- Non señor capitaine; Perez et moi avons fait la fête et avons bu un peu trop de *chicha*, alors on ne savait plus très bien où on allait ou ce qu'on faisait...

- Vraiment? Mais d'abord, qui es-tu, toi, et d'où viens-tu? On ne te connaît pas par ici?

- je suis d'Arequipa; je m'appelle Luis Maria Herrero. Je suis venu à Cuzco parce que je voulais un peu changer d'air et trouver du travail dans la région.

- Et tu en as trouvé?

- Pas encore; mais, justement, j'avais rencontré Perez au bar du soleil, à Cuzco, nous avons parlé et il m'avait dit qu'il m'aiderait à me faire engager dans l'entreprise où il travaillait. Nous fêtions un peu ça...

- Mouais.... Nous allons vérifier. Mais ne crois pas que tu m'as convaincu..."

Il fallait quitter la chambre car l'infirmière qui entrait regardait ostensiblement sa montre; elle avait donné une minute.

José qui s'était tenu coi ainsi qu'il l'avait promis, montra son irritation dès qu'ils furent sortis:

" je ne crois pas un mot de ce qu'il dit; cet homme pue le mensonge et la magouille! Mais je saurai bien lui faire cracher le morceau quand il sortira.

- José, amigo, doucement! je ne suis pas non plus très convaincu quant à sa promenade nocturne; mais fais attention; nous sommes là pour enquêter et nous allons poursuivre nos investigations; l'affaire ne sera pas classée tant que tout ne sera pas clair. C'est notre boulot; alors, ne t'en mêle pas, veux-tu? Tu ne ferais que te créer des ennuis."

José n'insista pas mais il avait sa petite idée et la garda pour lui; il ne voulait pas contrarier son ami et surtout il voulait ne pas trop l'alerter. Mais rien ne l'empêcherait de rencontrer l'homme et de le faire parler, car il supposait qu'il cachait bien des choses; c'était une petite intuition, et il s'était toujours bien porté chaque fois qu'il avait suivi son intuition. Ils rentrèrent à Ollantaytambo où ils se séparèrent devant le poste de police où José avait laissé sa voiture. Chacun retourna à ses affaires en promettant à l'autre de le tenir informé s'il y avait du nouveau, soit pour le puma de l'hacienda, soit pour l'enquête officielle.

Ce qu'ils ignoraient tous les deux, c'est qu'un homme avait déjà visité le blessé avant leur venue. Un homme qui, très tôt, avec toutes les précautions pour ne pas se faire remarquer, s'était glissé furtivement dans la chambre de l'opéré; ombre dans l'ombre du matin, à l'heure où les infirmiers de garde de la nuit somnolaient plus ou moins, avant la relève du jour.

Cet homme n'était autre que le señor Esteban en personne.

Il faut croire que ce qu'il avait dit à Luis Maria avait été très persuasif, car le blessé s'était contenté d'affirmer:

" Si, si, señor, vous pouvez compter sur moi; je suis muet comme la tombe quand je veux!

- J'y compte pépère, sinon, tu le sais, ton compte sera vite réglé!

- justement, señor, c'est en voulant vous servir que...

- Oui, oui, viens me voir quand tu sortiras, je te donnerai ce qui a été convenu avec Perez. Vous n'avez pas fait votre boulot, mais ce n'est pas ta faute; je suis régulier et je paie toujours; mais tu es mon homme, et le travail n'est pas terminé.

- Si, si señor, gracias... "

Et l'ombre d'Esteban se glissa dehors, ni vu , ni connu. Les glissements furtifs dans l'obscurité, il connaissait et il aimait ça. Il aimait jongler avec les risques, il aimait gagner; cela lui donnait une excitation particulière qui le mettait en joie. Après ce genre d'exercice il avait toujours un appétit du diable, c'était bien le cas de le dire.

Rentré chez lui, il s'offrit un copieux en-cas, du bon pain croustillant, jambon et saucisson, le tout arrosé d'un bon vin vieux du pays de France. Il se disait que rien n'était perdu pour attendre, qu'il était le roi et que le roi arrivait toujours à ses fins.

Quant au puma, la rumeur, comme toutes les rumeurs faisait vite son chemin. Il fut bientôt connu par toute la vallée sacrée qu'un puma gigantesque protégeait le domaine des Montesinos et qu'il valait mieux ne pas pénétrer sur les terres sans y être invité.

Alonso Esteban était tout sauf superstitieux. Ce bruit stupide le faisait ricaner. Il était persuadé que Soledad avait apprivoisé le fauve, elle était bien un peu sorcière sur les bords, et cela ne l'étonnait pas. Il avait appris que la battue n'avait rien donné, mais il pensait que les hommes avaient mal cherché ou que Soledad avait une cachette pour son animal. Il faudra qu'il fasse lui-même procéder à des recherches plus poussées. Il fallait à tout prix l'éliminer. Après tout, il saurait bien convaincre les autorités de faire une recherche plus minutieuse; n'était-il pas voisin, par sa ferme, et la présence d'un puma tueur était un danger pour ses ouvriers!

Le temps s'écoulait, l'enquête n'apportait rien de neuf par rapport aux deux hommes. Perez était bien un ouvrier de l'entreprise de maçonnerie engagée par les Montesinos pour la piscine. Il n'y avait rien à dire sur cet homme, sinon qu'il était père de famille, qu'il sortait à peine du chômage et avait été engagé providentiellement récemment par le patron. Il était temps car la famille vivait de façon précaire. La femme interrogée ne pouvait rien dire d'autre sauf qu'elle se lamentait sur ce qu'elle allait devenir avec ses deux enfants.

Le policier qui était aussi un homme de coeur lui avait donné l'adresse d'un organisme d'entraide qui pourrait certainement lui être utile.

Quant à Luis Maria Herrero, il était bien originaire d'Arequipa où il était connu pas forcément pour sa gloire. Il avait déjà été arrêté à plusieurs reprises pour de menus délits et cela pouvait expliquer qu'il avait voulu changer d'air. Mais José avait raison: il ne "sentait pas bon"...

Le capitaine se méfiait du bonhomme et il s'était promis de le surveiller dès sa sortie de l'hôpital.

José, de son côté, était allé rôder, mine de rien, près du domicile des Perez. Quelle ne fut pas sa surprise, un jour, de voir la femme du défunt sortir de chez elle parée de vêtements de qualité qu'elle ne pouvait certes pas s'offrir si aisément. Il en fut alerté. Il accentua sa vigilance. Mais il ne pouvait certes passer son temps à la suivre où à guetter. Il avait son travail.

Sa surprise augmenta lorsqu'il revint rôder par là, un soir suivant, et qu'il constata que l'humble maison était toute fermée; il apprit par les voisins que la señora Perez était partie avec ses enfants sans dire adieu à personne. Nul ne savait où elle était allée.

" Décidément, décidément, ça sent de plus en plus mauvais ", maugréa le jeune homme en regagnant ses propres pénates. Il pensa qu'il valait mieux avertir le capitaine et lui faire part de ses impressions.

Ce qu'il fit dès le lendemain. Il prit un moment, lors de la pause du déjeuner pour se rendre à Ollantaytambo où l'officier l'accueillit cordialement.

Il lui fit part de ses observations et découvertes comme de ses impressions.

" Tu ne peux pas t'empêcher de fouiner, hein! je crois que je ferai mieux de te proposer un poste dans la police si tu as tellement envie de t'en mêler! Figure-toi que je ne suis pas idiot et que j'ai fait surveiller la señora Perez, très discrètement, bien sûr. Nous avons donc fait, toi et moi, le même constat! je crois qu'il est grand temps d'aller parler plus sérieusement au señor Vital le patron de l'entreprise qui a engagé son mari.

- C'est ce que je pense; et ne m'en veux pas, mais je ne peux pas faire autrement que de m'intéresser à l'affaire! Tu me tiens au courant?

- Bien sûr, bien sûr! Mais je t'en prie, tiens-toi un peu plus tranquille. On ne sait jamais où on risque de poser les pieds... "

A l'hacienda, naturellement, on parlait beaucoup de tout cela. Les repas qui réunissaient toute " la famille", comme ils aimaient à désigner leur petit groupe, étaient très animés.

Soledad semblait de plus en plus nerveuse, irritable; elle perdait l'appétit et s'enfermait plus souvent dans sa solitude, plus que d'habitude. On la savait amoureuse de ses moments solitaires, de ses petites ballades en tête à tête avec elle-même et la nature, mais c'est qu'elle ne se promenait même plus et c'était soit dans sa chambre, soit dans son laboratoire qu'elle s'enfermait en priant qu'on ne la dérangeât point.

Ses amis décidèrent de l'aider malgré elle en proposant une sortie "vacance" dans la *sierra*.

" Il y a longtemps que nous ne sommes pas allés au Machu Pichu! Qu'est-ce que tu en dis, Sol? Nous avons bien tous besoin d'une petite détente. Si on partait deux ou trois jours camper là- haut?"

Les yeux de Soledad s'éclairèrent un instant; ils avaient touché juste. Elle était très amoureuse de ce haut lieu Inca, et c'était pour elle toujours un grand bonheur que de s'y rendre pique-niquer avec ses amis, marcher dans la vieille cité, parmi les pierres majestueuses; ils méditaient ensemble près du temple du Soleil et leurs réflexions en ce lieu privilégié s'étaient toujours trouvées très riches.

Chaque fois qu'ils faisaient ainsi une visite au sommet sacré, ils en revenaient régénérés, heureux, vitalisés.

Elle accepta la proposition avec élan ce qui fit grand plaisir à tous les convives de la table. C'est comme si déjà un souffle nouveau l'animait:

"Vous avez une idée géniale! Je me demande pourquoi je n'y ai pas pensé! Rien de tel pour nous remettre les idées en place et reprendre des forces! J'en ai bien besoin. Et vous tous aussi sans doute, car cette histoire finit par nous rendre fous!"

On décida de monter "là-haut" lors de la pleine lune ce qui non seulement rendait la nuit magique parmi les ruines imposantes et les ombres géantes des sommets; mais encore, la pleine lune n'était-elle pas le moment privilégié de Plein Soleil pour ceux qui aiment méditer avec succès, entrer dans les courants de pensées élevées qui parcourent le monde et que seuls les méditants entraînés et au motif pur peuvent saisir, et auxquels ils peuvent participer?

Cette perspective donna des couleurs aux joues de Soledad et tout le monde se prit à croire que la ballade chasserait définitivement la vague dépressive qui l'avait saisie.

Arturo et Luca étaient contents. Lui aurait bien aimé accompagner les quatre jeunes gens, mais les longues marches et les nuits à la belle étoile n'étaient plus trop pour lui. Et puis, il valait mieux rester ici avec Luca pour veiller sur le domaine pendant ces trois jours d'absence.

Personne n'entrevit le puma pendant quelques temps. Mais c'était devenu une chose certaine: personne au domaine ne le craignait. D'ailleurs, les rares individus qui l'avaient une fois aperçu au loin disaient que cela avait été comme un éclair et qu'il disparaissait aussitôt.

En fait, on l'oublierait presque si ce n'était que l'affaire des deux hommes restait louche et qu'il faudrait bien tirer tout cela au clair.

Mais l'idée d'aller respirer l'air pur des sommets enchantait nos quatre amis, car ils avaient tous besoin de décrocher un peu des préoccupations de l'enquête et de la fâcheuse impression d'avoir comme une sorte d'épée de Damoclès au-dessus de la tête. Ils sentaient qu'il y avait quelque chose dans l'air qui n'était vraiment pas bon, et cela créait une tension psychique éprouvante. Normal que Soledad, en tant que responsable, se sente mal à l'aise.

Allons, l'escapade serait salutaire à tous.

Entre temps la police s'était rendue chez le patron de l'entreprise de maçonnerie, le señor Vital. L'entrevue avait été éclairante mais aussi inquiétante; il s'avérait que c'était sur la recommandation du señor Esteban que Perez avait été engagé. On savait bien qu'Alonso Esteban tirait un peu quelques ficelles dans le pays et l'on n'avait aucune confiance en lui; mais on ne pouvait rien lui reprocher tant que l'on ne pouvait le prendre en flagrant délit d'intrigues ou de malveillance. On soupçonnait aussi qu'il avait quelques visées sur Soledad, mais on savait aussi que la jeune fille ne s'intéressait nullement à lui. Et c'était tant mieux, pensait le capitaine; il aurait vraiment regretté si elle s'était laissée séduire par un tel homme. Avec les femmes on ne sait jamais; elle peuvent tomber amoureuses des pires voyous et briser ainsi leur vie en un rien de temps! Il le savait bien, lui qui avait trois filles dont l'une avait suivi jusqu'à Lima un de ces bellâtres qui aiment naviguer en eau trouble. Rien ne l'avait retenue et lui n'avait rien pu faire. Mais depuis, il avait au cœur une petite blessure qui ne pouvait pas guérir.

Il trouvait que Soledad était très intelligente et raisonnable; elle saurait bien, elle, trouver le bon parti qui pourrait partager avec elle la responsabilité de l'hacienda Montesinos.

Mais en attendant, il allait falloir avoir l'oeil sur Esteban; la coïncidence était assez bizarre: Perez avait été engagé par lui; peu de temps après il rôdait la nuit sur les terres des Montesinos avec un individu plutôt louche; après sa mort accidentelle par le fait du puma, sa femme disparaissait avec ses enfants, et on avait pu remarquer qu'elle était bien mise.

Il faudrait surveiller de près Luis Maria Herrero ainsi qu'Esteban. S'ils devaient se rencontrer cela serait significatif.

Le capitaine donna des ordres en ce sens et un homme fut attaché à la surveillance du blessé tandis qu'un autre ne quittait plus l'ombre d'Esteban lorsqu'il se déplaçait.

Mais Esteban avait plus d'un tour dans son sac. Il pensait bien qu'il pouvait être surveillé; cela s'était déjà produit. Aussi, il fit dire au blessé qui allait prochainement sortir de l'hôpital de se rendre à nouveau au bar du soleil, tout naturellement, et que quelqu'un le contacterait en son nom.

C'est ainsi que de façon tout anodine, Herrero se rendit au bar l'après midi de sa sortie et cela ne pouvait surprendre personne. Il y resta longtemps et l'homme chargé de sa surveillance ne pouvait trop s'y montrer sans se faire remarquer. Il observa les entrées et sorties de l'établissement mais ne pouvait pas interroger tout le monde. En fin d'après midi Herrero finit par sortir du bar; il devait être fatigué car il rentra immédiatement chez lui: une petite chambre qu'il avait louée dans une des multiples ruelles pavées du centre de la ville.

Le policier fit son rapport par téléphone et attendit sa relève. Quelqu'un allait devoir rester, la nuit aussi, pour ne pas quitter des yeux l'individu. Une chambre avait été réquisitionnée dans la maison d'en face pour l'usage momentané de la police. La nuit fut calme, aucun incident, et le veilleur à sa fenêtre en fut pour sa fatigue pendant que Luis Maria Herrero dormait du sommeil qui n'était sûrement pas celui du juste.

Mais la police possède la grande vertu de la patience et sait la mettre en oeuvre chaque fois que nécessaire et la patience porte toujours des fruits.

Escapade au Machu Pichu

C'est avec un réel bonheur, ce matin là, que les quatre amis prirent le petit train qui parcourt la vallée sacrée jusqu'aux pieds du Machu Pichu. Ils ne voulaient en aucun cas prendre la route qui avait été tracée en lacets et menait de temps à autre les autocars des touristes jusqu'à la Cité des Incas. Cette route était un affront à la montagne, elle la défigurait.

Ils préféraient ensuite monter par le sentier pédestre, emprunté par les vrais amoureux du site, sur les traces de l'explorateur Hiram Bingham qui avait découvert le lieu au début du siècle. Le sentier coupait la route par endroits et s'élevait jusqu'au sommet parmi la végétation opulente et les magnifiques fleurs généreuses dont les couleurs vives chantaient dans le soleil, éclats de pourpre et d'or dans la symphonie verte des feuillages de toutes les espèces qui faisaient la richesse du paysage. L'air était délicatement parfumé, merveilleusement pur, et s'élever ainsi en douceur, au rythme des pas, au rythme du coeur, était chaque fois pour eux comme un voyage initiatique, une sorte de retour à la source, une montée vers l'origine, en eux, et vers l'origine de la Vie elle-même.

Le sommet de la Terre où l'on rencontre le Soleil, n'est-il pas en effet le lieu sacré entre tous où l'homme peut rencontrer Dieu? Son origine?

Ils s'élevaient en silence, goûtant chaque instant comme un nectar précieux.

Les problèmes étaient déjà loin derrière. Ils avaient disparu de leur pensée comme par enchantement. C'était d'ailleurs un réel enchantement, une magie de l'âme que ce partage de la vie abondante de cette nature qui déversait ses vertus avec profusion.

Comme chaque fois aussi leurs pensées se tournaient plutôt vers ceux qui habitèrent la cité perdue et, hélas retrouvée; oui, hélas, car les fouilles qui peuvent être faites ainsi, au nom de la recherche et de la science, ne sont-elles pas toujours des profanations? Que ce soit en Egypte, au Mexique, ou ailleurs, si les hommes se contentaient d'admirer les oeuvres du passé, en les respectant, de les étudier certes, mais sans creuser, ouvrir les tombes, n'en sauraient-ils pas tout autant? Pourquoi violer les sépultures des anciens peuples? Pillards au nom des gouvernements ou pillards pour s'enrichir soi-même, où est la différence? Quelle est l'utilité que d'exhumer des momies pour les exposer dans des cages de verre dans les musées?

On crie au scandale et on condamne sévèrement les cervelles malades qui violent les sépultures dans les pays occidentaux dits civilisés. Mais les tombes des Anciens ne sont-elles pas autant sacrées et respectables que les cimetières surchargés des cités modernes?

Ceux qui vécurent ici, à l'abri de la violence des *conquistadores*, furent les derniers dépositaires du message de l'Inca. Ils l'ont préservé, ils eurent des enfants qui allèrent peu à peu porter le sang royal et le message solaire jusque dans la vallée.

Nul ne sait combien et jusqu'à quelle époque, les fils et filles des Incas purent ainsi descendre du sommet du Machu Pichu pour mêler leur sang et leur âme au sang et à l'âme des peuples de la vallée sacrée et se répandre au-delà. Le mystère demeure entier; surtout pour les esprits rationalistes qui ne regardent que les traces et marques concrètes. Pour approcher le mystère du Machu Pichu, quelque peu, c'est à l'écoute du coeur et de l'âme qu'il faut se mettre; il faut écouter le vent de la montagne, il faut se laisser traverser de part en part par les parfums et les couleurs, il faut méditer et contempler le lever du soleil, écouter le Son de la Lumière du premier rayon trouer l'espace glacé dans le silence de l'aube; il faut se laisser prendre au

vertige délicieux qui s'empare des sens, alors qu'assis au bord du précipice, le regard se perd au-delà des cimes, au delà des nuages blancs, au-delà du soleil même, jusque dans l'Infinité.

Alors l'Histoire se révèle; alors les pierres murmurent des paroles inaudibles; parfois, c'est comme une main légère qui se pose sur l'épaule; une sensation de présences invisibles mais accueillantes, chaleureuses, qui touchent au creux du coeur alors que se déverse dans la conscience le coulis frais d'une autre connaissance... Ceux qui sont "passés", parfois "présents" pourtant, communiquent dans la quiétude avec ceux qui les approchent respect au coeur.

Nos amis étaient tous les quatre imbus de ces réalités sensibles, et quand ils pouvaient venir jusqu'ici au moment où les énergies solaires touchaient la terre avec le maximum d'intensité, lors de la pleine lune, c'était toujours une grande fête du coeur et de l'esprit. Ils en revenaient toujours avec un petit plus dans la conscience, une petite lumière nouvelle, et surtout le coeur réparé des vicissitudes de la vie quotidienne.

A la saison sèche, les touristes commençaient aussi à venir visiter les lieux. Il y avait même un gardien et un guide à la fois pour accueillir et veiller au respect des lieux. Mais les deux hommes connaissaient les jeunes gens de l'hacienda depuis longtemps et ils les laissaient libres d'aller et venir, comme chez eux. Ils leur permettaient de rester la nuit, car ils savaient dans quel esprit ils venaient là. C'était une grande exception.

Généralement, leur arrivée au sommet commençait par le repos, les échanges joyeux, et les moments de contemplation sans oublier le casse-croûte bienvenu auquel chacun faisait un honneur très appuyé.

Puis on se baladait dans la cité majestueuse, dont le coeur semblait toujours battre silencieusement sous les roches de granit. On saluait les gardiens, on parlait un peu, puis, le soir venu, on plantait les petites tentes individuelles près du temple du soleil, pour être en place dès le réveil, prêt à accueillir le premier rayon d'or sur le nez et dans les yeux.

La première soirée autour du feu était généralement assez courte car ils étaient fatigués de leur marche ascensionnelle. Et puis, chacun aimait bien entrer au coeur de lui-même, dans le silence et partager en secret la présence des autres, dans l'âme et l'esprit; présence plus intime ainsi que dans les échanges parlés.

Le lendemain qui était la journée entière consacrée au repos en Haut lieu, comme ils disaient, le Haut Lieu de la montagne, comme le Haut Lieu en eux-mêmes, était en fait le jour même de la pleine lune. Une journée de "sauvegarde" disaient les sages. Pourquoi?

Parce que les connaissants des choses de l'esprit savent que ce jour là, les pensées, les paroles, les décisions des hommes de la terre, sont fortement vitalisées par les énergies de l'espace transmises par le Soleil jusqu'à la terre. Elles sont amplifiées. C'est donc un moment privilégié pour cultiver ensemble des pensées choisies, des idées nobles portant sur l'évolution et le Bien pour tous, pour émettre des paroles justes; les formes de pensées ainsi créées, émises dans l'espace, vont accomplir ensuite leur acte créateur dans ce mental humain qui est collectif, comme toute vie sur la planète, que l'on s'en rende compte ou non.

Tous ceux qui sont ainsi conscients et connaissants de l'aspect créateur de la pensée et qui sont imbus d'un noble idéal pour le Bien Commun, compensent par leur méditation créatrice et généreuse les méfaits causés par les innombrables pensées nuisibles et destructrices

générées par les êtres égoïstes et ceux que l'on peut bien appeler les méchants. S'il n'y avait pas cette compensation spirituelle, il y a longtemps que notre pauvre planète aurait été totalement dévastée. Et si l'on veut bien observer ce qui se passe dans le monde, on voit bien à quel point l'oeuvre créatrice de ceux qui veulent le bien du monde est difficile!

La journée de sauvegarde s'écoula donc dans un silence méditatif. Les jeunes gens se promenaient parmi les anciennes demeures, attentifs à la vie endormie mais palpitante. Il y avait dans la vision intérieure comme un sourire mystique sur un visage de sphinx aux yeux clos qui préservait la sagesse de tous les temps pour la révéler seulement aux âmes pieuses et dévouées au Bien.

Ils s'étaient un peu éparpillés dans les ruines pour se retrouver près du temple du Soleil au moment du repas froid emporté dans les sacs à dos. Ils aimaient alors échanger des idées, des impressions. Ils cherchaient ensemble à percer le mystère des siècles, à évoquer aussi ce qui pourrait être bien et bon pour les temps actuels. Ils savaient que leurs idées et pensées s'en iraient dans l'espace rejoindre celles de tous les penseurs de Bien et que cela serait une grande et puissante force pour l'évolution des consciences de tous. Ainsi les courants de l'espace animent-ils les pensées des hommes, les inspirent et les guident, même si les cervelles obtuses refusent de reconnaître cette prodigieuse interdépendance de tout ce qui vit sous le soleil. Naturellement la conversation commença par des impressions personnelles, des suppositions sur les habitants du site au moment du massacre des Incas par les espagnols.

" Je me sens étrangement convaincu, dit José, à l'instar d'Hiram Bingham qui a découvert les momies féminines nombreuses du site, plus celles de seulement quelques hommes, que c'était bien ici le centre éducatif où vivaient les femmes choisies, et les prêtres, et où le dernier Inca, Tupac Amaru a été élevé et mis à l'écart sur l'ordre de son demi frère Tuti Cusi qui voulait garder le pouvoir pour lui tout seul.

- Oui, cela paraît clair, d'après son ouvrage bien qu'il ait cru que ce site était celui de Vilcabamba. Quoi qu'il en soit on voit que les fouilles servent à quelque chose, même la recherche des momies, elles nous renseignent, émit Manuela.

- Oui, elles nous renseignent. Mais ne pourrait-on pas découvrir ces restes et les observer, puis les laisser à leur place? Dans le fond, il me serait très désagréable de savoir, par exemple, que j'ai pu vivre ici dans une incarnation passée, et que le corps que j'ai occupé soit maintenant disséqué ou exposé dans un musée. Je trouve cela morbide, malsain, impudique, dit Pedro.

- Que fais-tu de tes vieux vêtements, Pedro? demanda José.

- je les jette à la poubelle; ils seront brûlés avec toutes les ordures du pays; ou bien je les brûle moi-même. Je ne vois aucun intérêt à les conserver.

- Tu dis bien. Je pense que les corps que les hommes abandonnent devraient tous être incinérés comme de vieux vêtements. Si l'on ne veut pas troubler les manes des ancêtres, il faut brûler les matériaux usés qui ont servi d'habitable à l'esprit. L'homme doit être libre du passé.

- C'est vrai, dit Soledad à son tour. Les vraies valeurs du passé, les valeurs vitales sont préservées dans la conscience spirituelle, dans les atomes permanents du corps de lumière qui se crée au cours des incarnations et qui, en fait, est le corps de l'âme. Quand elle revient en incarnation, elle porte avec elle le souvenir de tout ce qui est utile à l'évolution et à l'expérience. L'homme de maintenant est le résultat du passé. Il n'a pas besoin de fouiller les décombres pour connaître quel genre de corps il a pu occuper; cela n'a aucune importance.

Il a des vertus innées qui démontrent ses acquis du passé. Il a des défauts qui démontrent le travail à accomplir. Les choses sont toujours simples si l'on regarde tout cela d'un point de vue spirituel, du point de vue de la continuité de la vie.

- Oui, je pense aussi que de fouiller les décombres, ruines ou tombes, ou décombres de la mémoire, en voulant la forcer, par des régressions, est à la fois inutile et dangereux. Celui qui n'avance pas recule. La Vie, c'est aller de l'avant, pas en arrière.

- Alors, que faisons-nous ici? questionna sans ambages Manuela qui était toujours très positive.

- Nous nous recueillons, non pas pour fouiller les décombres, mais pour entrer plus aisément dans le courant spirituel qui anime tout le parcours de l'humanité sur la terre. Pour mieux sentir la direction. Imbus du respect de notre passé, à l'écoute des principes et symboles enseignés par le lieu sacré, nous cherchons à aller de l'avant; la lumière de la sagesse qui nous imprègne plus facilement en certains lieux privilégiés nous permet ainsi de mieux faire face aux situations du présent. "

C'était Pedro qui répondait ainsi à sa fiancée, en pesant ses mots, les yeux mis-clos, tout intériorisé.

Soledad reprit:

" Pourtant, comme nous ne sommes pas parfaits et loin de là, nous avons quand même la tentation de chercher à connaître le passé qui expliquerait sans doute certains tourments du présent...

- Tu penses exactement à quoi? demanda José.

- Eh bien... pardonnez-moi si je me réfère à moi-même, en bonne égoïste, mais j'aimerais bien savoir pourquoi, par exemple, depuis toute enfant, je fuis systématiquement la place d'armes quand je vais à Cuzco! je déteste cet endroit. C'est instinctif. Si je peux éviter de passer par là je le fais.

- C'est vrai, c'est curieux. On dit que les enfants révèlent toujours mieux que les adultes les survivances du passé en eux. Peut-être as-tu vécu aux temps des événements tragiques où la place d'armes était un lieu d'exécution favori?

- Cela me hérisse le poil! C'est horrible! par contre, chaque fois que je viens ici je me sens toute autre. Ici, je suis chez moi, voilà, c'est aussi simple et vrai que cela.

- Querida, tu as été une "femme choisie", ou bien un prêtre du soleil? Pourquoi chercher plus loin? Ou de façon plus précise? Cela paraît évident. N'es-tu pas d'ailleurs, encore, maintenant, une femme choisie, une vraie "accla"? taquina José sur un ton mi-figue mi-raisin.

- D'accord, reprit Manuela; mais à quoi cela te servirait-il de le savoir avec précision? Ta vie, maintenant, n'est-elle pas justement de passer au-dessus des répulsions instinctives qui viennent de l'atome mémoire du corps physique, pour intensifier ta conscience dans les réalités de l'esprit? Nous avons tous à apprendre à passer outre les miasmes du passé qui se nichent dans nos instincts, dans notre ventre, pour fonctionner de mieux en mieux avec les énergies des centres supérieurs; n'est-ce pas vrai?

- Tu parles d'or Manuela. Mais tu sais bien que ce n'est pas toujours facile et qu'il y a des périodes de confrontation plus difficiles que les autres.

- Les périodes de confrontation avec ce qu'on appelle le "gardien du seuil"? questionna Pedro.

- On peut appeler cela ainsi. En fait, c'est quoi le gardien du seuil, hein? reprit José. Ce sont toutes les forces non maîtrisées dans le passé qui sont accumulées dans le subconscient et qui nous posent des problèmes...; C'est vrai qu'il y a des moments où elles se font sentir davantage. Chacun est appelé tôt ou tard à confronter cet agrégat de force dans sa totalité, un jour ou l'autre, avant de pouvoir être seulement et pleinement un être Solaire, un pur, un parfait!

- Un Parfait, comme disaient les cathares, un Inca, comme disaient nos ancêtres, un "Ik n'Aton" comme disaient les Egyptiens, etc... etc ...

- Un élu, comme dit la Bible!

- Notons en passant, précisa encore José, que le titre d'Inca était réservé au seul empereur et à sa descendance; il a été ensuite étendu à toute la noblesse et aux prêtres issus eux-mêmes de la noblesse et de la famille royale. C'est exactement, à quelques millénaires près, comme le pharaon Aménophis IV qui fut le seul à porter le titre glorieux d'Ikh n'Aton, ou Akhenaton, qui veut dire aussi "fils du Soleil". Déjà, en ce temps là, il était venu tenter d'introduire la civilisation solaire, la Religion Universelle. On sait comment cela se termina; il fut lui aussi exterminé et les traces de son passage effacées. On sait encore comment jusqu'à nos jours l'Histoire tente de le discréditer dans la mémoire en faisant de lui un imposteur et un criminel! Ainsi, les Fils du Soleil, d'âge en âge, viennent sur Terre pour tenter d'ouvrir la Voie à une civilisation plus éclairée; et, les enfants de la Terre les assassinent... On assassine toujours les Porteurs de Paix, les envoyés du Prince de la Paix... Mais, il vient quand même le temps où l'on ne tuera plus les Porteurs de Paix et où l'on ne tournera plus en dérision les Porteurs de Lumière; on les ÉCOUTERA!...

- En fait, poursuivit Manuela, il existe sur terre un monstre collectif qui s'évertue à empêcher l'avènement de la Paix; et il existe aussi en chacun de nous, sinon il n'y aurait pas de monstre collectif! Si chacun de nous est donc placé devant la nécessité de vaincre ce gardien du seuil, qui obstrue le passage du Soleil, si on peut dire, on peut donc comprendre que toute l'humanité doit, dans son ensemble, vaincre ce gardien avant que ne puisse arriver ce que les sages de tous les temps appellent l'âge d'or. Cet âge de la sagesse qui verra enfin notre planète en paix, parce que gérée par êtres conscients et respectueux des Lois universelles!

- Oui, c'est bien cela. Et c'est bien en cela que consiste la tâche de chacun et l'apport positif et précieux à toute notre communauté humaine. Vaincre en lui-même les vieux instincts, les peurs irraisonnées, les tendances mauvaises, pour être seulement et vraiment un utile constructeur du Bien Commun.

- Eh bien, on a du pain sur la planche et pas le temps de s'ennuyer, rit Manuela, qui ajouta plus prosaïque:

- En parlant de pain.... je suis désolée, mais mon gardien a des crampes d'estomac... je sais, ce n'est pas très "au top niveau de l'esprit", mais ne faites pas les dégoûtés, je suis persuadée que vous avez tous faim!"

Ils éclatèrent de rire à l'unisson, et convinrent d'un commun accord qu'il fallait savoir sagement composer avec les instincts, donner la mesure, de façon à ce que les forces des entrailles, de quelque ordre qu'elles soient, ne se révoltent pas et ne terrassent ainsi les imprudents qui se font trop de violence sous prétexte de conquérir la sainteté.

" On ne vainc pas le gardien du seuil par la violence, ponctua encore José, tout en ouvrant son sac à dos et débouchant une bouteille de *chicha* maison. C'est la mesure, l'équilibre, la compréhension des forces en jeu qui permettent l'intégration et la transmutation. Alors, tout se transforme et les forces de la lune deviennent peu à peu des forces solaires!

- Oh là là! Où. tu vas! ... Mais... tu as peut-être raison quelque part... Quoiqu'il en soit, c'est vrai, j'ai une faim de loup," confirma Pedro en faisant jaillir de son papier un sandwich appétissant préparé par les soins de mama Luca.

- Moi, j'ai. une faim de Puma, plaisanta Soledad!

- Toi, tu vas mieux constata avec joie Manuela; si tu peux plaisanter sur le puma, c'est que tu vas mieux!

- Faut pas se fier aux apparences... murmura Soledad en portant à ses lèvres la bouteille de chicha que lui tendait José."

Le repas se poursuivit gaîment.

Après une petite sieste immobile au grand soleil, ils reprirent leurs promenades, leurs flâneries, leurs rêveries ou leurs réflexions plus profondes. Au gré de leur fantaisie, de l'impulsion ou de l'inspiration.

La soirée les réunit à nouveau autour du feu de camp.

"L'objectif de nos réflexions, en ce moment privilégié de "Plein Soleil", même si nous sommes au clair de lune, commença Soledad, étant de tenter de nous mettre au diapason des grands courants de pensée constructive qui parcourent le mental des hommes de la terre, afin d'apporter notre part, j'ai un thème à proposer comme point de départ, si vous voulez...

- Oui, bien sûr!

- On t'écoute!

- Voilà: selon les astrologues, la constellation qui domine notre ciel, en début Mai, est le Taureau. Nous savons que ses énergies portent le pouvoir spécifique de stimuler la vision de l'âme, l'élargissement de la conscience par la reconnaissance des réalités; et cela, non seulement chez un individu, mais surtout, pour les groupes humains animés de bonne volonté, d'intention pure; c'est l'âme des nations qui est stimulée. Autrement dit, nous sommes dans une phase privilégiée pour participer consciemment à la vitalisation des valeurs spirituelles, des valeurs dites "du Royaume de Dieu" parmi les nations, dans le monde entier. C'est vrai que si nous souhaitons un monde meilleur, cela ne peut venir que d'une grande bonne volonté internationale. Est-ce que ce thème vous inspire quelque chose: comment accroître le sens de la bonne volonté parmi les peuples du monde? Parmi les nations, de façon à ce que ce soit les valeurs de l'âme qui dominent et non plus celles d'un nationalisme égocentrique et fauteur de tous les troubles?

José: Oui, bien sûr, si l'âme de chaque nation inspire, dirige et guide la majorité des nations démocratiques, nous avons déjà des chances d'avancer dans les grandes décisions. Mais nous voyons bien qu'il faudrait que ce soit toutes les nations du monde qui soient unies dans cette volonté de Bien Commun, car, dès qu'il y en a une seulement qui ne pense qu'à elle-même, nous avons déjà le germe du conflit, des problèmes qui se répercutent dans le monde entier.

Manuela: En fait, le problème paraît insoluble; nous aurons toujours quelques nations inspirées de façon majoritaire par la bonne volonté, et certainement un grand nombre encore égoïstes et nationalistes. C'est comme au sein de chaque nation, même démocratique, même souvent bien inspirée, il suffit d'un groupe, d'une corporation, pour semer le trouble, le conflit, la paralysie.

Je pense par exemple à la façon dont les gens font la grève dans les pays soi-disant civilisés, évolués. On a l'impression d'avoir plutôt affaire à d'authentiques criminels! On casse, on brûle, on empêche les autres de vivre, et on appelle cela la grève pour revendiquer pour soi-même. C'est un sale égoïsme de groupe qui se manifeste de façon violente. Je ne comprends pas que cela soit possible! De même dans une famille quelconque, il suffit d'un membre pour empoisonner la vie de toute une famille. Je suis désolée, mais je ne vois pas la fin des problèmes pour notre Terre, à moins que tous s'entre tuent à force de tirer la couverture à soi, partout; alors le combat cessera faute de combattants!

Pedro: Querida mia! Tu es extrêmement pessimiste!

Manuela: Pas pessimiste, réaliste!

José: On peut, certes, être réaliste, et même, c'est une nécessité. Mais le réalisme, le constat de l'état de fait, ne doit pas nous empêcher de voir les vraies possibilités d'amélioration, les vrais progrès, et de participer à ce progrès de toutes nos forces. Alors, on devient optimistes.

Manuela: Et tu le vois, toi, ce progrès?

José: Oui, je le vois. Tu as ciblé, et cela de façon juste, le principe des points d'obstruction au progrès et qui vient de l'égoïsme, individuel, de groupe, national; mais, quand il existe quelque part une majorité d'hommes et de femmes de bonne volonté, ils ne sont pas inertes! Ils ne se laissent pas bloquer par le fait du désordre causé par l'égoïsme. Ils cherchent des solutions aux problèmes et ils les trouvent. Je crois que l'on peut toujours trouver des solutions équitables à tout conflit, et parvenir à les faire accepter. Un bon médecin peut faire prendre le bon remède à un malade récalcitrant; de bons parents peuvent toujours parler à un enfant difficile et lui montrer la bonne route de la vie; un bon gouvernement peut toujours trouver l'issue d'un conflit social par exemple et la faire adopter. Et tu sais pourquoi je crois que cela est possible, Manu? Parce que, malgré diverses apparences effrayantes de notre monde, j'ai confiance dans le cœur humain! Chaque homme de la terre, même le plus égoïste, peut être touché au cœur, un jour ou l'autre, tout simplement parce que le cœur existe! C'est à ceux qui ont déjà le cœur bien fonctionnel de trouver le chemin du cœur d'autrui!

Pedro: Tu parles de sagesse, *amigo*, c'est bien la pure vérité et c'est bien là où nous, qui nous targuons d'être des penseurs constructifs, pas vrai? devons mettre l'accent. Le cœur de l'homme est la source de toute guérison, à tous niveaux, et ce cœur est fondamentalement bon, par définition. Il est le siège de la Vie, non seulement physique, dans le corps, mais dans l'affectif, dans le mental, dans l'âme, et au-delà... La Vie de Dieu afflue en abondance du Cœur du Soleil; c'est une évidence cosmique; depuis ce Cœur cosmique, elle circule en chaque cœur diapason; la Vie universelle circule de Cœur en cœur, si je peux dire et cette Vie est celle même de Dieu et Dieu EST AMOUR. Qui peut en douter? Comment l'homme pourrait-il à ses heures les meilleures exprimer le magnifique amour que l'on voit aussi partout dans le monde, par tant d'êtres magnifiquement dévoués, si cet amour incommensurable ne provenait d'une source inépuisable? Et la seule source inépuisable EST Dieu! Peu importe comment on l'appelle!

Soledad: En fait c'est cette confiance, fondée sur la reconnaissance de cette réalité de l'Amour universel, qu'il est primordial de sauvegarder, en chacun, et en tous. Quand les hommes de la terre sont authentiquement pénétrés, de façon parfaitement sensible, tangible, de cet amour de Dieu, oui, ils font des miracles; nous le voyons bien.

Et pour sauvegarder ce grand trésor qui seul peut guérir le monde, je crois qu'il faut d'abord s'en souvenir constamment, qu'il faut en parler, en témoigner, le vivre, et je pense que les organismes d'information du monde devraient se sentir investis de la haute mission de le révéler, partout où il est à l'oeuvre. C'est contagieux l'amour. Et, plus simplement, de façon plus accessible, la bonne volonté est contagieuse.

Manuela: je veux bien, moi, je veux bien. Mais il faut avouer que dans la pratique quotidienne j'ai plus souvent envie de 'rentrer dans le lard' des empêcheurs de tourner en rond, plutôt que de leur faire des câlins bisous en leur demandant d'en faire autant!

Les rires fusèrent à cette boutade de Manuela, si humaine, si vraie; mais Soledad reprit:
" Oui, je te crois bien, et je t'assure que je suis bien comme toi! Il y a des personnes que je pourfendrais volontiers! Mais ne sommes-nous pas là, sur cette Terre si difficile pour apprendre justement à vaincre nos instincts primaires? Je crois que pour en sortir de ces instincts violents qui habitent nos entrailles, il faut justement s'entraîner à les maîtriser; à les empêcher de fonctionner au quart de tour, de sorte que tout ce qui, en nous, peut jaillir du coeur, de la conscience, de la sagesse, ait le temps de se faire jour, de prendre le dessus.

Manuela: Oui, facile à dire. Mais l'instinct, l'impulsion, ça part vite, et si je veux les retenir, c'est déjà trop tard. Car, même si je ne fonce pas dans le lard de certaines personnes, comme j'ai dit, il n'empêche que je le fais en pensée, et quand c'est fait, c'est fait! On ne peut pas rattraper ce qui est lancé!

Pedro: On ne peut pas rattraper, c'est vrai. Mais nous pouvons nous entraîner, dans les moments de paix, justement, à la maîtrise à laquelle Sol fait allusion. En fait, j'en reviens toujours à la méditation, c'est-à-dire à l'entraînement de la pensée qui porte l'énergie; la maîtrise ne peut intervenir que par la présence d'esprit qui s'interpose entre l'instinct et la pensée, ou le geste. Et la présence de l'esprit, cela se cultive chaque jour, en PENSANT À L'ESPRIT! La loi, la discipline, c'est simple. Il suffit de le faire. Pourquoi nous avons tous progressé, je crois, quand même un peu, n'est-ce pas? C'est bien parce que, chaque jour, dans nos méditations, nous nous entraînons à la pensée juste, à penser, réfléchir, formuler les idées de l'Esprit. Les idées, les pensées créatrices de Bien. Alors, nous gagnons du terrain, et nous voyons bien que nos instincts belliqueux, s'il y a, sont plus facilement maîtrisés qu'avant. N'est-ce pas vrai?

Manuela: Oui, sans doute; et puis cela dépend des individus. Mais tu as raison, j'ai un peu trop tendance à garder le nez sur ce qui ne va pas plutôt que de le tourner vers ce qui va bien ou mieux je sais pourtant que le mieux croît quand on le regarde avec joie et gratitude, car c'est de l'amour; exactement comme les plantes; toute la vie croît quand le Soleil est là. Notre regard porte la flamme de l'âme, et l'âme c'est le soleil en nous. En fait, le seul problème c'est bien de garder tout cela à l'esprit!

José: Eh bien voilà! Tu le dis bien. Et ce qui est valable pour chacun de nous est valable pour le monde. Plus il y aura d'individus capables de se tenir dans la Présence de l'Esprit, plus le monde progressera dans le sens des vraies valeurs de la Vie..."

Nos amis continuèrent ainsi à échanger des idées, des pensées jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ils aimaient tous les quatre ces moments de grande discussion qui les enrichissaient tous et qu'ils savaient qu'ils partageaient, même à d'incroyables distances, avec d'autres groupes de penseurs dans le monde.

La pensée, porteuse de l'énergie du coeur et de l'âme vole à la vitesse de la lumière, car l'âme est lumière. Si les groupes de penseurs sur toute la terre pouvaient voir l'effet de leurs vagues de pensées, ils s'appliqueraient encore davantage; c'est comme une véritable marée de lumière qui enveloppe le monde et disperse peu à peu l'épais brouillard des miasmes engendrés par les bas instincts et leurs pensées associées. Exactement comme le soleil finit toujours par disperser les nuages, les pensées généreuses et nobles des hommes de Bien finissent et finiront par disperser les brouillards générés par ceux qui n'ont pas encore compris le sens de la vie. Car c'est de cela qu'il s'agit: le sens de la vie. Ils vont à contre-sens parce qu'ils ne savent pas. Alors, comme diraient encore nos amis: la solution c'est bien de faire savoir, de faire connaître, c'est la véritable éducation peut-être qui sauvera le monde!

Il fallut bien se décider à aller dormir, car le lendemain, le soleil serait là très tôt à leur caresser le nez. Ils terminèrent leur réflexion- méditation de groupe, par une prière commune, une Invocation au Créateur de toute chose, puis chacun regagna sa tente, sauf José qui, sortant de son sac la flûte dont il jouait à merveille, leur dit:

" Allez dormir en paix, braves gens! je vais vous bercer deux minutes..."

Un sourire général lui répondît, perdura sur les lèvres, alors que chacun se glissait dans son sac de couchage.

Les braises du feu de camp rougeoyaient encore. José s'enfila dans son sac de couchage pour ne pas avoir froid, et, assis sur ses genoux repliés au sol, il lança à la lune pleine et au ciel étoilé ses premières notes qui se détachèrent de son souffle comme le cri plaintif d'un oiseau.

La mélodie monta pure, droite; un son de cristal qui trouait la nuit des Andes, et s'en allait porter jusqu'au coeur des montagnes et jusqu'au coeur du ciel, l'aspiration de l'homme, sa plainte et sa joie, son tourment et sa confiance.

Le Señor Esteban cherche le puma.

C'était José qui avait accompagné à l'endormissement la petite troupe, au son mélancolique de sa *quena* de roseau qui l'accompagnait inmanquablement dans toutes ses promenades; et c'était encore José qui réveilla les dormeurs, ce dernier matin, alors que les premiers rayons effleuraient déjà les pierres blanches du Temple du Soleil. La lumière éclatante enveloppait de gloire la cité des Incas et semblait dire que les événements pouvaient rouler, se succéder, heureux ou tragiques, l'âme des peuples, de corps en corps, de forme en forme, d'apparence en apparence, était toujours vivante et forte pour chanter l'Eternel.

Ici plus qu'ailleurs on le ressentait profondément ce sentiment d'éternité. Ce n'était pas quelque chose de statique, figé ou immobilisé; cela était vibrant, joyeux, un renouvellement constant d'éclats de lumières accompagnés d'un son inaudible, continu, qui était peut-être le premier et dernier son de la Création, l'alpha et l'oméga, le Verbe, le grand Fiat Lux...

Les notes du matin que José égrena dans l'air frais étaient joyeuses, dynamiques, comme s'il voulait danser lui-même au rythme de la lumière, suspendu là, touchant à peine le bord du précipice, il se sentait intensément humain et profondément divin. En bas, tout au fond, grondait le flot turbulent du Rio Urubamba.

Ses trois amis le rejoignirent bientôt et, après la méditation et un solide petit déjeuner fait de maté et de succulentes galettes de maïs imprégnées de miel, petite spécialité de Luca, ils commencèrent à prendre lentement le chemin du retour.

Pendant ce temps, le señor Esteban n'avait pas perdu le sien. Ne pouvant trop compter sur l'appui de la police locale qui avait déjà participé à une battue au domaine des Montesinos, il avait fait appel à un officier supérieur de la police de Cuzco qu'il avait, disait-il, dans sa poche. Cela expliquait sans doute que malgré certains soupçons qui pesaient sur lui à propos d'un trafic de coca, on ne trouvait jamais rien pour le saisir ou l'arrêter.

Il s'était acoquiné dans un passé récent avec un groupe du Sentier Lumineux, non par idéologie, comme la plupart des jeunes qui s'étaient laissés embrigader, mais parce que cela servait ses intérêts. Lors de la dissolution du mouvement, il avait été si habile qu'il était passé au travers des mailles du filet. Il était assez content de lui, sûr d'être toujours le plus malin.

Il était donc allé voir cet officier et lui avait demandé de trouver un moyen légal pour perquisitionner chez Soledad, persuadé qu'il était qu'elle cachait son puma quelque part et qu'il fallait fouiller non seulement le domaine, mais aussi l'habitation. On peut facilement apprivoiser un jeune puma, surtout si on est un peu sorcier sur les bords; et cette fille, avec ses airs de princesse Inca outragée, n'était-elle pas un peu sorcière? Quoi de plus facile que de cacher l'animal dans un coin de la maison pendant la soi-disant battue dont elle savait qu'elle ne donnerait rien.

Il était si convainquant que l'officier de police accéda à sa demande. La ferme du Señor Esteban étant voisine de l'hacienda, ses craintes pour son bétail et ses cultures étaient justifiées, même pour le personnel puisque l'animal avait déjà tué. De plus, il était logique que cette perquisition soit faite par des hommes neutres qui n'avaient aucune relation

personnelle avec la propriétaire du domaine. La police d'Ollantaytambo ne remplissant pas cette condition était suspecte de favoritisme.

C'est ainsi qu'un beau jour, en fin de matinée, Arturo et Luca virent arriver devant la maison la voiture d'Alonso Esteban, collée par celle de la police de Cuzco. Deux hommes en descendirent et précédèrent Esteban jusqu'au perron où Arturo les accueillit:

" Señores, que se passe-t-il? "

Très courtoisement un des policiers expliqua le motif de leur venue et montra le papier autorisant une perquisition de fond en comble des terres et de la maison.

Pendant ce temps, Luca était allée chercher Soledad qui était dans son laboratoire. Quand elle arriva sur la terrasse, Arturo lui montra l'ordre de fouille de son domaine.

La jeune femme resta très maîtresse d'elle-même et adressa même un sourire aux trois hommes:

" Mais bien certainement, messieurs, je comprends parfaitement l'inquiétude de Don Alonso. Vous pouvez passer le domaine au peigne fin, mais je vous prie de faire vous aussi très attention aux cultures pendant que vous visitez les champs. je souhaite qu'Arturo vous accompagne et nous vous prêterons les chevaux.

- Senorita, il faudrait, pour le domaine extérieur, que nous formions deux groupes, partant de chaque côté; Le señor Arturo m'accompagnera et il faudrait un autre homme pour mon collègue.

- Je crois que Pedro est tout près; Luca, veux-tu l'appeler s'il te plaît. Quant à vous, señor Esteban, faites-moi le plaisir de vous asseoir avec moi dans la véranda où nous attendrons ces messieurs devant un verre de chicha! C'est de la bonne, je dirai presque la meilleure du pays, une vraie *aca* des Seigneurs!"

Elle se f... de moi pensa Alonso, mais "rira bien qui rira le dernier"...

"Señorita, ajouta l'officier de police qui avait parlé jusqu'ici, avant de parcourir le domaine, nous devons visiter la maison, vérifier que les issues en soient fermées de toute part, et je vous prierai de faire tenir votre personnel ici, de sorte que personne ne puisse faire aucune manoeuvre tendant à cacher l'animal pendant que nous perdrons éventuellement notre temps à parcourir vos terres.

- Oh! parce que vous croyez peut-être que je cache le puma dans ma chambre! rit la jeune femme. C'est assez drôle. je vous affirme que je ne charme ni les pumas ni les serpents... " En disant ce dernier mot, elle gratifia Esteban d'un regard appuyé qui fit largement sourire Arturo et Luca.

- Mais, poursuivit-elle, je veux bien que vous visitiez ma maison et je vous accompagne pendant que votre compagnon peut visiter les autres bâtiments avec Arturo. Le señor Esteban pourra surveiller d'ici, avec mes amis, au cas où le puma serait tenté de se promener par ici."

Sitôt dit, sitôt fait. Arturo se dirigea vers les dépendances flanqué d'un policier, pendant que l'autre agent accompagnait Soledad qui l'entraîna tout de suite vers sa propre chambre et la terrasse qui courait tout le long de la maison, façade sud-est, et dont la vue superbe sur le jardin et les champs, se poursuivait jusque vers le Rio que l'on percevait et entendait plus qu'on ne le voyait. Au loin, la sierra élevait ses sommets prestigieux.

L'homme parcourut la terrasse sur laquelle donnait aussi la cuisine; il constata qu'il n'y avait nulle part moyen de loger un fauve. Soledad qui l'attendait sur le seuil de sa chambre lui montra en souriant Moumoune qui s'était lovée sur le lit recouvert d'un magnifique tissu coloré fabriqué à l'atelier; elle était blottie entre deux superbes coussins dorés, et, toute en boule, avec sa belle fourrure gris bleuté, elle avait elle-même l'air d'un joli coussin soyeux.

- Voici mon petit puma préféré, Monsieur; dit la jeune femme en riant et en se saisissant de la petite chatte tout en la caressant. Qu'en pensez-vous?
 - C'est vrai qu'un peu plus grosse elle pourrait faire l'affaire", plaisanta le policier, caressant à son tour l'animal qui ronronnait dans les bras de sa maîtresse.

Ils retournèrent tous les deux dans le salon où Luca avait servi de sa bonne bière à tout le monde:

" On a trouvé le puma, rit l'officier de police en montrant la chatte que portait toujours Soledad."

Cela fit jaillir un éclat de rire général et Esteban comprit bien que tout le monde en profitait un peu pour se moquer de lui; il devenait ridicule avec sa perquisition; les hommes de la police commençaient à éprouver instinctivement de la sympathie pour les habitants de l'hacienda et à trouver stupide la démarche d'Esteban.

La visite de la maison et dépendances n'ayant naturellement rien donné, les deux groupes destinés à la visite des terres s'élancèrent encore une fois à la recherche de ce fauve introuvable et qui faisait régner le mystère dans toute la région.

Soledad demanda à ce que chacun puisse retourner à son travail et resta elle-même en compagnie d'Esteban, pendant tout le temps que dura la battue.

Alonso qui savait avoir de la conversation quand il le fallait déploya tous ses trésors d'érudition et de charme pour tenter encore une fois, mine de rien, de faire impression sur la jeune femme. Elle n'était pas dupe de ses fausses amabilités ou explications par rapport à ses craintes du fauve. Elle s'amusa à le taquiner:

" Voyons, vous savez bien, Señor Esteban, que cet animal a la réputation de ne s'attaquer qu'à mes ennemis, à ceux qui ont de mauvaises intentions à notre égard; alors, que craignez-vous? Nos amis n'ont rien à craindre!

- Si, si, je le sais bien, *amiga mia*, mais je suis votre voisin, vos terres touchent les miennes, et je ne crois pas que l'animal limite ses promenades sur votre territoire; je ne sais pas s'il a l'intention d'être aussi protectionniste chez moi que chez vous!"

Le temps s'écoula ainsi, en paroles hypocrites de part et d'autre, le tout ponctué de gorgées de chicha, laquelle était vraiment savoureuse; mais Soledad pestait intérieurement alors qu'elle faisait tous ses efforts pour n'en rien laisser paraître.

Toute une matinée perdue ! Elle était sur le point de découvrir la formule idéale pour l'eau de toilette qu'elle voulait lancer sur le marché, et elle se disait quelle aurait été mille fois mieux

dans son laboratoire plutôt qu'à tenir compagnie à ce fieffé coquin. Elle était persuadée que c'était bien lui qui avait soudoyé les deux hommes qui avaient été agressés par le puma; jusqu'où allait ses intentions maléfiques? Elle détestait cet homme et elle était là à lui sourire et à lui parler comme à un ami. C'était horrible. Elle ne supportait pas l'hypocrisie, et devoir en jouer pour faire face le mieux possible à la situation, faisait naître en elle une colère sourde, larvée, et elle n'aimait pas cela du tout.

Mais le supplice prit fin et les hommes revinrent de leur tournée, bredouilles, comme on pouvait s'y attendre.

Après un dernier verre de bière, l'officier de police donna le signal de la retraite en s'excusant abondamment du dérangement. Puis il ajouta à l'intention du Señor Esteban:

" Peut-être faudrait-il aller faire un tour dans votre propre domaine, Señor, qui sait? Le puma gêne peut-être sur vos terres?"

Esteban ricana, mais prit congé avec toute la courtoisie dont il était capable.

Il s'installa dans sa voiture tandis que les deux policiers le précédaient dans la leur.

" Ouf! *Que tonto rono, este hombre!* C'est un diable, c'est une teigne, j'ai cru m'étouffer de colère rentrée, éclata enfin Soledad dès que les voitures eurent tourné dans la direction du chemin vers la sortie de la propriété." Puis elle se dirigea à grandes enjambées vers son laboratoire, ses yeux bleus lançant des éclairs métalliques.

Arturo la suivit d'un regard inquiet alors que Pedro et Luca retournaient à leurs occupations; il y avait encore un petit moment avant le déjeuner et tout le monde avait de quoi s'occuper.

Il ne se passa pas une dizaine de minutes sans que l'on vit revenir les deux voitures; Esteban jaillit de la sienne, tout pâle, pris à la fois entre la fureur et la peur; quant aux officiers de police, ils étaient de toute évidence profondément troublés.

" Qu'y a t-il? questionna Arturo, que vous arrive-t-il?"

- le puma..." parvint à articuler Esteban qui se laissa choir sur un fauteuil en s'épongeant le front.

Ce furent les policiers qui racontèrent ce qui venait de leur arriver:

" C'est quand nous sommes parvenus à hauteur du grand rocher sculpté qui marque l'entrée de votre domaine... Il était là, sur le rocher! Incroyable! C'est une bête superbe... Il semblait nous défier. Nous sommes sortis de la voiture en le braquant et nous avons tiré tous les deux, même si, je l'avoue, cela me faisait vraiment mal au coeur de tirer sur un si bel animal; je n'en ai jamais vu de semblable!

- je suis sûr que je l'ai touché, j'en suis sûr, insistait l'autre policier.

- C'est cela le comble! Moi aussi, j'étais persuadé de l'avoir touché. Il disparut à notre double coup de feu, mais j'ai cru que nous l'avions atteint. Nous nous sommes approchés prudemment du rocher, pensant qu'il avait roulé derrière. Nous en avons fait le tour, partant chacun d'un côté.

" C'est à devenir fou! Rien, il n'y avait rien. Pas de puma! ... Nous avons craint qu'il ne nous tombe dessus et qu'il était tapi en haut du rocher.

J'avoue que j'ai vraiment eu la plus belle trouille de ma vie. Mon collègue a entrepris de grimper sur le rocher pendant que je le couvrais en cas d'une attaque de l'animal.

- Oui, et je peux vous dire que je n'étais pas fier alors que je grimpais! J'étais liquéfié quand ma tête a émergé au niveau du sommet du caillou. Je m'attendais au pire. Quelle ne fut pas ma stupeur de voir que le roc était nu, nu, et qu'il n'y avait aucune trace du fauve. Il s'était comme volatilisé!

- Nous avons cherché tout autour du rocher, partout; le sol sableux ne portait aucune trace de pattes, rien. C'est incroyable.

- Je vous dis que c'est de la sorcellerie, intervint Esteban, qui retrouvait ses esprits.

- *Tontería!* s'exclama Arturo, que le señor Esteban commençait à énerver. Il avait rarement un mot plus haut que l'autre, mais ces idées stupides commençaient à lui chauffer les oreilles.

- En tout cas, c'est bien bizarre, continua le chef de la police. Comment expliquer ce phénomène? Nous n'avons pas eu une hallucination collective quand même!

- Vous savez, on ne peut pas toujours tout expliquer, reprit Arturo. On finira bien par le découvrir cet animal; après tout, il est peut-être extrêmement rusé et je crois qu'au lieu de revenir ici vous auriez mieux fait d'aller voir sur les terres du Señor Esteban; il a pu se sauver par là!

- Comment? En volant peut-être? ricana Alonso.

- Vous savez les fauves et surtout les pumas qui sont dotés d'une intelligence très fine ont plus d'un tour dans leur sac. J'ai l'impression que vous perdez un temps précieux!

- Vous avez raison; je crois qu'il nous faut tenter de le chercher sur vos terres, Señor, et allons-y sans plus tarder, ordonna le policier."

Ils repartirent aussitôt, convaincus qu'ils finiraient par attraper l'animal, car les deux policiers avaient bien les pieds sur terre, ils avaient bien vu le puma, et il ne pouvait en aucun cas s'agir d'un puma fantôme.

Arturo les regarda s'éloigner avec soulagement; il renvoya Luca à ses cuisines, car elle était accourue au bruit de la conversation, et lui-même se dirigea vers le laboratoire :

" Cette fois, il faut que nous parlions, ma fille" pensa-t-il à l'adresse de Soledad. Son front était soucieux et son cœur était serré. Il fallait absolument qu'elle parle, qu'elle dise ce qu'elle savait...

Une demi heure plus tard ils se retrouvaient tous autour de la grande table de la salle à manger pour le repas de la mi-journée.

Arturo était pensif; Soledad avait les yeux rouges et gonflés; il était évident qu'elle avait pleuré; mais elle semblait un peu détendue. Elle était revenue en compagnie d'Arturo qui la tenait affectueusement par les épaules. Luca arrivait de la cuisine avec un *sancochado* fumant et odorant qui flattait l'appétit. (*Le sancochado* est une sorte de pot-au-feu fait de patates douces, saucisses ou viande de boeuf maïs, carottes, pois chiches, légèrement épicé; la cuisine

des Andes étant généralement fort épicée de piment rouge; mais pour respecter les goûts divers, Luca faisait toujours attention à ne pas trop forcer les doses.)

Elle fut accueillie par de joyeuses exclamations de la part des trois autres convives; Manuela, qui appréciait particulièrement le *sancochado* s'écria:

" Luca, tu es une vraie mama! J'ai une faim de loup, après toutes ces émotions. Voilà qui va me remettre un peu de coeur au ventre. Qu'est-ce qu'il peut être em... cet Esteban! Comme si on pouvait cacher le puma dans un placard!"

Puis, notant soudain le visage un peu défait de son amie, elle questionna, attentive:

"Sol? Ca ne va pas?"

- Si, si, ça va; ne t'inquiète pas. Cette histoire a le don de me faire craquer. Ce n'est rien. Après ce solide repas préparé avec tout l'amour de notre chère Luca, ça ira beaucoup mieux! "

Ils s'assirent tous avec empressement, bien décidés à faire honneur au repas, tout en ayant chacun au coeur des sentiments bien divers. Manuela, de tempérament assez insouciant se disait qu'effectivement Soledad irait mieux après le bon repas; Arturo ne pipait mot et affichait son beau visage de vieil indien méditatif; Luca embrassa "sa fille" puis commença par la servir généreusement avec des encouragements affectueux qui firent naître un sourire sur les lèvres de la jeune femme; José fronçait le sourcil et se demandait pourquoi Soledad se laissait tellement impressionner par cet histoire de puma; après tout, on finirait par l'avoir, ce n'était qu'une question de temps; il avait quelque chose à leur dire à tous et attendait que chacun soit bien installé et servi pour parler; quant à Pedro, il était préoccupé par la construction de "sa" piscine, et avait déjà l'esprit ailleurs.

Ils s'accordèrent tous un instant de bénédiction silencieuse du repas, avant de lui faire l'honneur de leur appétit d'êtres humains en bonne santé; ils avaient tous en eux ce sens du sacré que l'on porte à la nourriture quand on a au coeur la gratitude pour ce que la vie apporte de bon et de généreux. Ils étaient tous des êtres conscients d'avoir la chance de pouvoir vivre décemment alors que, non seulement au Pérou, mais partout ailleurs dans le monde, tant d'êtres souffraient de la faim. Ils avaient tous été élevés dans cet état d'esprit qui consiste à rendre grâce pour les bienfaits reçus et à penser aux autres. Cela se traduisait aussi dans un comportement qui excluait le gaspillage et qui avait des gestes de générosité, dans la mesure du possible de chacun, envers les associations d'entr'aide qui commençaient à bien fleurir à Cuzco et dans les grandes villes du pays. Par ailleurs, les habitants de l'hacienda pratiquaient aisément l'hospitalité pour le voyageur de passage, comme la plupart des Andins qui sont très amicaux envers l'étranger et le visiteur. Il y avait toujours de quoi nourrir un passant et, éventuellement, une chambre pour la nuit en cas de nécessité.

Après la minute de recueillement qui précédait donc le repas, José prit la parole:

" J'ai des nouvelles de l'homme qui s'est fait arracher le bras..."

Tout le monde leva le nez vers lui, l'oeil interrogatif.

" Oui, nous en parlons ensemble avec le capitaine d'Ollantaytambo qui a fini par accepter que je m'en mêle aussi quelque peu; il faut dire que les policiers chargés de la surveillance de l'homme m'avaient assez souvent dans leurs jambes ces derniers jours; chaque fois que je le pouvais, j'allais faire un tour à Cuzco, dans la rue où l'on a repéré l'individu. Il loge dans une petite rue, non loin de la place d'Armes. C'est vrai que la police hésite à perquisitionner chez lui sans mandat, et, à Cuzco, l'homme semble protégé, puisqu'elle n'a pas eu l'autorisation d'aller ennuyer ce pauvre citoyen, victime d'un accident aussi terrible. Leur surveillance est donc très discrète, si discrète que j'ai pensé qu'elle ne servait pratiquement à rien. Comme je ne suis pas policier et que, s'il le faut, j'ai mes propres règles, je n'ai pas eu les mêmes scrupules.

" L'autre soir, je guettais en compagnie d'un policier dans l'appartement d'en face, quand nous vîmes arriver le bonhomme, tranquille et décontracté. J'ai bondi, bien décidé cette fois-ci à le faire parler. Je suis donc monté derrière lui, et, quand il est entré dans sa chambre, je l'ai poussé et suis entré avec lui. Il était facile de le maîtriser, handicapé comme il l'est. J'étais en colère, et quand je suis en colère, je dois avoir l'air méchant; j'ai su vite persuader le bonhomme de se mettre à table. En fait, il avait peur, il m'a avoué que s'il parlait "on" allait le tuer, que, sans doute, "on" savait déjà qu'il était là, chez lui, et qu'on allait les abattre tous les deux. J'ai réussi à le rassurer quelque peu en lui disant que la police aussi le surveillait et qu'il ne lui arriverait rien. Il fallait seulement qu'il dise toute la vérité sur sa visite nocturne à l'hacienda Montesinos.

" Je finis par m'avancer beaucoup en lui promettant toute la protection indispensable, qu'on lui ferait quitter la ville, même le pays, s'il voulait.

" Il a demandé confirmation de la police et déclaré qu'il parlerait si la police lui assurait son départ immédiat pour la Colombie où il avait des amis.

" J'ai donc fait signe au policier qui se tenait de l'autre côté de la rue, derrière la fenêtre de la "planque", et, quand il fut présent, Herrero tint parole, il se mit à table. C'était bien le nommé Perez qui l'avait engagé pour aller visiter une propriété dans la vallée sacrée; il fallait en un premier temps saboter les installations d'une nouvelle construction, en fait, la piscine, et faire en sorte que le travail soit considérablement gêné et ralenti; il fallait aussi parvenir jusqu'à un certain laboratoire, ton cher bébé, Sol, et détruire sans bruit toutes les installations. Le travail était bien payé et ils étaient assurés de partir ensuite se perdre à Lima. Perez avait fini par lui dire que c'était un type bien placé en ville qui était le "patron", et il l'avait nommé Esteban....

" Le policier s'est ensuite retiré aussi discrètement que possible ; Herrero et moi sommes sortis un quart d'heure après; il faisait nuit, et nous nous sommes tranquillement dirigés vers ma voiture garée un peu plus loin. Inutile de vous dire que nous avons fait vite pour gagner Ollantaytambo; nous n'avons pas été suivis. Cela s'est passé hier soir; aujourd'hui l'homme est en bonnes mains chez nos amis de la police du village qui ont recueilli sa déposition et font le nécessaire pour le mettre en lieu sûr. je crois que cette fois-ci, le señor Esteban n'a plus qu'à bien se tenir... ! "

" Eh bien! s'exclama Luca! Et dire qu'il est venu ce matin faire le pitre ici!

Oui, il n'est pas encore au courant de la fuite de son homme de main.

" Mais que peut faire la police? " demanda Soledad; en fait, aucun délit n'a été commis; il n'y a eu qu'intention de nuire. "

- Oui, c'est vrai que dans l'immédiat on ne peut faire grand chose; mais cela va s'ajouter au dossier déjà gros du señor Esteban. La police locale est d'ailleurs sur le point d'acquérir des preuves par rapport à un trafic de drogue dans lequel il est mêlé de toute évidence, et, comme maintenant le gouvernement est beaucoup plus strict sur toutes ces questions, ils ont des chances de le coincer; sa "protection" de Cuzco ne pourra plus jouer dans la mesure où l'on va avoir contre lui des motifs suffisants pour le faire "plonger". Mais, surtout, motus! Nous ne savons rien. je crois que, maintenant, nous ne pouvons que rester parfaitement tranquilles et laisser complètement agir la police. A Ollantaytambo, ils sont bien décidés à mettre la main sur Alonso Esteban, car cela fait trop longtemps que ce type traîne impunément sa suffisance et ses méfaits cachés.

- Eh bien, José, beau travail! dit Arturo en pesant ses mots. Tu aurais du être flic! Tu as du talent. je me demandais aussi ce que tu fabriquais ces temps-ci; tu n'étais pas ponctuel comme d'habitude; il t'arrivait de t'absenter... je me demandais ce qu'il t'arrivait.

- Eh bien, maintenant, tu sais, mon cher ami!...

- Ça, alors, émit Pedro! C'est une excellente nouvelle qui décuple mon appétit! Rien ne pouvait me faire davantage plaisir ce jour, après la visite d'Alonso accompagné des deux policiers! Luca, cela mérite un plus! Ton *sancochado* est divin, j'en reprends!

- moi aussi, dit Manuela en tendant son assiette!

La bonne humeur se mit à régner autour de la tablée. Les deux bergers allemands, semi-couchés près de la cheminée, dressaient bien droites leurs oreilles, un bout de langue rose pendant comme pour dire : " eh, à quand notre tour? "

" Il n'empêche, reprit Pedro, que le puma reste un bien curieux mystère! Tu imagines la peur qu'ils ont du avoir ce matin! Il faudrait bien quand même qu'on finisse par avoir cet animal; moi je veux bien qu'il ait un faible pour nous tous à l'hacienda, mais je suis aussi réaliste; jusqu'où va cette amitié insolite?

- Sois tranquille, Pedro! Il est possible que s'il n'y a plus de danger, nous n'entendrons plus parler du puma!

- Comment cela? Tu crois qu'il va pousser l'intelligence jusqu'à se retirer dans la sierra si Esteban est arrêté?

- *quién sabe*, murmura Soledad...

- Vraiment? Tu crois cela, toi?

- Le puma n'est pas pour rien un animal sacré, amigo mio, reprit Arturo. Pour qu'il fut choisis comme animal de compagnie par le grand Viracocha, il y a certainement une raison, tu ne crois pas?

- Oui, mais, nous ne sommes pas Viracocha! Loin s'en faut!

- Nous ne sommes pas Viracocha, non, mais tu sembles oublier que nos glorieux ancêtres protègent leur lignée, où qu'ils se trouvent dans le monde! Tu oublies la réalité de l'existence et la persistance des êtres supérieurs, sur notre planète; et cela aussi bien aux Andes, dans les Rocheuses, qu'au Tibet, dans l'Himalaya... Les sommets purs de la Terre sont leurs lieux privilégiés pour leur existence particulière dans la substance éthérique de la planète...

- C'est vrai, je sais bien... Mais j'ai du mal à croire que Viracocha en personne enverrait ses pumas pour nous protéger; je suis un peu trop de mon époque sans doute!

- Ce n'est peut-être pas Viracocha en personne comme tu dis, car il a peut être d'autres chats à fouetter, c'est bien le cas de le dire... Mais il y a de fortes chances pour que cette apparition épisodique du puma des Andes ait un lien étroit avec le privilège des Incas à l'avoir pour animal fétiche.

- Ah! ... L'animal fétiche... Pour moi, c'est une légende indienne, intéressante, mais une légende tout de même? Selon toi, le puma serait aussi ici notre animal fétiche, et il y en aurait un qui rôderait par ici parce qu'il jouerait ce rôle?

- C'est peut-être quelque chose comme ça, *querido*, intervint Soledad, en regardant fixement Arturo qui acquiesce de la tête. Nous en saurons un peu plus un de ces jours; pour le moment, je suggère de laisser tranquille ce puma, sinon il risque de venir nous demander de partager notre repas, et, pour ma part, je désire ne rien laisser dans le plat de Luca!

- Tu as raison, ma fille, ajouta Arturo. Nous aurons bien l'occasion de reparler de cette légende qui n'en n'est pas une, un de ces jours...

- C'est passionnant, émit Manuela. Tu crois qu'on a tous un animal fétiche?

- Oui, bien sûr, tu n'as qu'à regarder le visage des hommes; c'est très souvent qu'il porte des caractéristiques de ressemblance avec tel ou tel animal. D'autres fois, c'est le comportement, la démarche qui sont caractéristiques... Mais Soledad suggère d'en reparler plus tard; et nous le ferons, je vous le promets.

- Arturo, il faudra nous dire tout ce que tu sais sur ce sujet. Cela m'intéresse énormément!"

Tout le monde affirma son intérêt et il fut décidé que lors d'une prochaine réunion de réflexion on aborderait le sujet de l'animal fétiche et particulièrement du puma des Andes.

Frédéric

Et pendant ce temps là, à Paris, Frédéric Martin préparait le voyage dont il rêvait depuis plusieurs années. Journaliste reporter, il avait beaucoup parcouru le monde, mais la plupart du temps ses itinéraires étaient soumis à des considérations d'ordre commercial, à ses patrons, il était tributaire de son équipe et il n'avait jamais suffisamment de temps à lui pour approfondir ce qui pouvait le retenir ou l'attirer ici ou là.

Il avait fait quelques documentaires réussis en Afrique, où il avait eu beaucoup de bonheur à filmer les animaux sauvages pour lesquels il avait une véritable affection. Il avait aussi fait, avec son équipe, un très joli documentaire sur le Pérou, avait abordé quelque peu la civilisation Inca, mais tout cela restait de la surface. Il avait lu quelques ouvrages ces dernières années et cela avait fortement ravivé en lui l'attrait déjà puissant qu'il ressentait pour ce pays et surtout pour les Andes, la cordillère de Vilcabamba, site privilégié des grands Incas. Il s'était promis de refaire le voyage pour lui seul, de s'offrir ce cadeau dès que le déroulement de sa vie le lui permettrait.

Le moment semblait venu. Il venait de vivre les difficultés d'un divorce et, à l'âge de 35 ans il se retrouvait libre. C'est vrai que son mariage avait de lourds handicaps pour essayer de trouver une harmonie. Non seulement sa profession le faisait courir par monts et par vaux, brisant toute vie de couple de hachures de séparations plus ou moins prolongées; mais encore, cette union fondée sur l'attrait irrésistible qu'on peut éprouver à 25 ans pour une personne avec qui les atomes crochus physiques jouent de toutes leurs capacités, s'était rapidement révélée intenable du fait des idées et aspirations totalement différentes des deux partenaires.

Quand on se marie jeune, on croit que la différence d'idées et d'idéaux n'est pas grave, que l'on s'en accommodera facilement de part et d'autre.

Mais il se révèle vite que cela n'est pas le cas. "L'homme n'est pas fait que de chair" dit la Sagesse, et, quand la passion physique se calme avec le temps ou les absences répétées, tout ce qui constitue la partie la plus importante de l'être, son essence vitale, son âme, révèle de façon stupéfiante le fossé qui peut séparer les partenaires en tel ou tel couple.

Autant il était rêveur, fervent, idéaliste, sans attachement pour les "biens de ce monde", autant sa jeune épouse était-elle matérialiste, vivant pour "sa maison, son confort, ses beaux meubles, ses bijoux, son décor", son cocon, en fait.

Chaque fois qu'il rentrait d'un voyage, la joie des retrouvailles était vite ternie par les exigences de la vie concrète et matérielle de la maison. Il étouffait très vite et se sentait de plus en plus mal à l'aise, de moins en moins chez lui. Il était "chez sa femme", en visite, et ne pouvait même pas agencer son bureau selon son ordre à lui. Même dans son bureau, il lui était interdit de s'adonner à ses recherches favorites. Il aimait lire et étudier les différents aspects de la Sagesse telle qu'elle a pu s'exprimer sur notre planète au cours des âges; elle était télévision ou spectacles, sorties.

Peut-être auraient-ils encore pu se supporter s'ils avaient pu mieux respecter leurs différences; seulement voilà, ce n'était pas le cas. Il avait aisément abandonné l'agencement de la maison aux bons soins du goût de Jeanne, car, après tout, cela lui était égal; mais pour son bureau il tenait à le préserver pour lui, comme un sanctuaire; mais là encore, elle entendait régner en maîtresse sur les préoccupations personnelles de son époux.

Elle avait vite montré une sorte de haine pour tous ces livres qui passionnaient son mari; elle se sentait exclue d'un monde où il trouvait sa prédilection. Elle en était plus jalouse que de ses voyages en compagnie de telle ou telle coéquipière. Il était d'ailleurs plutôt du genre fidèle, il aimait alors sa femme et ses voyages étaient pour lui de l'aventure pure, la quête de l'inconnu, et il ne recherchait pas les aventures amoureuses comme cela pouvait arriver à certains de ses amis.

En fait, n'ayant aucun intérêt spirituel, la jeune femme ne supportait pas que son époux puisse, par ses livres, entrer dans un autre univers auquel elle n'avait pas accès. Là, il lui échappait totalement, car elle sentait bien qu'il y avait là quelque chose de plus fort, de plus séduisant qu'elle même, de plus séduisant même que la profession qu'il exerçait et qu'il aimait.

La situation entre eux devint donc vite invivable. Les éclats se succédaient. Elle parlait violemment de brûler tous ces maudits livres; elle l'accusait d'être dans une secte; c'était facile, c'était à la mode! Elle ne se rendait pas compte qu'elle était tout simplement tyrannique et qu'elle se comportait comme le pire des faux-gourous qui puisse exister, en exigeant que la vie de l'autre, ou des autres, soit seulement focalisée autour d'elle!

C'est ainsi qu'au bout de quelques années ils avaient commencé par se séparer, d'un commun accord. Il n'avait pas voulu avoir d'enfants tant que ses voyages l'entraînaient ailleurs. Il s'était dit que peut-être il accepterait un ou deux enfants quand il cesserait ses reportages à l'étranger et se recyclerait dans un certain journalisme un peu plus pantouflard. Naturellement elle n'était pas d'accord et aurait voulu des enfants tout de suite, "tant que nous sommes jeunes, disait -elle" et elle avait sans doute raison. Il avait essayé de la convaincre de son propre idéal qui était d'adopter un enfant plutôt que d'ajouter au nombre! Donner des chances à un petit abandonné plutôt que de faire un enfant pour la seule satisfaction animale de l'avoir produit de sa propre chair. Lui pensait naturellement et spontanément que tous les enfants pouvaient être ses enfants. Il trouvait que ce n'était qu'instinct animal, de femelle ou de mâle que de vouloir à toute force engendrer soi-même. Sa raison, sa sagesse, son coeur, étaient plus fort que ses instincts. Et il enrageait quand il voyait tout ce qui se faisait dans le domaine de l'insémination artificielle pour donner satisfaction à des femmes qui, selon lui, n'étaient que des femmes hystériques quand elles voulaient à n'importe quel prix "porter un enfant" dans leur ventre. Jusqu'aux grands mères qui s'y mettaient à vouloir renier la nature et à vouloir avoir un enfant quand les conditions de leurs corps n'offraient plus aucune chance de santé à un éventuel bébé. C'était grotesque, égoïste et tellement malsain, tellement à l'encontre des lois de la vraie Vie.

Pour sa femme, l'égoïste c'était lui! Il comprenait un peu son point de vue, mais elle ne voulait pas entendre parler du sien. Leurs conversations tournaient vite court car elle ne pouvait pas supporter un autre avis que le sien. Elle avait toujours raison. Aucune discussion n'était possible.

Donc, tout avait été mieux après la décision de séparation, bien qu'elle avait tenté de le relancer, et qu'il avait été parfois faible; mais on revenait toujours à la case départ et ils avaient fini par décider le divorce définitif.

C'était fait et il se disait bien que désormais il allait tourner le dos à ce passé, et regarder de l'avant. Bien sûr, il ressentait cela comme un échec, une erreur d'aiguillage dont il se sentait assez responsable du fait qu'il reconnaissait qu'il était plus lucide qu'elle de façon générale. Il aurait dû être plus prudent avant de s'engager.

Il se jurait que désormais il ne chercherait pas "sa compagne", comme il avait pu en rêver autrefois; il se jurait qu'il allait vivre pour ses idées, pour son idéal profond, pour découvrir en lui, et dans la vie en général, tout ce qui pouvait lui donner un sens, une signification réelle. S'il rencontrait un jour une femme qui ait les mêmes orientations que lui, tant mieux, mais, pour le moment, il s'en f... éperdument, il était libre et il allait savourer sa liberté, retrouver pleinement son équilibre un peu secoué par le divorce qui, bien que libérateur, n'en était pas moins une épreuve difficile à vivre.

Il avait abandonné la "chère" maison à son ex-épouse, et il se sentait joyeux et léger de pouvoir partir, presque les mains dans les poches, sans attache, sans "une pierre où poser sa tête", comme ce " Fils de l'Homme, dont on avait dit qu'il était aussi " le Fils de Dieu".

En fait c'était enivrant de ne rien posséder. Il y avait une joie profonde à se sentir citoyen de partout et de nulle part, et de penser pouvoir aller planter sa tente ici ou là, à son gré. Bien sûr, il n'était pas tout nu; il n'était pas encore comme ce " Fils de l'Homme" qui allait par les chemins, se nourrissant des blés mûrs ou grâce à l'hospitalité de ceux qui aimaient à entendre la sagesse qui sortait de sa bouche comme une source vive. Il était même loin d'être comme lui, il avait, lui, de quoi assurer sa subsistance; mais pourtant, quelque part, au creux de son coeur et de son âme, il brûlait de Le suivre, de mieux Le trouver, de mieux Le comprendre. Il avait étudié quelque peu le Bouddhisme ainsi que le Védanta et il appréciait hautement cette profonde sagesse; il connaissait un peu l'Islam et avait beaucoup d'amis musulmans; il en aimait le sens aigu de la fraternité, le respect des valeurs; mais, dans son coeur et son âme demeurait vivace et brûlante la flamme de l'Evangile. Alors il se disait qu'il était peut-être bouddhiste chrétien, que cela n'était pas incompatible; mais que mieux encore, il était universel. Pourquoi mettre des limites à sa religion qui, si elle était vraiment religion ne pouvait qu'être universelle et inclusive vis-à-vis de toute autre marque de la Foi?

En fait, il vivait cette nouvelle spiritualité qui se faisait jour de plus en plus dans le monde, au-delà de tout sectarisme, de toute organisation, de toute communauté particulière. Il avait toujours eu le sentiment que sa "communauté" c'était toute l'humanité. Il se sentait frère de tous et cela n'était pas seulement une parole pieuse et souvent hypocrite comme on l'entend chez certains bigots. On parle de fraternité universelle et en même temps on "excommunie" qui ne pense pas comme soi! Quelle incohérence!

Non, Frédéric était profondément véridique, profondément en quête de ,cette véritable religion qui est relation profonde, fluide, vitale et vécue d'instant en instant avec ce qu'il appelait "la Présence". Les moments privilégiés que certains appellent " la grâce", suffisaient à lui faire connaître la vraie Paix en Dieu et par Dieu, la seule Paix et la seule vraie Vie qui soit possible. Et il avait soif de vivre en ce sanctuaire intérieur, saturé de Présence divine, en permanence.

Pourtant, il n'aurait jamais eu l'idée d'aller s'enfermer dans un monastère! Pour lui, la planète était son Temple. Chaque endroit où il se sentait bien était son Temple. Et, justement, maintenant, il se préparait avec une certaine allégresse à aller visiter ce qu'il pressentait être aussi son Temple privilégié, ces hauts lieux Incas où ces êtres prodigieusement évolués, n'adoraient ni le soleil, ni la lune, ni les eaux, ni les esprits de montagnes, mais les CONNAISSAIENT, les aimaient et rendaient grâces pour les bienfaits qu'ils en recevaient quotidiennement au Créateur de toute chose, ainsi qu'ils nommaient Dieu.

Il se sentait proche d'eux, proche de leur vision, de leur compréhension des choses et il voulait aller voir cela de plus près. D'autant plus qu'il faisait un rêve étrange depuis quelques temps. En fait, cela faisait trois fois que cela s'était produit.

La première fois, le "film" du rêve lui montra un homme debout sur un roc blanc, dans un halo du soleil. L'être était assez imprécis, mais il fut frappé de la clarté de l'environnement; il sentait l'air frais et pur comme s'il était là. L'image fut ensuite comme un zoom, un bref instant, mais un zoom bizarre qui non seulement rapprochait l'homme mais lui faisait pénétrer et sentir son état d'âme; il fut brusquement saisi d'une grande douleur alors que le visage se révélait en un éclair: un beau visage noble de couleur brun doré comme celui des indiens d'Amérique. Le sentiment intérieur de douleur fut si fort qu'il s'éveilla; il était à la fois rempli de l'état d'âme de l'homme et imprégné de l'atmosphère pure des hauts lieux de montagne. L'effet du rêve persistait plusieurs jours, et il en fut intrigué car ce genre de rêve porte toujours une réelle signification par rapport à la vie de l'âme d'un être. Les seuls rêves issus des borborygmes cérébraux ou intestinaux ou du fonctionnement de la libido, comme dirait Freud, n'avaient pas cette qualité de perception, cette intensité d'identification, cette intention de message authentique du supra conscient et non du subconscient. Il avait déjà eu quelques rêves empreints de cette qualité et c'était toujours un véritable enseignement spirituel qu'il en retenait.

La deuxième fois qu'il refit ce rêve il en fut naturellement encore plus intrigué. Cette fois, l'homme était toujours debout sur son rocher illuminé par le soleil, mais il vit son environnement plus précisément; le roc était en fait un gros bloc de pierre taillée; le vêtement de l'homme était coloré et brillait dans le soleil; il semblait d'une finesse extraordinaire; il avait la tête nue; un instant l'homme se tourna vers lui qui semblait flotter dans l'espace tout près; lorsque ses propres yeux rencontrèrent le magnifique regard brun doré qui lui faisait face, ce fut comme une fusion immédiate et il se sentit vivre en cet autre comme s'il était lui-même. Il partagea totalement cette étrange et cruelle peine qui faisait vraiment mal au coeur, comme si on le serrait par un étau. Il regardait vers le sud, vers la vallée et il sut, c'était une certitude, que c'était là bas, dans la vallée que se jouait le drame dont il souffrait. Son réveil fut tout aussi rapide avec les sensations aiguës du vécu qui persistent toujours pendant plusieurs jours. Cette fois Frédéric décida qu'il lui fallait trouver la clé de l'énigme sinon il faudrait aller consulter un "psi"; mais pas n'importe quel psi! Il répugnait aux méthodes qui consistent à fouiller le passé; il les savait susceptibles d'erreur; en rêve, on peut s'identifier à divers personnages peuplant le monde de l'astral, et cela simplement parce qu'ils présentent une affinité avec soi-même. Beaucoup prenaient ces identifications momentanées pour des réalités vécues dans une précédente incarnation. Frédéric était trop prudent et lucide pour poser des conclusions immédiates. C'est vrai qu'il arrive un moment, au cours de ces disciplines spirituelles, quand elles sont bien poursuivies, où l'on peut recevoir dans le cerveau d'authentiques éclairs de vision par rapport aux vies passées; mais cela est très rare et ne se produit que si cela peut avoir une utilité quelconque pour le déroulement du plan de la vie présente.

Quand il fit ce rêve pour la troisième fois, il se dit que là il devait l'accepter pour un véritable message de l'âme, le pressant à une décision.

Cette fois, l'identification à l'homme sur la grande pierre blanche taillée fut immédiate. La sensation venue de l'espace environnant était aiguë; l'air était d'une fluidité et d'une pureté extrêmes, il en était rempli. Il toucha "son" vêtement de couleurs vives et se rendit compte avec étonnement qu'il était tissé dans des plumes d'oiseau, ces plumes multicolores des oiseaux exotiques.

Il avait toujours au coeur l'atroce douleur par rapport à ce qui se déroulait dans la vallée, vers le sud; puis il se détourna et, regardant derrière lui, il vit en un éclair une superbe cité Inca. Là, il reconnaissait, car il avait eu l'occasion de visiter des ruines Incas au Pérou, lors d'un voyage. Mais ce n'était pas des ruines qu'il voyait dans son rêve. Il avait la vision de la cité reconstituée, avec ses toits de chaume, ses canaux d'irrigation, sa fontaine principale, là, sur la droite. Mais ce fut rapide et cela fut si surprenant qu'il s'éveilla.

Il en avait des frissons tout le long de la colonne vertébrale. Lors de cette dernière vision, il s'était infiltré en lui une sorte d'intimation ferme et profonde : "il faut aller là-bas..."

Alors il s'était levé, bien décidé à obtempérer. Cela était très clair maintenant: la clé de l'énigme était quelque part là bas, au Pérou, dans les Andes qui l'avaient toujours attiré, et dans une de ces cités perdues et retrouvées. Il irait là-bas, et il commencerait par visiter les ruines de la vallée sacrée, car il se sentait convaincu que la direction dans laquelle regardait l'homme de son rêve était celle de la Vallée Sacrée, au sud de l'une de ces hautes cités.

Après avoir pris cette décision il se sentit curieusement bien, comme s'il recevait l'approbation de sa conscience la plus profonde ou la plus élevée, on peut dire les deux. Il préférerait quand même le terme "la plus élevée", laissant celui de "profond" aux replis du subconscient; il savait faire la différence en lui entre ce qui venait des profondeurs de ses propres vallées d'ombre et de bruit et ce qui venait des sommets éclairés de sa supra conscience. L'homme est en fait un être extraordinaire en lequel cohabitent toutes les gammes possibles de la conscience universelle. Tout est possible; les zones les plus obscures, les plus infernales même, et les zones de l'Esprit qui se fondent dans la félicité en Dieu. Il n'y a rien d'étonnant donc, à ce que certains perdent les pédales au cours de ce long pèlerinage de la Vie, entrecoupé d'incarnations et de trépas, le tout étant destiné justement à faire revenir le Conscient à sa véritable Source, son origine au coeur de la Lumière.

Le temps de sa préparation au voyage fut court; il était toujours prêt à lever le pied; ce n'était qu'une question de formalités.

Quand l'avion décolla de l'aéroport de Roissy, Frédéric eut la certitude qu'il partait à la rencontre de sa vraie destinée. Il n'avait aucune idée du déroulement que cela pourrait prendre; il volait vers l'inconnu, mais il savait que ce qui arriverait maintenant serait dans son ordre véritable de route pour cette incarnation.

Ma douce

Quand il se posa sur le sol de Lima, Frédéric se sentit envahi d'une légère euphorie; cette espèce de joie de l'homme terrestre, comme celle d'un simple paysan qui retrouve son lieu, son pays, après un temps d'exil et d'épreuves. Non pas qu'il ait pu songer un seul instant que la France et particulièrement le midi d'où il était originaire n'était pas son pays. Le terroir des oliviers et des cigales chantait en lui et il aimait quasi passionnément sa Provence natale. Quel endroit de notre planète, d'ailleurs, n'aurait-il pas aimé? En quelque point du globe où il ait pu séjourner, il avait toujours été captivé, séduit par son charme particulier, sa vie, sa couleur, sa note originale. En fait, partout, dans le monde, où cela pouvait sentir bon la terre, les arbres, la nature vivante et propre, il se sentait chez lui. Mais c'est vrai que le Pérou et les Andes notamment avaient le don d'intensifier en lui ce sentiment d'appartenance à un point précis de l'Espace, un sentiment familier, tendre et joyeux.

Il se disait qu'il avait l'Éternité pour lui, selon une parole célèbre du Mahatma Gandhi, et, bien qu'il avait pour but la visite approfondie de la vallée sacrée et de la cordillère de Vilcabamba, il prit quelques jours pour flâner dans la belle capitale péruvienne. Visiter librement monuments et musées, flâner sur la grande plage, prendre le temps de se baigner dans une eau toujours tempérée, déguster à son aise la cuisine typique et épicée qu'il appréciait beaucoup. Tout cela était un vrai goût de vacances et il pensait qu'il n'était pas interdit d'accepter ce plaisir purement terrestre, puisque cela lui était offert, et que cela n'entravait en rien sa consécration aux choses de l'Esprit. Il ne se sentait pas le tempérament d'un moine porteur d'un silice; il se disait que si les Lois de la création divine apportaient devant la porte de chaque jour leur lot d'épreuves et difficultés à traiter, elles apportaient aussi les cadeaux de la Terre, et ce serait faire offense au Créateur que de les refuser. Au contraire, il vivait chaque bienfait de la vie avec gratitude et il se disait que si chaque humain de la terre pouvait exhaler le souffle de la gratitude, ne serait-ce que pour un verre de bière quand il fait très soif, le monde entier serait meilleur et plus conforme à la volonté divine.

Enfin, après avoir fait un peu durer le plaisir de l'attente, sachant que chaque pas le rapprochait de Cela qui l'appelait en ce pays, il se décida à prendre le petit avion qui faisait la navette régulière entre Lima et Cuzco.

Son cœur battit un peu plus fort en touchant le sol du fief des Incas. Il lui semblait que tout en lui savait ce qu'il ne savait pas encore dans sa tête. Son cœur savait avant que sa raison ne soit informée. Quelque chose en lui vibrait ; il ne pouvait le définir. Il était troublé, mais c'était un trouble agréable; un pressentiments Il se méfiait pourtant un peu.

" Bon! ça suffit! gardons les pieds sur terre, mon fils, et cherchons un hôtel. Demain, il fera jour aussi et nous préparerons notre itinéraire pour l'auguste Vallée Sacrée, puisque c'est pour elle que nous sommes là. *Véremos...*" se dit-il à lui-même en se secouant.

Il resta quand même deux jours à Cuzco pour reprendre contact avec ces lieux riches du sceau des Incas. Il retourna à la forteresse de Sacsahuaman où l'on fêterait sous peu l'Inti Raymi, le retour de l'Inca, au solstice de Juin. Exactement comme les chrétiens fêtaient au solstice d'hiver la naissance du Christ Solaire en la personne de Jésus, son retour sur terre, de la même manière, les Indiens quechuas fêtaient au solstice d'hiver, qui, pour eux, avait lieu en juin, le retour de l'Inca, du Fils Solaire.

Tout au fond de lui-même, l'homme religieux de la terre savait, où qu'il se trouve et quel que soit son langage, quelle que soit sa culture, que le Fils cosmique solaire était attendu, qu'Il était prévu qu'Il revienne encore fouler le sol de terre. Peu importe le nom qu'on pouvait lui donner, il s'agissait bien de la même entité, du même Esprit suprême chargé d'ouvrir une ère nouvelle.

La place d'Armes, chargée de tant de souvenirs historiques était belle sous le soleil. Déjà quand il était venu ici la première fois il n'avait pu s'empêcher d'avoir constamment présent à l'esprit les horribles massacres perpétrés par les espagnols sur les derniers Incas et leur suite. Une terrible force de destruction s'était abattue sur ce pays superbe et sa civilisation très évoluée. Et ce furent les espagnols, et les jésuites, qui, au nom de Jésus, le Porteur de Paix et d'Amour, avaient perpétré leurs actes de barbarie et de vol. Comment cela pouvait-il être possible? Comment l'être humain pouvait-il faire jaillir de lui tant de monstruosité? Et cela, au nom de Dieu? Mais vraiment l'Homme de la terre doit avoir mai à la tête quelque part, il est taré, ce n'est pas possible!

Ainsi couraient ses réflexions; cette place d'Armes, malgré son apparence joyeuse et gaie, bien faite pour séduire les touristes, malgré tout son charme, avait le don de l'attrister.

Il planifia son itinéraire qui allait consister à se trouver d'abord un point d'implantation fixe à partir duquel il partirait en expédition et randonnée. Il jeta son dévolu sur la petite cité d'Ollantaytambo parfaitement située pour être son point de départ et de rayonnement dans le pays.

Il prit le train qui parcourait la Vallée Sacrée, le long du Rio Urubamba, traversant les magnifiques paysages serties par la cordillère et ses sommets impressionnants. C'était un enchantement.

Arrivé à la jolie petite cité indienne qui se niche au pied de la sierra, il soupira d'aise. Cette fois, il semblait qu'il était là où il fallait, là où tout pouvait commencer. Il se sentait un peu comme un acteur avant le lever du rideau rouge. Comme s'il allait entrer dans un nouveau rôle, une pièce qui devait se dérouler au fur et à mesure des jours qui allaient venir et qu'il apprendrait à connaître d'instant en instant. C'était assez enivrant.

Il trouva une gentille petite chambre à l'auberge du village tenue par un couple de métis très ouvert et sympathique avec lequel le courant passa immédiatement. Les gens de ce pays d'ailleurs étaient la plupart du temps ouverts et accueillants, simples et souriants.

Il passa sa première soirée à se promener dans la cité, humant l'atmosphère des ruelles pavées de grosses dalles qui dataient pour la plupart du temps des Incas. Leurs constructions étaient impérissables!

Il ne manqua pas de faire honneur au *cuy* rôti qui lui fut servi, accompagné de maïs et de pommes de terre. Il se sentait plongé quelques siècles en arrière, comme s'il retrouvait des goûts et des parfums oubliés. C'est vrai que le rôti de cochon d'Inde était savoureux, cuisiné de main de chef. Les sauces épicées offertes en accompagnement lui chauffaient agréablement le palais. Le patron lui proposa même du vin, quand il sut qu'il venait de France; il en avait toujours quelque bonne bouteille pour les amateurs. Mais Frédéric préféra rester dans la couleur et le goût local et commanda la chicha du pays. Il voulait s'imprégner à nouveau pleinement, corps et âme de tout ce qui faisait la vie de ce pays.

C'est avec bonheur qu'il se glissa sous les couvertures pour un sommeil réparateur car, en fait, le voyage l'avait passablement fatigué.

Dès le lendemain matin, il s'élança pour une promenade "tranquille" se disait-il, histoire de se reposer. Il allait flâner, remonter le long du Rio, marcher dans la vallée, au hasard. Il verrait bien où ses pas le conduiraient. Il entendait bien déguster chaque instant et chaque pas. Pour lui, le jour était presque solennel. Pour peu, il aurait fait comme le pape ; il se sentait l'envie de se mettre à genoux pour baiser la terre fertile de la belle vallée de l'Urubamba. L'idée le fit sourire, mais il le ressentait ainsi.

Frédéric avançait à pas mesurés et tranquilles sur l'étroit sentier qui bordait une petite gorge du Rio pour s'élever ensuite jusqu'à la bande de terre consacrée à un verger très productif qui appartenait aux maîtres de l'hacienda Montesinos.

Les eaux irisées, bleues et vertes de l'Urubamba grondaient sur les rocaïlles en dessous de lui. A sa droite, ici et là, des roches blanches jaillissaient avec bonheur comme par une magie de lumière sous l'éclat du soleil et parsemaient le paysage de présences féeriques, immobiles et sereines. Le sol ocre, allant des jaunes pâles presque blancs, à des roux bien soutenus, les arbustes d'espèces variées mêlant toute une gamme de verts aux rouges et pourpres des fleurs, sertissaient les roches blanches comme des bijoux que le soleil caressait avec tendresse.

Frédéric était sous le charme; une douce exaltation s'emparait de lui; ce lieu était magique; il régnait là une atmosphère quasi surnaturelle et pourtant elle s'inscrivait tout à fait dans l'ordre de la Nature. Mais la nature n'est-elle pas elle-même la Magie par excellence, la divine Magie par laquelle Dieu enchante les hommes qui veulent bien lui prêter attention et recevoir ses dons avec gratitude?

Il fallait qu'il s'arrête, il fallait qu'il se laisse pleinement imprégner, imbiber en tout son être de ce fluide vital, vivifiant et généreux qui l'envahissait en douceur, pénétrait jusqu'à son cœur et le dilatait. C'était comme si tout d'un coup il bénéficiait d'une vie intense et riche qui était en lui, débordait de lui, l'unissait parfaitement, sans hiatus à la vitalité profuse du lieu. Il était traversé, chacun de ses atomes était comme irradié. Il s'assit alors, un peu en retrait du précipice, en haut, au pied d'un de ces rochers de granite blanc.

Il se demandait si c'était cela l'extase, cet état bienheureux, parfaitement conscient de l'être total, parfaitement possesseur de toutes les facultés de l'individu qui étaient portées à leur maximum d'acuité; parfaitement libre de bouger ou de ne pas bouger, mais tellement intégré au fleuve de la Vie cosmique qu'il savait que chacun de ses mouvements, chacun de ses respirs ne serait qu'harmonie, beauté, caresse dans le tissu de l'espace environnant. Il était certain que plus rien, jamais ne pourrait dissoner en lui, cela n'était plus possible. C'était sûrement cela la transfiguration !

Sa pensée tranquille, saturée de gratitude s'écoulait hors de son cerveau et s'élevait lentement comme une spirale dorée jusqu'à l'infini.

C'est alors qu'il perçut derrière lui très nettement une présence, forte, étrange, indéfinissable en qualité, quelque chose d'extrêmement nouveau, inconnu.

Il se retourna lentement avec une précaution infinie pour ne pas déranger l'état de béatitude en lequel il se trouvait. Et il la vit!

Elle était là, à quelques pas, sur un autre rocher blanc, dressée fière sur ses quatre pattes, masse gris bleuté auréolée d'éclats fauves, la queue légèrement agitée d'éclairs électriques, et le regard fixé sur lui.

Il se figea, non pas de crainte, il lui semblait qu'il ne connaîtrait plus jamais la crainte; mais de stupeur, de ravissement. C'était une femelle Puma, un de ces rares pumas des Andes comme en n'en rencontre presque plus aujourd'hui. Dieu qu'elle était belle! Royale, majestueuse. Et ce regard! Bleu, oui, bleu! Un puma aux yeux bleus, était-ce possible? Ces yeux intenses, comme une lumière froide le touchaient jusqu'à l'âme.

Ils restèrent ainsi quelques minutes à se regarder, comme s'ils se mesuraient; lui ne faisait que prolonger sa contemplation extatique; l'animal superbe s'intégrait dans son expérience sublime comme un élément tout à fait naturel bien que stupéfiant pour la raison humaine. Il était éperdu d'admiration tant la puma était belle, fière, puissante, silencieuse, attentive. D'habitude les pumas fuyaient à l'approche de l'homme. Elle restait là. On la sentait prête à bondir en un éclair. Sa sensibilité féline scrutait l'homme, le pénétrait. Ce qu'elle percevait devait l'étonner également car jamais encore elle ne s'était tenue aussi sereine en présence d'un bipède.

Alors il eut un grand élan du coeur, un de ces mouvements de chaleur qui fait tendre les bras, qui fait couler la main en avant, lentement, pour une caresse.

La belle tête altière se fripa, la queue s'agita de ses petits soubresauts électriques communs à tous les chats irrités, un éclair sombre passa dans le regard bleu, un feulement d'avertissement troubla le silence; en une seconde Frédéric pressentit que la patte droite allait se lever, vouloir se lancer dans la griffe; il sentait l'animal comme s'il partageait son émotion de crainte subite, mais lui restait rempli d'amour et d'admiration, de tendresse; son coeur voulait aller à sa rencontre, entrer en elle, l'apaiser, la calmer, tout de suite. Tout ceci en un éclair de seconde, et le dire, l'exprimer, fausse toute la vérité de l'instant. Il s'exclama spontanément en faisant le geste d'apaisement de la main plongée déjà dans l'aura de l'animal: " Oh non! Pas toi, **ma douce!**"

Il y avait dans sa propre conscience la certitude qu'elle ne pouvait pas griffer, mordre, tuer. Il avait la certitude de sa grande beauté d'être, de sa grande douceur innée.

Ce fut comme un miracle. En un instant le voile d'agressivité qui avait déformé les traits de l'animal disparut. Il eut le temps de percevoir une intense surprise dans le regard bleu, comme une lueur dorée qui s'éclatait en soleil puis la puma disparut. Oui, elle disparut. Comme une simple image qui s'efface du poste de télévision.

Il en resta immobile, bras et main tendus dans la caresse, figé, comme frappé de stupeur.

Puis, peu à peu, toujours très lentement, comme dans les films au ralenti, il commença à se mouvoir. Enfin il sortit du charme de l'expérience et se précipita derrière le rocher, puis derrière les autres, il explora le lieu, il chercha. Aucune trace du puma.

Alors il se rassit au pied de son rocher, se pinça, et commença à croire qu'il avait été le jouet d'une hallucination. Était-ce cela une hallucination?

Il se remémora ce qu'il avait mangé à l'auberge: outre le repas épicé d'hier au soir, un petit déjeuner ce matin, fait de café dont il ne saurait se passer, et de galettes de céréales diverses accompagnées de miel. Rien qui puisse donner des hallucinations? A moins qu'on ne lui ait joué un petit tour et que le cuisinier indien ait mis dans les légumes ou les galettes quelque champignon ou herbe hallucinogène, histoire de "bizuter" le touriste français?

Mais ce n'était pas possible; l'expérience était vivace, inscrite en lui, ineffaçable. Il savait qu'il était marqué au tréfonds de son coeur et de son âme par les instants qu'il venait de vivre, par l'image de la superbe puma des Andes qui s'était imprimée en son cerveau, au fond de son oeil. Il était persuadé qu'elle l'accompagnerait désormais dans sa vie. Le contact des êtres et des sensibilités avait été si intense, si profond.

Il finit par se redresser et reprendre sa route. Il savait que son sentier allait bientôt border un champ de céréales de l'hacienda Montesinos qu'on lui avait indiqué comme point de repère, puis qu'il rejoignait un chemin qui pourrait le ramener au village. Il s'enfonça vers l'avant de sa vie, ouvrant l'inconnu à chaque pas, conscient à la fois d'un éternel présent qui découvrait dans un instant perpétuel la mesure des lendemains. "Demain sera ce qu'aujourd'hui j'en fais" se répétait-il. Son coeur demeurait dilaté et la douce euphorie persistait. C'est comme s'il venait de naître à un état nouveau qui ne le quitterait jamais plus, il était autre et pourtant le même.

Bien sûr, il n'imputait pas cet étonnant et nouvel état d'être à sa seule rencontre avec ce magnifique et étrange animal. Mais ce qui s'était passé entre eux était comme une confirmation, un sceau d'une merveilleuse et puissante énergie d'amour fluide et pur qui l'habitait, qui pouvait traverser toute forme vivante pour la toucher au coeur, évoquer en elle la même présence. L'animal avait été comme un détonateur qui le faisait exploser, émerger, dans une grande douceur au sein même de l'unité. Ce n'était plus des mots idéalistes, ce n'était plus un but pour la conscience, ce n'était plus la prescience de l'unité universelle prônée par les ésotéristes, c'était sa propre réalité; c'était sa chair et son sang, c'était sa propre vie.

Le soir, à l'auberge du village, Frédéric qui avait très vite sympathisé avec le patron, bavardait avec lui sur sa randonnée, devant le verre inévitable de *chicha*. Mine de rien, et manière de raconter quelque chose sans pour autant parler de son expérience étonnante et précieuse, il demanda incidemment:

" Il y a beaucoup de pumas qui rôdent dans la région? Je les croyais plus éloignés, qu'on pouvait en voir de loin, dans la sierra, mais que jamais ils ne s'approchaient de l'homme?

- Si, si, *amigo*, tu as parfaitement raison; le puma se montre très rarement dans la vallée; mais... " et l'homme regarda autour de lui les deux ou trois autres personnes assises autour des tables ou debout au comptoir, comme pour les interroger du regard. Après tout le señor Martin était un étranger, il ignorait tout des histoires de la vallée; devait-on le laisser dans l'ignorance? Non, il valait mieux le prévenir. ... D'ailleurs un des hommes debout au comptoir non loin de Frédéric se rapprocha en s'adressant à l'aubergiste:

- tu penses au puma des Montesinos, hein?

- Bien sûr; il faut dire à Federico ce qui se passe dans ce pays; s'il veut se promener par là, il vaut mieux qu'il en soit averti!

- Averti de quoi? demanda Frédéric? De la présence d'un puma? J'espère que ce n'est pas un mangeur d'hommes, plaisanta-t-il, car j'en ai rencontré un en fin de matinée. Belle bête! je n'en ai jamais vu un de semblable!

- *Dios de Dios*, tu as rencontré le puma? Où? Comment? *Diablo!*

- Oui, je l'ai rencontré, et de près même. C'est une femelle puma, et elle est d'un pelage gris bleuté; et elle a les yeux bleus! jamais de ma vie d'aventure je n'ai vu un fauve pareil.

- Et, ... elle ne t'a rien fait? Tu es encore vivant, il me semble! Elle ne t'a pas attaqué?

- Mon Dieu non, tu vois bien; j'ai l'air entier non? Pourquoi? Vous la connaissez? Elle est méchante?

- C'est toute une histoire, señor commença l'homme qui s'était maintenant accoudé à côté de Frédéric. Et, tandis que l'aubergiste levait les bras au ciel tout en se dirigeant vers sa cuisine car il allait commencer le service du dîner, le voisin du jeune homme entreprit de raconter tout ce qui se disait dans la vallée sacrée à propos du puma, protecteur des Montesinos.

Frédéric écoutait avec un intérêt non dissimulé; le narrateur avait à peine terminé que José fit irruption dans la salle. Il y venait parfois le soir, après son travail à l'hacienda, faire un brin de causerie avec le patron et les gens du village ou les touristes; parfois il prenait son repas car il ne restait pas toujours dîner à l'hacienda. Il n'aimait pas les habitudes trop ancrées, et puis, il essayait d'avoir sa vie un peu dégagée de l'aura de Soledad puisque son profond intérêt pour elle paraissait sans espoir. Il fallait bien qu'il essaye d'en guérir. Alors, il sortait beaucoup. A Cuzco, bien sûr, où il y avait de quoi se distraire et rencontrer les plus belles filles du pays. Mais il aimait aussi venir ici à l'auberge où régnait une agréable ambiance de camaraderie, d'amitié, de chaleur simple, humaine. A l'hacienda, il lui semblait vivre un beau rêve glacé dans l'atmosphère d'une femme qui lui apparaissait comme une déesse inaccessible tout en étant si proche, si proche. Il respirait mieux dès qu'il entrait ici, dans la simplicité et la vérité de ces contacts humains sans histoires.

Il savait bien que son malaise grandissant à l'hacienda n'était pas de la faute de la jeune femme, bien sûr. Ce n'était pas sa faute s'il était amoureux fou. Elle avait toujours été franche et honnête avec lui. Mais c'était son propre "mirage" comme il l'appelait qui devenait là bas intolérable. Dès qu'il s'éloignait, il se sentait un peu mieux il respirait mieux, il entrait dans d'autres contacts. En fait, il se distrait de ce qui commençait à devenir une douloureuse obsession.

" Ah! *Josélito*, tu tombes bien, s'exclama le voisin de Frédéric. Voici un homme qui a rencontré le puma ce matin! Toi qui le cherches partout pour l'attraper, tu devrais lui demander de t'aider!

- Non? C'est vrai? Vous avez vu "notre" puma? interrogea José d'un air totalement incrédule.

- José est quasiment le régisseur de l'hacienda, après Arturo, hein José? Continua l'homme qui semblait avoir beaucoup de plaisir à raconter.

- Si, señor; et puisque notre ami semble vous avoir déjà tout raconté, je serai bien heureux moi, que vous me racontiez ce qui se passe! Il n'y a pas un seul étranger de la vallée et surtout du domaine qui puisse approcher le puma sans danger. Qui êtes vous pour être encore de ce monde? "

Les deux hommes entrèrent donc en une courte conversation. Frédéric résuma en deux mots le motif de sa présence en ce pays qu'il aimait, sa rencontre avec le puma en omettant naturellement ses états d'âme extraordinaires; son interlocuteur lui était sympathique, mais

plus il avançait dans sa petite narration, plus il sentait José se raidir, se réserver, oui, c'était cela le mot. Le contact qui avait été spontané et chaleureux entre eux, un peu sur le ton de la plaisanterie immédiatement amicale se faisait plus froid.

José, lui, avait eu effectivement l'élan chaleureux et naturel vis-à-vis de Frédéric, comme il l'avait d'ailleurs facilement avec quiconque. C'était un être de contact et il n'avait pas de problème à se sentir à l'aise avec n'importe qui. En fait, plus Frédéric parlait et plus il le trouvait sympathique, plus montait en lui comme une sorte de petite angoisse sournoise, ténue, indescriptible, mais là. Son plexus solaire vibrait étrangement et il ne savait pas s'expliquer cette sensation.

De ce fait, il écourta l'entretien et déclara brusquement qu'il devait s'en aller. Il avait des amis à voir à Cuzco. Mais il ajouta, sur un ton mi figue mi raisin, qui se voulait aimable mais où le coeur n'était pas:

"Allez donc visiter notre domaine, Frédéric; c'est une visite intéressante, et vous y serez fort bien accueilli; et puisque vous semblez apprécier la bière couleur locale, vous en goûterez une là bas qui n'a pas sa pareille dans tout le pays!

- *Si, es verdad!* " ponctua l'aubergiste qui revenait de sa cuisine porteur de deux assiettes odorantes et fumantes qui eurent l'heur de faire saliver notre touriste. Tout en saluant de la tête José qui se dirigeait maintenant vers la porte, Frédéric et son voisin soulagèrent le patron de son chargement appétissant et allèrent sans façon s'installer à une table.

Frédéric était perplexe. José lui était extrêmement sympathique et il aurait bien aimé poursuivre l'entretien avec lui. Il se demandait ce qu'il avait. Il avait bien senti le léger malaise qui se glissait entre eux. Ai-je dit quelque chose qui ne lui a pas plu? se demandait-il. Bon, tant pis. Avec les êtres humains on a toujours des surprises; on verra bien... cela ne m'empêchera pas de dormir. Et c'est une bonne idée, j'irai rendre visite à ces étranges propriétaires de l'hacienda Montesinos; j'aimerai bien savoir par moi-même ce que pensent du puma les maîtres des lieux.

En fait, il trouvait que son voyage au pays des Incas commençait fort bien, qu'il était passionnant et il se sentait très heureux, "à tous les étages de son être" se disait-il.

Le secret du puma

Le matin où Frédéric vivait sa rencontre exceptionnelle avec l'exceptionnelle femelle puma, Soledad avait prolongé sa méditation sur sa terrasse. Le temps était particulièrement doux, le soleil était chaud, à l'abri où elle se trouvait et elle avait envie de se prélasser un peu, d'absorber longuement les rayons vitaux en tout son être, vivre ce qu'elle appelait son Eucharistie Solaire. Il était des instants bénis où la Communion dans la Lumière vivante était intense, comme parfaite.

Les Hauts Sommets des Andes étincelaient dans la lumière blanche et Soledad se sentait particulièrement bien dans sa peau. Elle avait le temps aujourd'hui, rien ne pressait. Elle était sur le point de terminer son premier et dernier parfum. Elle avait sélectionné toutes ses essences, déterminé la juste dose pour chacune d'entre elles et l'ensemble offrait un parfum très délicat et subtil, non seulement agréable à sentir, mais chargé des vertus particulières de chaque essence dont la totalité ne pouvait qu'avoir un pouvoir de synergie curatif certain. Exactement comme lorsque les êtres humains parviennent à se réunir en un groupe harmonieux, unis dans une même intention de Bien, non seulement il offre la vertu de chaque âme présente, mais l'ensemble est une force de bienfait décuplée, une unité nouvelle, qui n'est pas l'addition des vertus en présence, mais comme un nouvel être avec des pouvoirs de radiation curative nettement supérieurs à ce que serait une simple addition. C'était comme une multiplication géométrique. Les âmes humaines sont comme les essences florales. Un groupe d'âmes unis en méditation pour le Bien Commun offre un grand pouvoir de bienfait dans l'ensemble de la conscience collective.

Les essences florales savamment assemblées offrent une unité curative puissante pour l'aura éthérique de la personne qui porte le parfum ainsi créé. Soledad avait prit le temps d'expérimenter sur elle-même les effets de son parfum et elle en ressentait tout le pouvoir d'apaisement, de détente, et aussi de douce vitalisation.

En cet instant, elle se sentait bien "chat au soleil", comme elle disait souvent. Quand elle se prélassait ainsi, après une méditation particulièrement réussie, quand elle prolongeait le goût du soleil, c'est vrai qu'il y avait en elle un élément, un instinct de chat, qui la tenait immobile et sereine, un peu comme le sphinx qu'elle avait tant admiré au Louvre, lorsqu'elle était à Paris. Elle n'avait alors regretté qu'une chose c'est que le puissant animal mythique n'ait pas été exposé en plein soleil. On lui faisait insulte de le cacher dans l'ombre d'un palais, aussi beau soit-il.

Elle se disait que l'humain était vraiment étonnant, il portait en lui l'aptitude à toucher la lumière divine dans sa tête, il pouvait vivre l'avant goût de l'éternité, et, en même temps, se sentir animal, comme fusionné aussi avec son animal préféré, celui avec lequel il ressentait une affinité particulière.

Sa conversation de l'autre jour avec Arturo l'avait beaucoup aidée à comprendre et donc, accepter ce qui se passait en elle depuis quelques temps. Arturo était un grand sage. Ils avaient décidé tous les deux qu'ils en parleraient aux autres, un de ces soirs de réunion de réflexion qu'ils affectionnaient tous.

Elle en était là de sa pensée tranquille quand la chose se reproduisit en elle, subitement. Elle se dédoublait, elle sortait de son corps comme aspirée par une force irrésistible qui la conduisait en un instant dans un autre être, comme si elle était cet autre, pleinement. Cela l'avait effrayée tous ces temps derniers, elle se croyait folle, malade, d'autant plus que cela s'était répété assez souvent. Mais Arturo l'avait apaisée, lui avait expliqué le phénomène et il lui avait dit aussi que cela cesserait dès que le trou noir de l'origine de la peur, en elle, dans son corps affectif, son corps astral, celui en lequel elle se dédoublait et qui pouvait entrer en n'importe quelle autre forme en affinité, serait comblé. Si elle parvenait à déraciner la grande peur tapie quelque part au fond d'elle même, en la décryptant, en la regardant en face, en la nommant, et en VOYANT qu'elle n'avait pas de fondement actuel réel, son corps astral guérirait et serait libéré de cette faiblesse qui la faisait jaillir hors de son corps physique dès que son instinct animal lui faisait pressentir un danger. C'était exactement cela. Il existe des êtres d'une si grande sensibilité, dotés d'une telle acuité de perception sensible et instinctive, que non seulement ils sont très intuitifs par rapport aux sphères spirituelles de l'être, mais aussi très réceptifs par rapport aux basses zones astrales de la collectivité.

On ne peut expliquer ces choses que si l'on garde la conscience de l'unité de la grande vie cosmique en laquelle chaque individu a sa propre existence. Garder aussi conscience de la complexité de l'être humain bâti justement à l'Image du grand être cosmique, à l'image de Dieu.

En Dieu et par Dieu, l'Ange; en Dieu et par Dieu, l'animal; en Dieu et par Dieu, l'Homme, destiné à révéler la synthèse divine, à opérer la grande et stupéfiante Intégration du Tout. D'où l'immense difficulté et la nécessité des âges et des âges pour progresser dans la réalisation de ce grand Dessein divin.

Ce jour, subitement, alors que pourtant elle se sentait particulièrement bien, paisible, ce fut avec étonnement qu'elle se sentit ainsi aspirée hors de son corps qu'elle eut le temps de voir, assis en lotus sur son tapis de prière. Elle glissa à toute allure tout droit vers le Rio, et se sentit brutalement immobilisée sur un grand rocher blanc au bord du sentier qui longeait à la fois la rivière et une partie de son domaine. Un homme était là qui semblait méditer. Rien en lui ne présentait d'agressivité, rien en lui n'était mal intentionné et elle se demandait pourquoi elle avait été à nouveau projetée dans le Puma dont elle partageait tous les états d'âme si on peut dire. Sans doute, tout simplement parce que ce promeneur était là, aux abords de sa propriété et que le Puma l'attirait ainsi chaque fois qu'un étranger s'approchait. Elle voyait avec les yeux de l'animal, elle sentait toutes les subtilités de son expectative. Elle était très étonnée. Tout ce qui émanait de cet homme était extrêmement agréable à ressentir, doux, fluide, généreux. Quand il se retourna et la vit, il n'y eut aucune crainte, aucun désir de fuite, simplement une attente, une interrogation de tout l'être.

Elle plongeait dans les yeux de l'homme par où passait une grande douceur, une radiation d'amour peu commune. Elle en était touchée au tréfonds d'elle-même. Puis, il tendit la main et elle sentit monter en elle un brusque hérissement, un soupçon de crainte. C'est alors qu'elle entendit la voix paisible, toute chargée d'amour profond et de joie aussi qu'il offrait en partage: "oh non! pas toi! **ma douce !** "

" Ma douce! " Ce mot reçu pour la première fois de toute son existence, ce mot tellement chargé d'énergie pénétrante d'un amour qu'elle n'avait encore jamais ressenti en présence de quiconque, même pas d'Arturo et de Luca qui pourtant l'aimaient tendrement, ce mot opéra en

elle comme un miracle; elle sentit littéralement fondre le puma; comme s'il s'évanouissait, disparaissait, tandis qu'elle se retrouvait assise en lotus sur sa terrasse.

Le mot inattendu, un vrai mot d'amour issu du coeur et de l'âme de l'homme avait agi comme un intense pouvoir de guérison. Comme s'il avait effacé en elle la zone hypersensible où naissait la crainte qui pouvait prendre des proportions épouvantables.

Des larmes coulèrent lentement sur les joues de la jeune femme. jamais, jamais elle n'avait rencontré tant de douceur à son égard, jamais, jamais on ne lui avait parlé ainsi. Elle suscitait chez les autres le respect, l'admiration, l'envie, le désir chez les hommes; elle suscitait une grande tendresse protectrice chez Arturo et Luca, une vraie chaleur d'amitié chez ses trois amis, la passion dévorante chez José, ce qui la gênait beaucoup même s'il faisait tous ses efforts pour la tenir en laisse. Mais jamais elle n'avait ressenti cet amour pénétrant, empreint de tendresse, de compréhension, de partage, presque de complicité intime que l'homme avait adressé spontanément au puma, cet animal-fétiche qui était le sien et que la grande peur lovée en ses entrailles parvenait à rendre visible et tangible.

Maintenant elle se demandait qui pouvait être cet homme exceptionnel, elle ne l'avait jamais vu dans la région. Sûrement encore un de ces touristes qui commençaient à arriver en début de la saison sèche. En tout cas, elle savait maintenant que seule la force de l'amour réel, celui qui coule tout naturellement du coeur et de l'âme d'un être imprégné du sens profond de l'unité, seulement cette force là pouvait guérir de la peur. Elle comprenait par extension pourquoi l'Amour était le grand guérisseur de la planète, de l'humanité surtout, car c'était bien l'humanité qui focalisait en elle toutes les peurs animales et ancestrales pour engendrer les monstres destructeurs à figure humaine que l'on rencontrait un peu partout sur notre terre. Ces figures humaines qui, déchaînées dans les actes horribles perpétrés un peu partout actuellement, n'avaient plus rien d'humain. Elles étaient la bête, l'horrible bête du mal collectif.

Elle comprenait parce qu'elle le touchait du doigt, si on peut dire, à quel point seul un Christ pourrait juguler par son Amour sans limites, absolu, le monstre issu des entrailles humaines.

L'amour pouvait avoir raison de l'animal qui nichait en chacun; et c'était l'Amour cosmique, l'Amour de Dieu, focalisé en Christ, ou dans l'Inca, comme on voulait, dans Celui que l'on attendait partout, qui pourrait avoir raison de la Bête de l'humanité.

Arturo et elle avaient essayé de comprendre d'où pouvait venir en elle cette peur quasi panique qui remontait de ses entrailles à certains moments sous l'effet de quelque détonateur que ce soit. Il disait que toute petite elle avait parfois des cauchemars qui la faisaient hurler la nuit; ses parents se levaient effrayés et la petite ne savait guère que dire: " Non! Non! Non! " puis il lui arrivait de bafouiller en pleurant qu'on voulait la tuer.

Ses parents, Arturo et Luca savaient que les enfants gardent quelque peu en mémoire, plus facilement que les adultes, des impressions des vies passées, surtout si ces impressions sont violentes ou puissantes au niveau du sentiment et de l'émotion. L'âme qui se réincarne dans le corps d'un bébé perd généralement conscience de son expérience passée et cela, pour son bien. Le Créateur de toutes choses les a bien faites ces choses. Il est bon d'être tout neuf, dans un cerveau tout neuf, pour bien entreprendre une expérience nouvelle. L'être ne doit pas être gêné par le passé. Il suffit d'avoir, enregistré dans la nature et la qualité des atomes permanents, les forces et tendances, l'énergie qualitative de la matière de l'ancienne

personnalité, pour que les nouveaux corps, physique, astral et mental, puissent se reconstruire lors de l'enfance et de l'adolescence, conformément à son mérite, si on peut dire, conformément à la loi du karma, dit plus justement. La matière nouvelle est magnétiquement attirée autour des atomes permanents, par la loi d'affinité, et, dans le présent, la nouvelle personnalité émergente récapitule ainsi l'état passé et, avec ses moyens tels qu'elle les a forgés au cours des âges, elle peut aller de l'avant et continuer à progresser et à forger de nouvelles aptitudes et qualités. Le présent, en ce sens, contient tout le passé, mais en QUALITÉ, et non pas en mémoire des événements bons ou cruels qui ont forgé la matière des instruments corporels qui ont permis l'expérience. Ainsi, à chaque incarnation nouvelle, l'être préserve les acquis ou les "manques" du passé, mais peut aller de l'avant sans être gêné ou handicapé par la mémoire des événements. Cela donne une certaine liberté. Mais il est vrai que certains événements violents laissent une empreinte très forte dans les atomes permanents; trop forte, de sorte que le déroulement des faits qui est enregistré dans leurs spirilles comme sur une bande magnétique peut être ravivé sous le coup d'une émotion similaire, d'un stimulus extérieur. C'est rare, mais cela arrive, et la personne en question a alors en un éclair, une brève vision d'un événement de son passé, en tant qu'âme incarnante dans la chair des corps humains qui se renouvelle de vie en vie, exactement comme les feuilles des arbres se renouvellent de cycle en cycle, sans pour autant que l'arbre soit changé.

Arturo expliquait qu'elle avait du être brutalement arrachée de son corps lors de la dernière incarnation, elle avait du subir une mort violente, et la peur panique éprouvée alors était profondément inscrite dans la mémoire de l'atome permanent physique. Cette peur, de toute façon niche dans le ventre de tous les humains, car le centre sacré, dans l'abdomen, est le gardien de tous les instincts animaux du corps physique. C'est le centre qui pousse à la procréation et qui est l'instinct de survie de la race animale; le corps physique de l'homme est le corps animal amélioré; si bien amélioré qu'il a permis à la race des hommes de recevoir le don du Feu de la Conscience Solaire. C'est ce qui en a fait un nouveau règne de la nature, il y a fort longtemps. L'âme Solaire, venue d'une autre dimension de la Grande Création, a pu utiliser ces corps animaux perfectionnés pour établir sur la Terre le commencement d'une nouvelle ère, l'ère de la Conscience individuelle. L'Homme était né.

Mais depuis les temps immémoriaux, l'homme garde au ventre les anciennes peurs instinctives, et c'est bien cela qui lui complique la vie, qui fausse toutes ses relations en tous domaines. Quand c'est la conscience solaire qui domine l'être humain, nous avons une de ces belles personnalités créatrices, évoluées, qui font l'admiration d'autrui et qui participent activement à l'évolution de l'ensemble de l'humanité. Mais quand ce sont les instincts qui dominent, avec les émotions qui les accompagnent, nous avons des êtres bestiaux, mûs uniquement par leur centre sacré, ce centre Hara, comme l'appellent les orientaux. Au lieu de vivre avec la tête sur les épaules, avec le coeur au milieu, bien vivant et généreux pour équilibrer les choses, nous avons des êtres suspendus à la vie par leur ventre, comme des araignées. Des petits monstres. Curieusement, aujourd'hui, il y en a beaucoup de ces petits monstres qui emplissent de crises d'hystérie la plupart des spectacles télévisés et autres. C'est assez curieux. Mais c'est un peu comme si l'humanité dans sa totalité voulait expurger son mal ancien, comme si elle sortait toutes les forces bestiales accumulées depuis des âges dans son centre sacré qui, pour l'instant n'a rien de sacré. C'est la fameuse Bête, la Bête de l'apocalypse, si on veut bien comprendre les choses, celle que l'humanité génère et procréé, en même temps que, parmi la part d'elle même qui a déjà bien évolué, qui a déjà développé la conscience solaire dans une certaine mesure, nous avons l'apparition d'une nouvelle race d'homme, plus proche de celle des Anges que de celle de la Bête.

Nous voyons alors l'homme tiraillé entre l'Ange et la Bête dans un immense conflit de forces qui couvre toute la planète. C'est une bataille individuelle et une bataille collective.

Quand on regarde le mot APOCALYPSE sous cet angle, on le dédramatise, on comprend mieux ses ressorts, on lui enlève le masque effrayant que lui donnent certaines sectes religieuses et que les médias mal informées de la réalité des choses grossissent à plaisir pour en faire des "scoops" bien lucratifs.

Mais l'apocalypse est l'époque de la grande révélation des réalités de la vie. C'est une opportunité sans pareille pour toute l'humanité; c'est un immense carrefour vital où la conscience collective peut faire un grand pas dans l'évolution, et s'ancrer plus avant dans la conscience solaire. Ce n'est sûrement pour personne le moment de fuir cette étape, bien au contraire, il faut la vivre pleinement, essayer de comprendre, étudier les livres de la sagesse mis à disposition de l'humanité par les êtres avancés qui ont déjà franchi l'étape, à titre individuel. Ils tirent l'humanité en avant et vers la conscience supérieure. Oui, c'est une étape sans précédent où l'humanité est sur le point d'enfanter une nouvelle race, plus consciente, plus belle, plus forte, plus connaissante, plus fraternelle. Il ne faut surtout pas manquer cela, il faut faire face et régler chacun ses propres conflits sous la lumière grandissante de l'Intelligence et du Coeur.

Ainsi, Arturo avait expliqué à Soledad qu'il fallait qu'elle intègre elle-même son propre petit monstre qui, en l'occurrence avait l'apparence d'un puma, tout simplement parce que cela aussi venait de loin. Ses instincts physiques étaient apparentés à la race féline, et certainement que le puma avait compté au cours d'une de ses incarnations. Il n'y avait d'ailleurs pas de hasard, et ce n'était pas un hasard si elle avait pris un corps physique dans lequel coulait encore quelques gouttes de sang Inca. Le puma était l'animal fétiche de grand nombres d'Incas et pas des moindres.

Le puma était le gardien du seuil de la maison du Roi. Exactement comme le chien, chez beaucoup de personnes est le gardien du seuil de la maison. Pour l'humanité dans son ensemble, la Bête de l'Apocalypse est la gardienne du seuil de la Maison du Roi, le Roi du Monde. Mais cette Bête doit disparaître, être fondue, dissoute, dès l'instant où la pure conscience d'Amour du Roi du Monde prendra le dessus dans la conscience des hommes de la Terre. Cette pure conscience christique que tout être profondément et réellement religieux partage au fond de lui-même, dans son coeur et dans son âme. Quand elle sera prépondérante parmi les hommes de la Terre, alors nous Le verrons ce Roi tant attendu, ce soi-disant retour du Christ ou retour de L'Inca. Ou retour de L'Iman Mahdi. Quel que soit le nom que l'homme lui donne, il s'agit toujours de la conscience divine que Le Créateur de toute chose veut partager avec cet étrange Fils né de Lui-même et de la matière, de ces noces éternelles entre l'Esprit et la Matière.

Alors le gardien du seuil sera effacé, le centre sacré des humains de la terre reprendra sa juste fonction, respectée et respectable, celle de créer des corps pour que les âmes puissent expérimenter la vie dans la matière.

Ce n'est sûrement pas un hasard non plus que de par le monde surgissent partout sur nos écrans les vieux monstres de la planète, les bons vieux et vilains dinosaures! La pensée humaine jaillie des instincts et des vieilles peurs rend visible et tangible son vieil animal fétiche: le dinosaure. Et, tandis que d'autres humains qui s'appliquent à créer des pensées élevées porteuses de Bien, de Beau, de Vrai, de forces d'évolution, de réalités spirituelles,

inspirées par la conscience solaire, d'autres perpétuent les anciennes horreurs qui doivent pourtant disparaître à jamais.

Soledad avait beaucoup de gratitude pour Arturo qui l'aidait à mieux voir et comprendre les gigantesques forces de la vie. Elle s'était sentie beaucoup mieux après cet entretien, après la nouvelle irruption de l'animal fétiche, jailli d'elle-même sous le fouet de la haine qu'elle ressentait pour l'abominable Alonso. Elle savait à quel point il cherchait à lui nuire ou à l'asservir. Il n'en fallait pas plus pour que la colère sourde qui grondait en elle tout le temps de sa visite ait fait apparaître la forme pensée de son puma, lequel, dans le fond, ne la quittait guère, vivait à l'état latent dans la matière astrale. Il était d'autant plus fort, ce puma, qu'il était aussi alimenté par la vénération collective que les indiens avaient pour cet animal. Et ce n'était pas tout à fait faux de croire qu'il était le protecteur de l'hacienda.

Mais il est vrai aussi que le jour où la propriétaire de l'hacienda serait libérée de ses angoisses mortelles et bien enfouies la plupart du temps au creux du centre sacré, il est probable que ce puma fait de matière astrale et éthérique disparaîtrait de son environnement.

Arturo avait conclu par beaucoup d'encouragement, lui disant qu'elle était de toute façon sur le bon chemin et qu'elle finirait bien par gagner sa propre bataille et faire en sorte que ce soit l'Inca en elle qui domine et apaise à jamais l'animal fétiche de ses entrailles.

Et ce matin là, elle restait subjuguée du fait qu'un inconnu, par le simple pouvoir d'une parole saturée d'un pur amour cristallin et limpide, sans arrière pensée, un amour d'âme plus qu'un amour humain, cet inconnu avait effacé la présence du puma. Effacé était le mot. Certes, cet homme ne pouvait avoir d'arrières pensées. Il semblait qu'il s'écoulait alors de lui un fluide vital issu du coeur même de l'amour universel. Cet amour de Dieu qui pénètre tout ce qui vit et dont pourtant l'homme n'est pas conscient tellement il vit concentré sur ses petits intérêts particuliers immédiats. Il faut être vraiment libre, vraiment transparent en son être pour se sentir imprégné de cet amour divin et qui circule entre tous les vivants, de quelque règne qu'il soit. Ce même amour que ses chiens bergers allemands portent dans leurs yeux et qui la font fondre. Ce même amour qui jaillit en parfum de ses essence florales; ce même amour qui circule dans les yeux des hommes quand ils donnent de leur propre essence vitale à ceux qui en ont besoin. Tous les bienfaiteurs de l'humanité rayonnent cet immense amour, celui de Dieu, oui, oui.

Et elle-même, Soledad, dans certains moments privilégiés, elle se sentait aussi traversée par ce flux puissant et généreux qui emplissait tout l'espace de la vie.

Elle se décida quand même à bouger, à aller vaquer à ses occupations, la journée était maintenant bien avancée et elle devait voir Pedro à la piscine pour régler certains détails de la construction.

Frédéric et Soledad

Frédéric était particulièrement en forme. C'était un joli dimanche du mois de Mai, ici la saison sèche en était à ses débuts et c'était le bon temps pour entreprendre les randonnées dans la sierra, autrement, au cours de la saison pluvieuse qui va de novembre à avril, et qui pourtant correspond à l'été dans cet hémisphère, les sentiers et les pistes sont difficilement praticables. Les Incas et leurs conquérants, les espagnols, en surent quelque chose.

Il s'octroya la matinée de ce jour du Seigneur pour aller traîner au marché de Pisac qui était très coloré et l'un des meilleurs de la vallée sacrée. Il avait réussi à louer une vieille guimbarde à un artisan d'Ollantaytambo que lui avait indiqué l'aubergiste. L'homme avait besoin de sa camionnette pour ses déplacements, mais aujourd'hui il ne sortait pas. Il était un peu souffrant et préférait rester chez lui où il avait toujours du travail. En fait son artisanat consistait à réparer tout ce qui avait besoin de réparation au village. Il était tout à la fois charretier, tisserand, plombier (car on commençait à avoir de bonnes installations sanitaires dans les maisons) potier.; pour le tissage c'était sa femme qui s'en chargeait, c'était une indienne et chez les indiens c'est la femme qui tisse généralement.

Frédéric partit donc joyeux pour le marché de Pisac en suivant la petite route qui longe toute la vallée sacrée. Le paysage était magnifique et il ne se pressait pas. Il devait trouver à Pisac le nécessaire pour ses randonnées qui dureraient chacune deux à trois jours, et même plus, s'il voulait s'enfoncer sur le chemin de l'Inca, pour visiter les cités perdues jusqu'à Vitcos, Vilcabamba et peut-être, en fin de course, pousser jusqu'à l'Amazone. Mais cela demanderait sûrement une équipée plus sérieuse à entreprendre en groupe. Il se renseignerait pour avoir un guide sûr pour commencer par les cités Incas, et puis, plus tard, il verrait bien s'il irait plus loin. Il avait tout son temps. Pour l'heure il lui fallait un équipement léger, juste l'essentiel, car il ne voulait pas se charger.

Il visita quelque peu la petite ville de Pisac, trouva ce dont il avait besoin pour commencer et termina par le marché riche, vivant, multicolore où les marchands des plus beaux tissages de la région côtoyaient les vendeurs d'épices, les étals de fruits et plantes tropicales, les légumes et céréales, toutes sortes de maïs, de pommes de terres.

Il déjeuna sur la place du marché où un couple de jeunes avaient installé une rôtisserie ambulante d'où émanait une bonne odeur de brochettes grillées. Agrémentées d'une sauce piquante typiquement péruvienne et d'un verre de l'inévitable chicha, ce fut savoureux. Frédéric se remplissait de l'ambiance de la vie locale, de cette atmosphère souriante et chaleureuse où l'on vivait son train sans hâte, en prenant le temps de voir et goûter à toutes les petites choses de la vie. Il retrouvait un peu ici le tempérament provençal et espagnol; on prenait le temps de vivre. Il aimait cela en bon méridional qu'il était. Tout chantait sur ce marché; les couleurs étaient à elles seules toutes une mélodie; les robes des femmes, les étalages, les bonnets des hommes; la musique était même au rendez vous: un marchand artisan qui fabriquait des flûtes de toutes catégories en jouait volontiers pour le grand plaisir des badauds qui prenaient le temps d'écouter, d'apprécier. Ici et là, des enfants dansaient. Les gens du pays étaient de grands et rudes travailleurs mais ils savaient aussi éclater de joie de vivre dans leurs danses vivement rythmées.

Dans l'après midi il reprit lentement le chemin du retour vers Ollantaytambo.

Comme il passait à proximité de l'hacienda dont on lui avait parlé, il se demanda s'il pouvait choisir ce jour pour une visite. Il se disait que le dimanche était sûrement un bon jour pour ne pas troubler le travail des maîtres du domaine. Il se décida à tenter la démarche en songeant que s'il dérangeait il le verrait bien et prendrait alors un rendez-vous pour un autre jour.

Il passa entre les deux grands rochers grossièrement sculptés qui marquaient l'entrée du domaine et fut bientôt arrêté devant la maison principale. Une femme d'un certain âge, mi-indienne, mi espagnole vint s'enquérir de l'objet de sa visite. C'était Luca qui, intérieurement, bougonnait de voir venir du monde aujourd'hui où l'on aimait bien se reposer un peu ici. Mais l'homme qui descendait de voiture avait l'air sympathique et il s'excusa tout de suite en demandant s'il pouvait rencontrer les maîtres des lieux, sinon il reviendrait, disait-il.

Comme Luca se demandait si elle allait déranger Soledad ou non, celle-ci parut sur le perron. Luca lui rapporta la requête du visiteur qui s'avancait en se présentant:

"Frédéric Martin. Madame, je suis très honoré de vous rencontrer; on m'a déjà beaucoup parlé de votre domaine et si vous pouvez me donner un rendez-vous pour le jour qui vous plaira, je serais très heureux de vous entendre parler de ce pays, de vos travaux; je suis ici pour quelques temps, en touriste, certes, mais surtout en fervent amateur de cette contrée si riche de souvenirs d'une civilisation qui me passionne, celle des Incas. J'ai pensé que les maîtres de ce domaine pourraient m'apprendre beaucoup de choses sur ce sujet. "

Pendant qu'il parlait il s'était approché; Soledad l'écoutait attentivement et son sourire se faisait plus vrai et naturel au fur et à mesure du déroulement de son petit discours. Leurs regards s'étaient croisés et ne se quittaient plus. Frédéric se sentait curieusement troublé; une impression de déjà vu... Ces yeux bleus, intenses, dont la flamme ardente pénétraient jusqu'à votre âme, comme si elle voulait vous toucher en votre centre vital...

Elle, Soledad, sentait son coeur battre étrangement car elle avait reconnu le promeneur qui avait rencontré son "puma". Elle chercha à intégrer et maintenir son trouble de sorte qu'il n'en paraisse rien, et c'est très sincèrement aimable qu'elle répondit en tendant la main:

"Vous êtes le bienvenu, Monsieur Martin; vous avez bien fait de passer aujourd'hui, j'ai tout mon temps. Je suis Soledad Montesinos, l'héritière de ce domaine, et voici mama Luca et voici aussi Arturo son époux, qui sont pour moi bien plus que les régisseurs ou intendants; en fait, ils sont mes parents adoptifs, ajouta-t-elle avec tendresse à l'intention du vieux couple qui saluait Frédéric. Venez donc vous asseoir un peu sous la véranda, nous aurons tout le loisir de parler devant un verre de notre rituelle chicha maison, fabriquée par les bons soins de Luca! Arturo, mon ami, viens avec nous, et Luca, viens aussi t'asseoir un peu en notre compagnie. Je suis sûre que vous aurez tous les deux bien des choses à dire qui peuvent intéresser notre visiteur. Ensuite, si cela vous tente, nous vous ferons visiter le domaine."

Frédéric se confondit en remerciements. Il était ravi et se sentait béni des dieux. Comme ces gens étaient sympathiques et ouverts! Luca était très contente à présent puisque cela avait tellement l'air de faire plaisir à "sa fille". Elle s'empressa d'aller chercher des grands verres et une carafe de sa meilleure *acca*, celle qu'elle réservait pour les bons jours, celle dont elle disait que c'était la bière des princes. Cet homme avait quelque chose qui faisait qu'il plaisait immédiatement et qui faisait fondre les réticences.

Ils passèrent ainsi un bon moment à bavarder tous les quatre, à se trouver avec bonheur des intérêts et des goûts communs; il est vrai que ces moments de rencontre où l'on se sent sur une même longueur d'onde sont toujours des moments privilégiés.

Soledad regrettait que ses trois autres amis ne soient pas là aujourd'hui, mais elle pensa qu'elle verrait Pedro et Manuela à l'ancienne maison de son père, tout à l'heure, car ils devaient sans doute s'occuper là-bas à son agencement. Leur jour de repos se passait généralement ainsi. Ils préparaient leur nid.

Quant à José, il était sûrement en ballade quelque part.

Brusquement Frédéric se souvint où il avait vu ce même regard bleu intense. Ce fut quand il se mit à leur raconter sommairement sa rencontre avec le puma dont on disait au village qu'il était 'le gardien du domaine'... Il vit Arturo se raidir quelque peu, Luca se troubla, et les yeux de Soledad se firent encore plus intenses, comme si cela était possible! Frédéric nota la réaction sensible à ses paroles et demanda avec gentillesse:

" Je sens comme un mystère autour de cette puma... peut-être pouvez-vous m'éclairer? Sûrement vous en savez sur elle plus et mieux que tout le monde. Je vous assure qu'elle m'a profondément troublé. J'ai depuis toujours un grand faible pour les félins, mais celle-ci est bien la plus belle femelle puma que j'ai jamais vue !..."

Ils l'écoutaient en silence. Il se passait quelque chose entre eux tous. Une énergie douce et pénétrante circulait de l'un à l'autre et des uns aux autres. Arturo même en était quelque peu impressionné car ce genre de rencontre de qualité avec un inconnu était extrêmement rare. Tout de suite on avait pu parler, échanger des pensées sans s'interrompre, en laissant à chacun tout le temps d'aller au bout de ce qu'il avait à dire. Cette communication sincère empreinte de respect et de considération ne manquait jamais de provoquer une bienfaisante circulation d'énergies vitales. C'était comme si on partageait consciemment la Vie, sans barrière, sans masque. Il se disait que l'être qui était là devant eux était une âme de qualité... Luca écoutait souvent et appréciait ce moment; elle se réjouissait de voir Soledad joyeusement animée, les joues roses de plaisir, l'oeil pétillant. Il y avait longtemps qu'elle ne l'avait vu si détendue.

Alors, dans cette ambiance chaleureuse et sereine, Frédéric osa ajouter avec lenteur:

" Pardonnez-moi, Soledad (elle avait demandé qu'il l'appelle ainsi) ce que je vais vous dire va sans doute vous surprendre, mais cette puma avait les mêmes yeux que vous! C'est fou n'est-ce pas? Ou bien j'ai rêvé? Mais je sais que je n'ai pas rêvé! "

La jeune femme éclata de rire. Son rire s'égréna en cascades claires. Il laissait échapper un trop plein de bien être, de joie indéfinissable, et Arturo se détendit immédiatement et rit aussi. Luca sourit largement et Frédéric songea un instant qu'on se moquait de lui, mais Soledad déclara:

" Non, ce n'est pas de vous que je rie, Frédéric. Je rie de votre étonnement, oui, mais aussi parce que je suis joyeuse. Pourquoi pas un puma aux yeux bleus et au pelage gris fauve? Tenez, regardez, voilà Moumoune, ma chatte; ne ressemble-t-elle pas au puma? ... J'ai dit aux enquêteurs et aux chasseurs qui veulent faire la peau de notre puma que c'était sans doute Moumoune et qu'ils portaient des verres grossissants!..."

Puis elle ajouta lentement:

" Pour le moment, nous ne pouvons vous dire grand chose... Mais j'espère que prochainement nous pourrons mieux vous renseigner sur cet étrange animal qui devient une véritable légende dans ce pays."

Ils poursuivirent alors leur conversation, entrant dans le sujet qui leur tenait à coeur, à tous, celui des Incas.

Frédéric parla de son intention de se rendre prochainement pour commencer au Machu Pichu. Il dit:

" je sais peu de choses sur cette cité perdue et retrouvée, mais j'ai lu un livre qui m'a beaucoup marqué et dont je ressens l'authenticité. C'est curieux, mais, en réfléchissant par la suite, en méditant sur la destinée du dernier prince Inca, Tupac Amaru, j'ai songé que tout aurait pu être changé s'il n'avait pas fui devant les espagnols... Si j'ai bien compris, il vivait avec sa jeune épouse à la cité des vierges du Soleil, à la cité des prêtres où son demi frère Tuti Cusi, l'empereur, l'avait relégué. D'après ce livre on peut comprendre que c'est la cité du Machu Pichu qui était cette cité réservée, du fait que les momies retrouvées là étaient celles de nombreuses femmes et seulement de quelques hommes. Les habitants de cette cité ont été les seuls à ne pas être trouvés et massacrés par les conquistadors. La cité du Soleil a été la seule à être épargnée. On peut croire que Tupac Amaru, quand il devint roi à la mort de son demi frère, voulut se rendre à Vitcos et Vilcabamba, résidences royales, où il pouvait se croire invulnérable. Ce fut son erreur. C'est dans la cité du soleil qu'il était curieusement invulnérable. Mais il ne pouvait pas prévoir qu'elle serait la seule épargnée.

Vous connaissez la suite sans doute mieux que moi. Il dut fuir devant les espagnols enragés, l'armée du capitaine Garcia de Loyola, qui était chargé de le capturer. En fait les espagnols et le vice roi de Tolède en poste à Cuzco, voulaient exterminer les derniers Incas. Le jeune prince fut capturé avec son épouse et sa suite aux confins de l'Amazonie où il avait poursuivi sa fuite éperdue. il était jeune et croyait encore sans doute que l'on saurait respecter son rang et qu'il pourrait être un prisonnier bien traité.

J'ai toujours très mal au coeur quand je pense à leur fin, à la façon dont ils ont été traités, comme des bêtes, puis massacrés sur la place d'Armes de Cuzco, à leur arrivée. C'est étrange, mais ce récit me fait mal, même maintenant, après 4 siècles! ... Mais, qu'avez-vous? "

Ceci s'adressait à Soledad qui était devenue toute pâle et comme si elle avait du mal à respirer. Elle parvint à murmurer:

" Excusez-moi, moi aussi, chaque fois que je pense à cela ou que l'on en parle, je me sens très mal. ... je, je dois vous dire que cela éveille en moi de terribles sentiments peu dignes de ce dimanche privilégié que nous sommes en train de vivre... "

Arturo intervint:

" C'est vrai, vous ne le saviez pas, Frédéric, et vous êtes excusable; mais nous évitons de nous appesantir ici sur la fin tragique du dernier roi Inca. Nous en restons tous assez troublés. Il faut vous dire que nous nous sentons très solidaires de ce peuple et de cette civilisation... Sans doute parce que quelques gouttes de leur sang coulent encore dans nos veines!

- Alors, pardonnez-moi, et, s'il vous plaît parlons d'autre chose. Je suis désolé..."

Soledad s'était reprise et elle proposa, histoire de se dégourdir les jambes d'aller visiter le domaine. Arturo les accompagnerait. Luca déclara quelle allait préparer le dîner, José devant venir souper à la maison.

" Mais, j'y pense, Frédéric, restez donc dîner avec nous! Vous verrez José et peut-être Pedro et Manuela! Et vous pourrez ainsi constater que Luca est un véritable chef! "

Frédéric allait protester et s'excuser, mais ils insistèrent si gentiment et avec tant de chaleur qu'il accepta l'invitation, et ce, avec un réel plaisir.

Ils prirent leur temps à cette promenade; Ils virent Pedro et Manu en train de s'affairer dans leur future maison, et apprirent ainsi qu'ils ne seraient pas au repas du soir; ils préféraient rester là et terminer ce qu'ils avaient commencé.

Soledad fit aussi visiter son laboratoire à Frédéric qui s'intéressa beaucoup à ses travaux. Quand ils revinrent à la maison, José arrivait justement lui aussi. Les deux hommes se serrèrent la main, et Frédéric déclara très sincèrement:

" Enchanté de vous revoir, Señor! "

" Vous vous connaissez déjà? " demanda Soledad. Et José d'expliquer qu'ils s'étaient effectivement déjà rencontrés à l'auberge.

Quand Soledad annonça que Frédéric était leur invité de ce dimanche soir, José se rembrunit légèrement et déclara:

" Mais, j'y pense, j'avais oublié... je ne pourrai être des vôtres... J'ai quelqu'un à voir en ville... Il faudra m'excuser...

- Comme c'est dommage, *amigo mio!* Tu sais Frédéric est un interlocuteur très agréable; je suis certain que tu aurais apprécié nos conversations. Nous parlons tous ensemble depuis toute l'après midi et nous ne sommes même pas fatigués!

- je n'en doute pas, querida... Mais... franchement, je ne peux pas, je suis désolé... je vous souhaite une bonne soirée."

Et José remonta rapidement dans sa voiture et s'en fut.

" Vraiment c'est dommage, répéta Soledad à l'intention de Frédéric cette fois. José est un ami précieux; vous l'auriez apprécié, j'en suis sûre. C'est mon ami d'enfance, mon frère, si je peux dire..."

Frédéric se sentit surpris de se demander si la relation de ces deux beaux jeunes gens était seulement fraternelle. Et il fut encore plus surpris de ressentir un petit pincement au coeur en imaginant le contraire. Il chassa vite cette stupide impression en se disant qu'après tout cela ne le regardait pas, et suivit Soledad et Arturo dans la salle à manger où le repas serait bientôt servi.

Luca s'était surpassée et Frédéric se disait qu'il vivait un petit enchantement. Lequel enchantement se poursuivit dans la soirée quand, peu après le repas, Luca et Arturo se retirèrent, laissant les deux jeunes gens seuls devant la cheminée en compagnie des deux chiens, Rani et Radjah qui s'étaient couchés à leurs pieds en une détente parfaite.

Ils se sentaient curieusement complices tous les deux, avec cet étrange sentiment qu'il arrive parfois, mais rarement, à des êtres qui ont l'impression de se connaître depuis longtemps. Ils n'osaient trop échanger leurs impressions sur ce ressenti, comme s'ils craignaient de faire évanouir l'atmosphère magique qui les entourait. Ils se comprenaient à merveille et Frédéric se surprit un moment à demander:

" Mais Soledad, pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi au Machu Pichu? Il me semble que vous seriez le meilleur guide que je puisse trouver dans cette région? ... Est-ce possible? Est-ce trop espérer? "

Et Soledad fut tout autant surprise de s'entendre répondre presque sans réfléchir:

" Oui, bien sûr, c'est possible! Ce me serait un vrai plaisir que de vous servir de guide en ce lieu que je connais comme ma poche! "

Ils étaient ravis tous les deux à cette perspective, et restèrent un moment en silence à s'imprégner mutuellement de la joie toute nouvelle qu'ils partageaient de façon déjà si intime.

Pendant ce temps là, José qui s'était littéralement enfui, se sentait déboussolé; il était furieux contre lui-même, se disant qu'il réagissait comme une femmelette; mais il s'avouait qu'il se sentait étrangement jaloux de ce Frédéric qui avait tant l'air de plaire, et il avait beau se dire que s'il commençait à être jaloux de tout homme qui passait en orbite de Soledad, il allait vraiment mal et il faudrait qu'il se fasse soigner. Il s'était secoué comme un fauve qui aurait reçu une flèche inattendue, avait pris une douche chez lui puis s'était brusquement décidé à aller se changer les idées à Cuzco au café-restaurant tenu par Ursula, une allemande belle et gaie qui était à la fois une amie, une maîtresse sans problème à l'occasion, et qui avait toujours le talent de le délivrer du spleen qui l'envahissait parfois.

Quand Ursula le vit entrer avec son air sombre des mauvais jours elle comprit qu'elle allait devoir mettre tout en oeuvre pour dérider celui auquel elle s'était curieusement attachée malgré la convention réciproque qu'ils avaient établie et qui était d'être des amis avant tout, quoi que ce soit qui se passât entre eux. Ursula était forte, elle avait aussi un grand goût de liberté et elle savait être suffisamment positive et objective pour " ne pas rêver ". En fait, c'était une âme généreuse et son plus grand bonheur consistait finalement à être celle qui console, réjouit, anime, aime, en fait, sans trop chercher la réciproque. Dans son café de Cuzco, elle comptait de nombreux amis qui venaient là non seulement pour le dépaysement, la bonne chère d'inspiration bavaroise, la vraie bière qui méritait vraiment ce titre, mais surtout pour le contact chaleureux qu'elle savait donner à tous, l'écoute, et son grand talent de trouver toujours le mot juste qui relève le moral quand celui-ci était en baisse.

Elle était venue un jour en touriste dans ce pays et avait eu le coup de foudre; elle s'y était tout bonnement installée et cela faisait maintenant cinq ans qu'elle était l'âme de ce lieu convivial.

" Alors, José, querido mio, cela faisait longtemps que je ne t'avais vu ici! je pense que tu as une petite faim? J'ai justement toute prête une bonne choucroute comme tu les aimes. Ça te tente?

- Va pour la choucroute, " répondit-il en l'embrassant.

Il s'assit au comptoir, selon son habitude et elle s'empressa de lui servir une bonne bière de Munich à son goût. La "chicha de Luca", ça va bien, c'est extra, mais il ne faut quand même pas trop pousser! "La vraie bière elle vient de Bavière, pensait-elle, et tant pis pour les belges ou les irlandais s'ils sont jaloux!" Mais, en bonne commerçante, elle avait quand même à disposition des bières de toutes origines pour satisfaire une clientèle internationale...

La soirée s'anima vite; la petite piste de danse fut rapidement envahie et ici l'on dansait de tout, de la diablada péruvienne à la valse de l'empereur, de la samba au tango. La gaîté était la note dominante naturelle de la maison, et José n'y résista pas longtemps. Il se dit brusquement qu'il était idiot, qu'il souffrait d'un mirage tenace périodique, et que, la preuve que c'était un mirage, c'est que chaque fois qu'il se trouvait ici, par exemple, ses douleurs affectives fondaient comme neige au soleil. Ou bien, Ursula était une magicienne, ou bien il n'y avait rien de vrai dans son soi-disant amour absolu pour Soledad.

Mais comme tous les gens qui souffrent d'une peine secrète, il était très égoïste et ne se demandait pas un seul instant ce que pouvait éprouver Ursula. Il ne pouvait imaginer que cette femme toujours riieuse, enjouée, libre, était capable aussi d'avoir des peines de coeur.

Ils terminèrent la soirée dans l'appartement puis la chambre d'Ursula et tout avait l'air ainsi d'aller pour le mieux au monde.

José qui était de nature volage du fait qu'il ne pouvait pas avoir la seule qui aurait pu le rendre fidèle, avait, nous l'avons dit, de nombreuses conquêtes qui ne faisaient jamais long feu.

Il y avait bien aussi une jeune employée de l'hacienda, belle indienne s'il en est, Manquita. Mais celle-là, il ne voulait pas y toucher bien qu'elle avait l'air d'en "pincer" sérieusement pour lui. Il s'était promis, et l'avait aussi promis à Soledad, qu'il ne "jouerait" jamais avec les employées du domaine. C'était là terre tabou.

Il se disait d'ailleurs qu'il avait suffisamment de femmes à sa disposition et qu'une de plus ou de moins cela ne comptait pas. Il se contentait donc de quelques paroles aimables échangées avec Manquita, quand il la rencontrait, et il l'oubliait.

Mais la jeune indienne, elle, avait fait de José le héros de ses rêves les plus ardents. Toujours réservée et timide, elle gardait cela au fond d'elle même, José n'imaginait pas à quel point il pouvait la soulever de passion, qui ressemblait d'ailleurs à celle qu'il éprouvait lui-même pour son amie enfance.

Quoi qu'il en soit, quand il vint reprendre son travail le lendemain de sa petite fête curative avec Ursula, il se sentait mieux, se croyait un peu libéré et prêt à affronter n'importe quel fauve du quotidien, même le puma s'il le rencontrait!

Son moment d'euphorie ne dura pas, hélas. Il se sentit à nouveau sous la douche glacée quand il entendit Soledad annoncer au repas de midi qu'elle allait s'absenter pour deux ou trois jours pour servir de guide au Machu Pichu, à ce señor Martin; "que tous les diables l'emportent celui-là!"

Il y eut d'ailleurs de la contrariété autour de la table. Il ne fut pas le seul à dire que cela serait bien s'ils y allaient tous ensemble; n'était-ce pas là-haut leur lieu de rencontre le plus sacré? Et elle y conduisait un étranger! Il avait beau être charmant, c'était tout de même un étranger! C'est encore Arturo avec sa grande sagesse qui calma les esprits:

" Voyons les enfants, il ne faut quand même pas dramatiser et être exclusif à ce point! Le Machu Pichu, dans votre coeur, vous l'avez fait vôtre, mais il ne vous appartient pas! Monsieur Martin est un sincère amoureux des Incas, et, je crois même, très profondément, que ce n'est pas parce qu'il est né à l'autre bout du monde, qu'il nous soit tellement étranger. Il est certainement plus proche de nous tous que nous ne pouvons l'imaginer. Vous savez bien pourtant, vous tous, que ce n'est pas l'apparence des êtres qui compte, ce n'est pas leur corps actuel, leur nationalité, qui compte. Les âmes que nous sommes, avant tout, prennent corps ici ou là dans cette petite unique nation qui s'appelle Terre; nous sommes tous citoyens de Terre; qui donc est étranger? Et puis, ne savez-vous pas que notre chère Soledad a besoin de se distraire ces temps-ci? Cela lui fera le plus grand bien d'aller jouer les guides touristiques. Si vous ne comprenez pas cela, alors, dites moi, qui va comprendre? "

Comme souvent Arturo avait dissipé le nuage. Ils se sentirent un peu penauds de s'être montré égoïstes et tellement exclusifs. Même José tenta en lui-même de minimiser cette promenade dont pourtant il ressentait cruellement une jalousie qu'il avait beaucoup de peine à contraindre au plus profond de lui-même.

" D'ailleurs, reprit Arturo, je crois qu'il serait bon, juste, sage, que vous tous fassiez mieux connaissance avec Frédéric pour juger par vous-même qu'il ne détone pas dans notre cercle de réflexion. Il faudra, Soledad que tu l'invites à notre prochaine réunion, lors de la prochaine méditation commune qui va précéder de peu la grande Fête de *l'Inti Raymi*.

- C'est une excellente idée, surenchérit Soledad toute animée. Vous verrez, mes amis, vous verrez, vous serez vous-mêmes enchantés de notre nouvel ami. Nous ne sommes pas après tout un cercle fermé! Ce serait ridicule et contraire à tous nos principes d'universalité! Vous imaginez ça, des prétendants à la conscience universelle qui ont du mal à accueillir dans leur cercle de réflexion un compagnon qui pense comme eux!

- Tu as raison Sol, tu as d'ailleurs toujours raison, déclara Manuela. je suis pour. Frédéric est d'ailleurs très sympa et ce doit être une joie de le connaître.

- Bon, moi aussi je suis pour, ajouta Pedro. Nous ne pouvons que nous enrichir tous d'un apport de sang nouveau, pas vrai! José?

- Que voulez-vous que je dise; je sais bien que vous avez raison. Pardonnez-moi, j'ai du travail. je dois ce jour aller voir les troupeaux sur le plateau. " Il s'en fut en sortant sa flûte de sa poche, esquissa en dérision de lui-même trois pas de danse, et joua quelques notes de sa mélodie préférée.

Passé, Présent, Futur...

La nuit qui suivit sa visite à l'hacienda, Frédéric rêva à nouveau de l'être étrange qui l'avait attiré ici pensait-il. Toujours vêtu de cette "*manta*" curieuse, multicolore, et qui semblait tissée dans des plumes d'oiseau. Il savait que ce genre de vêtement extrêmement précieux était réservé aux Incas eux-mêmes, c'est à dire le roi et la famille royale, et aussi aux prêtres du soleil. Les Incas vénéraient l'arc en ciel et ils trouvaient dans les plumes des oiseaux multicolores de la vallée sacrée les vraies couleurs naturelles de cette "arche d'alliance", qui sont les couleurs de la lumière solaire et le lien de vie entre le ciel et la terre. Tout, chez eux, était symbole parfait de la réalité cosmique. L'homme, fils du soleil, fils du Créateur de toute chose, devait être vêtu de lumière. Frédéric pensait donc que l'homme qu'il voyait et dans lequel il se fondait était soit un prince Inca, soit un prêtre qui avait vécu dans une de ces nombreuses cités extraordinaires des Andes.

Cette nuit là le rêve le troubla encore plus profondément que les autres. Il fut, en un éclair, plongé au coeur de l'homme debout sur son rocher ensoleillé. Mais, cette fois-ci, le lieu environnant, au lieu d'être désert et en ruines, était reconstitué. Il eut la vision éclair de quelques maisons de pierres aux toits de chaume, d'une fontaine et, aux pieds de la fontaine, lui tournant le dos, une jeune femme accroupie caressait un animal. Il reconnut que l'animal en question était un puma et, toujours avec cette curieuse rapidité de vision qui caractérise le rêve, il vit un instant le visage de la jeune femme qui se retournait vers lui et lui souriait... C'était Soledad!

Il se réveilla, tout secoué, comme tremblant de l'intérieur, car il avait partagé totalement en son coeur l'amour profond que cet Inca ressentait pour cette jeune indienne.

Il demeura un long moment immobile dans son lit, tentant d'analyser ce rêve et de rendre son esprit clair et lucide. Sans doute qu'il fantasmait. Il devait superposer inconsciemment les situations. De toute évidence Soledad lui avait "tapé dans l'oeil" si on peut dire. Le puma de l'hacienda lui avait aussi tapé le subconscient! De là à mettre tout ce monde ensemble, secouez et servez, il n'y a qu'un pas. Il ne voulait en aucun cas se laisser prendre à des idées bizarres, à des images qui peut-être ne voulaient rien dire. La raison sage devait toujours s'appuyer sur des faits vérifiables et non sur les impressions fugitives du rêve.

Quoi qu'il en soit, il irait demain au Machu Pichu avec Soledad, cela lui faisait un immense plaisir, plus qu'il ne voulait se l'avouer, et c'était tout. Inutile de laisser ce plaisir prendre une autre tendance; sa liberté récemment retrouvée était précieuse, il y tenait et n'avait nullement l'intention de se mettre à "penser" à qui que ce soit... D'ailleurs cette jeune femme avait déjà sa vie tracée, sans aucun doute, et il avait bien vu que le beau José avait à l'hacienda une place de choix. Alors...

Soledad, elle, après cette soirée qui l'avait remplie d'une joie étrange, inexplicable, s'était dit qu'elle ne voulait pas réfléchir. Elle se sentait bien, heureuse, enthousiaste à l'idée d'aller "là-haut" avec ce Frédéric qu'il lui semblait connaître depuis le fond des temps. Elle savait bien que la plupart des rencontres humaines qui suscitaient ce genre d'impression était "karmiques" comme on dit en langage ésotérique. Les âmes qui avaient déjà eu des relations dans des vies passées se retrouvaient tôt ou tard, tant que la relation n'était pas allée jusqu'au bout de son motif.

Il y a les relations difficiles qui doivent trouver leur harmonie pour que la libération soit accomplie, et il y a, c'est plus rare, des relations profondes, déjà harmonieuses, et dont le motif est un acte de vie commune. Quand cet acte n'est pas rempli, quand il y a ce qu'on peut appeler un court-circuit, un accident de parcours qui interrompt la relation, les deux êtres se rencontrent à nouveau, tôt ou tard pour aller jusqu'au bout de leur relation.

Soledad savait aussi qu'au-delà de la différenciation humaine entre homme et femme, il existait la relation ultime, celle qui attend toutes les âmes incarnées et qui est la relation pure des âmes et des esprits, des Fils-Filles de Dieu, des êtres spirituels que nous sommes tous en devenir, positivement et négativement polarisés tout à la fois, les androgynes divins. A ce niveau là, la relation sexuelle disparaît totalement car chacun, en soi est complet. Il ne reste que l'immense amour pur des âmes spirituelles qui oeuvrent à l'avènement du Royaume de Dieu, ceci dit en langage chrétien.

C'est vrai que c'est la route de l'humanité, que c'est aussi " le chemin réel de l'Inca, fils du soleil ". Le chemin de l'initié. A l'heure actuelle, beaucoup d'humains ont mis le pied sur ce chemin; et pourtant, naturellement, c'est encore un petit nombre par rapport à la multitude. Mais c'est pourtant la Voie inévitable, celle que le dessein du Créateur de toute chose a tracée pour l'Homme de la Terre qui doit devenir aussi l'Homme Fils du Ciel.

Soledad avait donc l'impression assez nette que Frédéric était l'incarnation d'une âme déjà connue d'elle et qu'ils avaient partagé quelque chose de très beau ensemble. Elle se disait que cette rencontre avait une grande signification pour elle-même, mais elle ne voulait pas se laisser emporter plus loin par l'imagination. Elle voulait observer, voir venir, et, en attendant, accepter la joie de l'expérience nouvelle qui s'offrait à elle et qui était un véritable bienfait. Son "puma" se tenait tranquille au fond d'elle-même, comme si le contact avec cet homme l'avait "endormi", apaisé. Elle aurait bien voulu partager tout ce qu'elle ressentait avec Arturo et Luca auxquels elle ne cachait jamais rien, mais elle se disait que c'était trop tôt. Quelque chose de fragile et de beau qui naissait sur sa route et qu'il fallait protéger par le silence. Ils avaient déjà suffisamment noté tous les deux à quel point Frédéric et elle avaient des "atomes crochus"... cela était visible et sensible. Ils la taquinaient déjà gentiment sur sa future promenade avec l'inconnu qui n'en n'était plus un. Soledad voulait garder pour elle cette fleur nouvelle qui naissait au jour de sa vie, et cela était si délicat qu'elle-même retenait son souffle et sa pensée pour ne rien fausser de la ligne du destin.

... Ils prirent le chemin de l'Inca, ils passèrent le pont sur le Rio profond et grondant, ils s'élevèrent jusqu'à la cité oubliée et retrouvée.

Souvent en silence. Un silence étale où chacun sans en laisser paraître était pleinement attentif à l'autre. A l'écoute du coeur et de l'âme. Ils se sentaient comme hors du temps en ce lieu qui avait défié le temps.

D'un élan commun ils s'assirent sur la grosse pierre de *l'Intihuatana* qui accrochait le soleil au solstice d'hiver.

Retenant l'exaltation qui lui faisait battre le coeur plus vite, Frédéric avait reconnu le paysage de son rêve, le rocher, l'atmosphère limpide. Il se retourna et vit la place centrale, et là, l'ancienne fontaine. Il s'attendait à y voir une indienne caressant un puma tant son rêve avait été fort. Alors, il osa regarder Soledad.

Elle l'observait et semblait très émue intérieurement. Alors brusquement la vague d'émotion le submergea, il ne résista pas et la prit doucement contre lui. Sans bouger, sans penser, sans un mot, ils laissèrent passer la puissante vague qui venait de si loin... Il la sentit trembler.

" Tu te souviens, n'est-ce pas? ... C'est cela...

- Oui... je sais... un peu... nous étions ici... nous avons vécu ici...

- la cité des Vierges du Soleil et des prêtres...

- la cité où Tupac Amarù a été élevé avec son épouse...

- Mon Dieu..." murmura encore Frédéric qui ressentait brusquement en son coeur l'atroce douleur qui étreignait l'homme de son rêve... " je crois que je comprends un peu ce qui s'est passé, et ceci, sans trop supposer ni fantasmer. Mes rêves sont réels, ce sont tous de vrais éclairs de vision du passé et ils m'ont ramené ici. "

Mais Soledad ne l'entendait pratiquement plus; elle était prise de vertige. Elle aussi, sous le choc de l'émotion, venait de percer le secret du temps. Au-delà de l'instant, au travers du coeur de Frédéric qu'elle sentait battre contre le sien, au travers de la lumière dorée de ses yeux elle venait de "voir"....

... C'était un cortège hurlant et vociférant qui pénétrait sur la place de Cuzco. C'était l'arrachement qu'il y avait dans son coeur car celui qu'elle aimait était resté là-haut, gardien de la cité... C'était l'horrible vision d'une jeune reine Inca massacrée devant elle, malgré l'enfant qu'elle portait en son sein; c'était le visage effrayé d'un jeune prince enchaîné comme un animal sauvage; et puis, l'horreur venait à elle, une hache sanglante qui s'abattait: " non! non! cria-t-elle "...

Soledad s'était évanouie.

Il la porta et la déposa doucement sur l'herbe, auprès des grosses pierres taillées. Il lui tapotait les joues... " M'a-t-il embrassée? "se demanda-t-elle en ouvrant les yeux, alors que le sang affluait à nouveau à ses joues. Il lui semblait sentir sur ses lèvres la trace chaude d'un contact aimant.

Alors ils parlèrent; ils se racontèrent... Lui, ses rêves étranges qui avaient en fait motivé son voyage au pays des Andes; elle, ses terreurs d'enfant, sa répulsion instinctive pour la place d'Armes de Cuzco où avait eu lieu l'horrible massacre; le puma et toute sa signification depuis que le grand Seigneur Viracocha en avait fait son animal favori et le gardien de ses cités, jusqu'à tout ce qui se passait en elle dès l'instant où elle se sentait par trop menacée...

Ils vécurent au Machu Pichu deux journées de bonheur intense, Soledad le guidant sur tous les emplacements; lui, se sentant bien ici comme dans un lieu familier retrouvé.

" Je ne te laisserai plus jamais partir sans moi où que ce soit, dit-il. Si je comprends un peu la signification de nos rêves, ce sont ceux qui sont restés dans la cité sacrée qui se sacrifiaient, pensant que les espagnols monteraient jusqu'ici; pensant que le Prince et sa suite pourraient se sauver plus haut dans la cordillère et la vallée de l'Urubamba. C'est le contraire qui s'est produit. L'Histoire raconte comment Tupac Amarù a été capturé et ramené sans aucun égard dû à son rang, puis massacré après sa jeune épouse et sa suite, sa tête tranchée et promenée sur une pique par les rues de la ville pour décourager toute tentative de révolte de la part des indiens. L'innocent payait pour des crimes qu'il n'avait pas commis.

- En effet, l'Histoire dit encore qu'à la mort de Tutti Cusi, après qu'il eut ingéré une tisane offerte par l'un des jésuites qui vivait à sa cour et était chargé d'évangéliser les Incas, les officiers du roi qui en avaient plus qu'assez de ces deux moines qui s'évertuaient à les convertir, trouvèrent le prétexte bon et déclarèrent que c'étaient eux qui avaient empoisonné le roi alors qu'il se mourrait simplement d'une pneumonie. Ils tuèrent sauvagement les deux moines. L'affaire fut vite connue des autorités espagnoles de Cuzco qui dépêchèrent le capitaine Garcia de Loyola avec toute une compagnie et les chargèrent de ramener le successeur de l'Inca mort ou vif, et d'éteindre cette race d'hommes jusqu'au dernier afin que plus un seul indien en ce pays ne s'opposât désormais à l'autorité espagnole. Quand le roi d'Espagne eut connaissance du drame, tout était déjà consommé; les crimes odieux de lèse majesté et le carnage contre tous les indiens attachés aux Incas avaient été perpétrés. Toute l'Espagne s'en émut mais il était trop tard.

Et, ajouta encore Soledad en souriant, pour en revenir à un sujet qui nous intéresse, le nôtre, j'ai donc dû faire partie de la suite royale, parmi celles qu'on appelait les femmes choisies; l'indienne que j'étais alors a subi tout cela, et la vision que j'ai eu était bien l'assassinat du Prince héritier, de son épouse et de l'une de ses suivantes amies qui était mon incarnation d'alors.

Mais, j'y pense justement... ce n'est pas moi qui vais m'en aller ailleurs, à présent! Ne dois-tu pas retourner en France après tes excursions dans la cordillère?

- Non, je ne dois pas... je suis libre et je peux demeurer en ce pays. Je peux travailler à partir d'ici, faire des reportages, écrire des livres...

- ou bien t'occuper aussi de l'hacienda?

- Et devenir à mon tour un señor Montesinos?... Il faut y réfléchir... Pourquoi pas hein?..."

Ils riaient à présent; c'était tout l'avenir qui leur tendait une main chaleureuse, tout empli de promesses heureuses. Le passé était loin derrière. Ils étaient trop positifs tous les deux pour se complaire plus longtemps dans les réminiscences des événements écoulés. Les faits historiques tragiques pouvaient maintenant être éventuellement évoqués sans trouble; les noeuds du destin savaient toujours réparer les erreurs, tôt ou tard. Chacun recevait toujours selon son dû et la Loi cosmique était bien faite. Pour l'Esprit solaire le temps n'est bien que la mesure du déroulement des événements dans la matière de la terre; et la route qu'il veut tracer aux enfants des hommes est inscrite dans Sa pensée depuis moins l'Infini à plus l'Infini. Maintes et maintes fois l'âme humaine passe par le point zéro, qui marque un commencement d'incarnation et aussi le point du retour inévitable après la fin, quelle qu'elle soit. On peut dire que la vie incarnée, au jour de la terre, se fait au-dessus de la ligne des abscisses; et la vie de l'âme désincarnée qui revient lentement au point zéro se déroule en dessous de cette ligne. La spirale de l'évolution englobe l'espace de la sphère de vie émanée du souffle du Créateur. Et rien, rien de ce qu'Il a engendré ou créé ne peut arrêter cette évolution, ne peut entraver les accomplissements qu'Il a programmés. Cela n'annule en rien le libre arbitre de l'Homme lequel libre arbitre s'exerce inévitablement dans le cadre du dessein de Dieu car Dieu seul EST, même si l'homme l'ignore! L'homme choisit d'adhérer au programme constructif et juste que lui inspire sa conscience, ou bien il refuse et se barre lui-même du grand Livre de la Vie. Elle existe la seconde mort, l'effacement qui ne peut plus ramener l'âme incarnante au point zéro. Mais elle est rare, car les opportunités de rachat surgissent constamment aux carrefours de la destinée.

Ainsi avaient-ils parlé ensuite, quand ils s'étaient retrouvés avec Arturo et Luca devant l'inévitable verre de chicha. Il n'avait pas fallu expliquer longtemps à ces deux là ce qui se passait entre les deux jeunes gens. Arturo ne semblait nullement étonné et cela n'étonnait nullement Soledad. Elle lui demanda seulement de l'aider à faire comprendre à José qu'il fallait qu'il accepte l'idée que Frédéric ne pourrait que très bientôt faire partie de la famille de l'hacienda.

Ils avaient décidé d'un commun accord qu'il poursuivrait son programme d'excursions avec un guide que lui conseillerait certainement volontiers le capitaine d'Ollantaytambo. Cette courte séparation ne pourrait qu'être favorable à une saine réflexion qui déboucherait sur une confirmation de leurs sentiments et intentions, ou bien, qui sait, le contraire. Il fallait tout envisager avec sérénité.

Frédéric étalait son programme de visite des sites prestigieux andins sur trois mois, avec de temps à autre, un retour au village et une visite à l'hacienda. Il était invité à venir participer à la réunion de réflexion qui aurait lieu dans une semaine, lors du plein soleil, quand dame lune serait aux antipodes. Ce serait pour lui une véritable et quasi solennelle entrée dans "la famille"...

Soledad voulut naturellement, informer elle-même ses trois amis de la relation profonde qui se dessinait entre elle et le français. Manuela et Pedro se réjouirent franchement. Ils aimaient beaucoup Soledad et la voir heureuse et rayonnante comme ils ne l'avaient encore jamais vue leur donnait beaucoup de joie.

Elle prit José à part en l'invitant à une promenade sur "leurs" terres, ce qu'ils n'avaient pas partagé depuis longtemps. L'intuition vive de José l'avertissait et c'est lui qui ouvrit la conversation alors qu'ils s'étaient assis sur un muret aux abords du verger.

" Bon, je sais que tu as quelque chose à me dire. Tu as la tête que je connais bien quand tu sais que tu vas me faire de la peine et que tu n'en as pas envie... Alors, vas-y, Sol, crache par terre que je vois de quoi il s'agit!..." Et comme elle semblait hésiter encore, il poursuivit:

"C'est de toi et de l'étranger que tu veux me parler, hein? Tu crois que je n'ai pas vu comme tu étais resplendissante hier, à ton retour de votre promenade? Tu rayannes, tu irradies, et malgré tout le mal que tu te donnes pour le cacher, tes yeux sont remplis de son image! Sa présence t'habite! Tu es déjà toute remplie de cet autre, Soledad! Tu me crois aveugle?..."

- Mon Dieu, José... Mais tu savais bien que cela arriverait un jour ou l'autre! je n'ai pas fait vœu de chasteté ou de célibat! Et je t'ai toujours dit que ce n'est pas toi que j'épouserai. Tu as continué à nourrir un espoir que je m'appliquais à dévitaliser car je ne voulais pas que tu entretiennes en toi des illusions; il n'y a rien de pire!

- Je sais, Sol. Mais peux-tu lutter contre l'amour quand il te tient comme il me tient? Hein? "

Il tempêtait, il rugissait comme un animal blessé et auquel on portait le coup ultime. Puis brusquement il se tint debout devant elle:

" Sol, bien sûr, tout cela est ton droit et ta vie; je ne veux pas obscurcir en toi tout ce soleil radieux qui te traverse en ce moment et que par pudeur et gentillesse tu voudrais cacher. Pardonne mes éclats... je finirai bien par guérir de l'incurable... Adios, *niña del Sol!* "

Il s'en fut à grandes enjambées la laissant perplexe et le coeur serré, assise sur son mur. Oui, elle sentait bien ce qu'il pouvait souffrir mais elle ne pouvait vraiment rien faire contre cela. Elle ne pouvait que prier pour lui, de tout son coeur pour qu'il trouve la paix du coeur et de l'âme. Il était un ami merveilleux, un vrai frère et depuis toujours; elle l'aimait tellement et elle souhaitait tellement qu'il trouvât un jour, à son tour, le même bonheur qu'elle même. Peut-être cela serait-il enfin possible, maintenant qu'il cesserait de nourrir de faux espoirs et se tournerait peut-être enfin vers l'un de ces coeurs qu'il avait enflammé ici ou là, ce Don Juan de la vallée!

Arturo avait promis de l'aider et il s'y employa de son mieux. Quand il vit José rentrer de sa promenade avec Soledad, l'air fermé, le front bas, et se diriger vivement vers sa voiture, il l'intercepta gentiment.

" Viens un peu, mon fils!

- Oh là là, quand tu m'appelles mon fils, c'est sérieux, ricana le jeune homme;

- oui, bien sûr c'est sérieux! Il faut que je te parle, et quand je dois te parler, c'est toujours très sérieux, Mon Fils! "

Le ton était ferme et grave et le visage noble du vieil indien empreint de force et de bonté. Un ton qui déjà véhiculait une force d'apaisement, une invite à l'écoute que l'on ne peut refuser parce qu'on sent bien qu'il y a des paroles justes qui peuvent sortir de cette bouche et que ces paroles ont le don de panser des blessures.

Arturo lui parla des noeuds du destin à l'encontre desquels nul ne peut aller. Ce sont des opportunités bien sûr que l'on peut refuser de suivre, mais rien au monde ne peut les empêcher de se présenter.

" Tu dis que tu aimes follement Soledad; c'est vrai. Mais si tu l'aimes seulement, et que tu effaces enfin le follement, alors tu ne peux que te réjouir pour elle du fait que sa destinée puisse s'accomplir. Toi aussi tu as ta destinée. Si tu cesses de braquer ton regard dans une fausse direction et que tu te rendes enfin disponible à ce qui est juste et bon pour toi, alors ton véritable destin se fera jour aussi. Il faut que tu cesses d'espérer désespérément et il est bien salutaire qu'il se produise enfin un événement qui brise en toi ce cercle infernal. Tu vas vivre, José. Et tu seras heureux, crois moi. Tu sais que je dis toujours que l'on bâtit son bonheur soi-même. Ecoute mon conseil pour le moment: va passer quelques jours sur le plateau avec tes bergers et ton troupeau. Médite et apprends à respirer un air nouveau. Apprends à regarder la vérité et la réalité en face, car la réalité est toujours meilleure et plus riche que n'importe quel beau mensonge ou illusion.

" Fais cela, Fils, au lieu d'aller encore une fois t'enivrer à Cuzco et danser la diablada! C'est la Sagesse de Dieu et celle de ton âme qui maintenant peuvent t'apporter la libération, et non plus les vains étourdissements de la cité des hommes. "

José restait silencieux. Il entendait...

Enfin, il se leva de la table du bureau d'Arturo où ils s'étaient installés et dit:

" C'est bon, Arturo. C'est vrai que tu es un père pour le fils que je te suis quelque part... plaisanta-t-il en passant sa main dans son épaisse chevelure bouclée qui lui donnait une belle tête léonine. Je pars de ce pas sur le plateau. ... je serai de retour pour la réunion dans quelques jours.

Il s'éloigna rapidement tandis qu'un bon sourire naissait sur le visage de l'Indien. Luca entra dans la pièce et s'approcha de son mari. Elle lui entoura tendrement les épaules et mis un instant sa joue contre la sienne.

" Allons, Luca, je crois que nous sommes sur la bonne voie, en tout et pour tout", murmura-t-il.

L'Inca nouveau est arrivé...

C'était la soirée attendue de la pleine lune qui rassemblait dans la conscience Solaire de nombreux groupes de réflexion sur la planète toute entière. Une nouvelle vague de conscience naissait sur la Terre, spontanément et naturellement, car l'homme était prêt pour cela. De même qu'il y a fort longtemps le principe mental se fit spontanément jour et s'ancra dans le cerveau de l'animal humain, à l'époque de l'individualisation, de même, actuellement, une conscience nouvelle s'élevait à l'horizon de l'humanité. On pouvait certes l'appeler la conscience solaire, puisqu'elle s'épanouissait normalement sous l'influx des grandes énergies cosmiques qui donnent vie à toutes les constellations et sont transmises à la Terre via le Soleil. Auparavant, seuls, quelques initiés, ici ou là, de par le monde, venaient en incarnation avec cette conscience du plus grand Tout et la science des soleils et des étoiles. Des civilisations éclairées avaient vu le jour sous leur inspiration et leur guidance.

Désormais, c'était une grande partie de l'humanité qui fleurissait en cette nouvelle conscience car le temps était mûr. Et quand, par hasard, ils se rencontraient en telle ou telle partie du monde, ils reconnaissaient aisément leur unité de pensée, de direction, d'idéal, de connaissance.

Nous étions là bien loin de l'idée de secte religieuse qui sème la confusion dans beaucoup de pays aussi.

La nouvelle conscience procède simplement et naturellement du Très Haut et touche le Très Bas, par le cerveau de l'homme de la Terre, et surtout par son coeur! C'est la réalisation de l'unité; non par la volonté ou l'application contraignante des mystiques passés, mais par la reconnaissance de la réalité.

Il en était ainsi avec Frédéric et le petit groupe de l'hacienda qui se trouvèrent immédiatement sur la même longueur d'ondes.

Ils étaient installés près de la cheminée et n'attendaient plus que José. Ils se demandaient secrètement s'il allait venir. Ils savaient bien qu'il était tête chaude et suffisamment fier pour rester encore à l'écart et chercher à endormir ses blessures personnelles autrement qu'au sein du petit groupe. Ils le comprenaient bien; l'épreuve était dure pour lui. Frédéric qui avait été informé de toute la vérité sur le lien qui unissait José et Soledad s'était promis de rester très discret ce soir. Ils souhaitaient tous que José vienne car ils savaient que leur réunion qui se poursuivait seulement dans l'impersonnalité en traitant des grands principes de vie pouvait lui être très salutaire en fortifiant en lui sa propre âme, en lui faisant reprendre contact avec le véritable flux d'amour qui relie toutes les âmes de tous les hommes, comme un large fleuve de vie. Dans cet amour universel, il n'y a plus de particularité ou de particularisme. Plus de couple égo-centré! Existe seulement Dieu, le Père de Tous, et toutes les âmes soeurs épanouies en Lui. Toutes, Fils-Filles devenues mûres au cours des âges, et, par là, créatrices, à l'Image du Père, selon Son Ordre et sa Volonté. C'est vrai qu'il s'agit là d'une autre sphère de conscience qui veut pourtant se révéler dans le monde actuel, parce que le temps en est venu.

La porte de la véranda s'ouvrit enfin et le berger apparut. Fier, oui, il l'était et le demeurerait. Il souriait et mit tout le monde à l'aise en déclarant:

" J'espère que vous allez tous aussi bien que moi! Le vent du plateau et la compagnie des lamas sont excellents pour mettre les idées en place! Excusez moi de vous avoir fait un peu attendre; je suis arrivé seulement en fin d'après midi et j'ai dû aller me changer chez moi.

- José mio, demanda Luca, toujours véritable mama inquiète de ses poulains: as-tu dîné?

- Oui, mama Luca, j'ai grignoté quelque chose à l'auberge. Tout va bien, ne t'en fais pas.

- Eh bien, proclama Arturo, si nous sommes tous fins prêts, je déclare la séance ouverte. Quel sera notre ordre du jour? Quelqu'un veut-il proposer un sujet de réflexion?

- Tu nous a promis, Arturo, de nous parler de l'animal fétiche; crois-tu que cela est approprié, digne d'intérêt? demanda Manuela.

- C'est digne d'intérêt dans la mesure où cela jette de la lumière sur les instincts et les mirages des hommes. Puisque la Lumière dissipe les ténèbres et nous fait progresser dans le sens de l'évolution, nous pouvons parler de l'animal fétiche en le reléguant justement à sa juste place. Nos pensées, impersonnelles, claires, tranquilles, feront alors leur oeuvre dans le mental collectif. Si les hommes de la Terre étaient davantage conscients de leur interdépendance et de l'influence inévitable, bonne ou mauvaise, qu'ils exercent les uns sur les autres, à tous les niveaux de l'être, ils cultiveraient un peu mieux leurs pensées qui sont, nous le savons, extrêmement créatrices.

- Alors, notre puma, est donc un animal fétiche, poursuivit Manuela qui tenait à son idée.

- En quelque sorte, oui. Nous en avons déjà dit quelques mots. Mais je ne veux pas tenir tout seul la parole. Chacun de nous doit s'exprimer car chacun de nous a quelque chose à dire. C'est en exprimant simplement et en vérité ce que chacun comprend, à tour de rôle, dans le respect et l'amitié comme nous le faisons toujours, que nous nous enrichissons tous. Soledad, qu'as-tu compris toi-même sur le sujet? Il semble que ton opinion ici serait intéressante.

- Sans doute, je veux bien expliquer mon expérience personnelle puisqu'elle est toute chaude, si je puis dire; mais si tu veux bien, Arturo, je voudrais d'abord laisser s'exprimer Manuela elle-même, et les autres, je ne veux rien colorer par l'aspect particulier de cette expérience.

- Alors, Manu, à toi, invita Luca qui trouvait que le préambule avait assez duré.

- Bon... Si j'ai bien compris ce qui a été dit dernièrement, l'animal humain qui réside au fond des entrailles aussi bien qu'au creux du subconscient et que les indiens appellent l'animal fétiche, serait comme une sorte de résidu, pardonnez l'expression, mais je n'en vois pas d'autre pour dire ma pensée, une sorte de résidu non redempté, non évolué, et qui viendrait du fond des temps. Nous ne pouvons pas oublier que l'être humain est le produit de l'évolution depuis l'amibe jusqu'à ce bipède étonnant qu'il est devenu... En fait, il récapitule en son corps et dans toutes les forces qui le conditionnent actuellement, tout son passé. Nous en avons bien un aperçu dans cette récapitulation rapide du temps de la grossesse!

Il y a donc en nous, dans notre corps et notre personnalité humaine toute entière, tout le produit du passé. Cela forme l'agrégat de forces vives du physique, de l'affectif et de l'intellect..."

Manuela fit le geste signifiant qu'elle passait la parole à quelqu'un d'autre. C'est Pedro qui prit le relais:

- " Oui, parce que le physique récapitule lui-même les quatre éléments et les quatre règnes; à cela, il faut ajouter l'astral ou affectif qui est particulièrement lié au végétal et à l'eau; il faut ajouter l'intellect dont l'embryon se trouve chez l'animal, mais l'animal lui-même a déjà repris en lui-même le végétal et le minéral. C'est extrêmement complexe en apparence, mais, si on garde un point de vue de synthèse, on trouve tout cela bien fait et logique. On voit que la tâche de l'homme est particulièrement difficile puisque non seulement il est chargé d'intégrer tout le passé, de le transmuter, le transfigurer pour le propulser sur la voie de l'évolution qui consiste maintenant à faire d'abord de l'animal humain instinctif, un Homme véritable, un être de relation juste entre les règnes subhumains et les règnes supra humains, qu'il doit d'abord reconnaître avant de pouvoir s'y projeter lui-même et se transfigurer, disons, peut-être, en Ange?

En fait, la Vie n'est qu'une grande chaîne de transfiguration, d'élévation, d'affinement de la matière infinie qui fournit les corps de tous les êtres.

Pour en revenir à l'animal fétiche, je dirai donc que, lorsqu'il se manifeste, lorsqu'un individu le voit surgir en sa conscience, c'est le signe d'une force puissante du passé qu'il n'a pas encore assimilée ou transmutée. Est-ce cela Arturo?...

- Tu dis bien, répondit l'interpellé. Normalement, l'être humain vient à la vie terrestre avec un cerveau vierge, tout neuf et cela est un grand bienfait. L'âme de l'homme, qui se développe en acquérant de l'expérience, d'incarnation en incarnation, ne pourrait le faire si elle ne changeait pas de forme corporelle. En changeant de corps elle met de côté, le temps de l'expérience de la nouvelle incarnation, les souvenirs du passé dont elle ne garde que les acquis qualitatifs qui se manifestent alors comme tendances, dons, aptitudes, les difficultés, les handicaps sont les forces et vertus qu'elle doit encore acquérir pour parvenir à sa maturité. C'est donc un grand bienfait que l'homme-âme, nouvellement incarné, n'ait pas le souvenir des événements passés, cela pourrait tout simplement le bloquer, alimenter un égo déjà bien gros! Il faut être léger et renouvelé pour avancer dans l'expérience; il est indispensable d'évoluer vers l'état humain transcendé dans le spirituel, étape suivante, libéré du poids du passé.

Donc lorsque l'animal fétiche, ou, ce que d'autres traditions de Sagesse appellent le " gardien du seuil ", se manifeste sous cette forme, c'est qu'il y a dans le cours de l'expérience de l'âme en question, un gros problème, un gros handicap créé dans le passé et qui n'est pas " intégré ". C'est très rare que cela se manifeste ainsi spontanément. Nous, les indiens, savons par certaines techniques, faire révéler l'animal fétiche. Mais si nous sommes sages, nous ne provoquons ce phénomène dans la conscience d'un individu qu'en cas de nécessité pour aider à comprendre la nature de certaines forces astrales et instinctives qui font obstacle à l'évolution.

Chez un être équilibré, il n'y a pas de révélation spontanée de l'animal fétiche, et on peut cependant le connaître par déductions, en observant ses instincts et son comportement et aussi certains signes caractéristiques du visage.

- Est-ce à dire que lorsque l'animal se révèle spontanément, la personne en question n'est pas équilibrée? interrogea Soledad, inquiète.

- Il y a deux réalités qui s'entremêlent ici. Certes, il y a un problème de non-intégration de l'astral-éthérique, défaut d'intégration souvent dû à un grand choc;

il y a donc un certain déséquilibre, mais aussi, il ne faut pas oublier que la confrontation avec " le gardien du seuil " se fait pour tout le monde, sous une forme ou une autre, quand il se trouve consciemment engagé sur le Sentier spirituel, dans la spiritualisation conscience de son être. D'autres disent encore: sur le sentier initiatique.

Nous, nous disons ici: " sur le chemin de l'Inca... Chemin du Soleil " , le Soleil étant le symbole de l'âme-esprit, comme on le sait.

- Nous devons donc tous passer par cette confrontation, si je comprends bien, énonça à son tour José. Car il me semble que nous sommes tous ici présents engagés dans la direction de l'Esprit.

- Et c'est bien ce qui se passe aussi pour toute l'humanité, n'est-ce pas? poursuivit Luca. D'après nos études et observations, nous voyons bien que toute l'humanité, dont une grande partie encore n'en est pas vraiment consciente, est nécessairement engagée sur le " sentier de l'Inca ", sur ce chemin où l'homme finit par se reconnaître comme Fils du Soleil, Fils de Dieu, Fils du Créateur de toutes choses! Aucun de nous n'est " hors " de l'humanité. L'humanité est un seul tout, elle évolue comme un seul être, avec toutes ses composantes. Qu'en pensez-vous Frédéric?

- Oui, je pense cela ainsi. Nous sommes tous extrêmement solidaires et interdépendants, et ce qui crée le problème sur cette planète c'est que beaucoup trop l'ignorent encore; mais justement, un grand nombre est en train de prendre conscience de cette réalité et spiritualise sa conscience à grands pas, si je puis employer une expression aussi incorrecte! C'est d'ailleurs peut-être cela qui, actuellement fait surgir l'animal fétiche de toute l'humanité: cette confrontation gigantesque entre les énergies spirituelles qui imprègnent de plus en plus notre conscience collective, du fait de l'évolution spirituelle d'un nombre toujours croissant d'individus, et les forces rétrogrades et puissantes d'un long passé d'égoïsme matérialiste. La grande peur qui consiste à préserver pour soi, à se battre et même à tuer pour "avoir pour soi" ou pour dominer, en tel ou tel domaine de notre société, se perpétue aujourd'hui dans les actes monstrueux que nous observons dans divers pays; nous n'entrerons pas dans les détails, mais nous pouvons dire que tout ce qui n'évolue pas, recule, régresse. Et, dans cette lutte gigantesque de la conscience humaine globale dont le destin est d'évoluer, il y a l'émergence visible et tangible de tout ce qui doit être rédempté. Et je pense que ce n'est pas un hasard du tout si les cinéastes de notre temps, qui projettent trop souvent hélas, les images des bas-fond de la conscience, en sont venus à faire jaillir les vieux monstres antédiluviens! Il n'y a pas de hasard!

- Alors, enchaîna José, nos soi-disant innocents dinosaures de carton-pâte seraient la représentation de l'animal fétiche de l'humanité ?...

- La bête de l'Apocalypse! murmura Luca.

- Oui, exactement! Si l'on ne réfléchit pas suffisamment, si l'on ne considère pas ce phénomène sous l'angle de la synthèse et du fait de l'évolution inévitable, ce terme "apocalypse" inspire de la crainte; ou fait croire à une étrange superstition. Pourtant, c'est simplement le terme qui désigne la réalité de notre époque qui est l'époque étonnante et prodigieuse de la RÉVÉLATION pour l'humanité toute entière! Il vaudrait mieux employer le terme révélation puisque c'est cela que veut dire le mot Apocalypse. Ce mot un peu barbare éveille des craintes. Mais le mot "révélation", en lui-même explique tout. Nous vivons une époque grandiose où il est révélé à l'homme sur toute l'échelle mondiale, à la fois sa nature divine, sa nature solaire, en tant qu'âme, et aussi ses instincts barbares animaux, souvent plus barbares que le règne animal qui vit actuellement sur la Terre. L'homme arrivé à un grand tournant de son histoire est placé devant un grand choix: opter pour mettre ses énergies dans la direction de l'évolution, ou bien se laisser balloter, emporter, manipuler par de vieux

instincts barbares qui devraient être rendus au silence et transcendés, si le grand Dessein veut être accompli; du moins se poursuivre normalement dans les siècles à venir.

- C'est impressionnant de réaliser à quel point nous sommes tous entièrement et totalement responsables du devenir de l'humanité et de cette planète! intervint Manuela. ... En fait, quand un individu parvient à rédempter ses vieux instincts animaux ou à résoudre ses problèmes psychiques et affectifs, il obtient une victoire pour tous! La devise des mousquetaires est valable pour toute l'humanité: " Un pour tous, tous pour Un! "

- C'est vrai, dit Pedro. Mais alors, que devient maintenant notre fameuse histoire de puma, en ce lieu, en ce domaine? Sol, tu veux bien nous en parler puisqu'il paraît que cela te concerne particulièrement.

- Particulièrement, oui, si on veut, bien que cela soit encore une affaire de collectivité, si je comprends bien... Il est vrai que beaucoup d'êtres humains souffrent psychiquement de chocs violents qui ont eu lieu dans le passé. Et si l'on veut bien le voir, tout ce mal qui est perpétré de nos jours nous augure encore bien des problèmes pour le futur, car tous les êtres qui subissent les violences que l'on sait, qui trépassent par la violence, auront des difficultés à retrouver leur équilibre dans leur vie prochaine. La mort violente projette hors du corps l'âme qui avait un programme d'incarnation; les atomes permanents qui conservent dans la conscience causale, dans la substance ignée de l'âme, la mémoire du passé, sont violemment éjectés du plan physique et gardent l'impact du choc avec tous les sentiments qui ont accompagné ce moment.

Si j'en crois les récentes réminiscences qui sont remontées à la surface de ma conscience, ces derniers temps, j'ai bien la confirmation que j'ai vécu une incarnation en ce pays, au temps des Incas et que j'ai subi, avec la famille du dernier Inca, Tupac Amarú, le massacre qui s'est perpétré à Cuzco sur cette maudite place d'Armes qui m'a toujours répulsée.

- Ça, je me souviens de ta crise, quand tu étais toute petite et que ta mère et moi t'avions emmenée avec nous à Cuzco, interrompit sans y prendre garde Luca; nous te tenions par la main, tu marchais à peine. Tu nous a fait une telle crise de larmes et de cris alors que nous entrions sur la place, que nous avons dû rebrousser chemin. Comme tu n'étais pas coutumière de caprices, nous n'avons pas voulu te forcer; mais tu nous as tous inquiétés ici car, en rentrant à la maison, tu nous a fait une belle poussée de fièvre. C'est depuis ce moment là que tu as souvent eu des cauchemars où tu criais: "non! non! pas ça!"

- Oui, Luca, nous savons bien que les enfants peuvent avoir des réminiscences et même des visions des mondes subtils. J'ai donc eu en moi, très tôt, une grande crainte, parfois même des moments de panique intérieure qui cohabitaient curieusement avec le développement d'une certaine mesure de spiritualité, comme chacun de nous. Arturo et Luca en savent quelque chose. Quand je me sentais menacée, agressée, j'avais du mal à maîtriser des pensées violentes de vengeance, de haine. Alors, pourquoi maintenant le puma? Je l'explique du fait qu'il est vrai d'une part que j'ai des instincts de chat, de félin; d'autre part, que le puma était sans nul doute notre animal préféré au temps où j'ai eu une vie là-haut, à la Cité des femmes choisies. J'ai toujours, depuis ma plus tendre enfance, aimé les pumas. Ajoutez à cela la puissance collective de l'espèce de dévotion qu'ont les indiens de la vallée pour l'animal sacré de Viracocha, notre grand Inca, et nous pourrons comprendre qu'il y avait en notre domaine, à disposition, non seulement de mon propre fait, mais de la force psychique collective, un certain agrégat de forces astrales et éthériques propres à constituer ce qu'on appelle un "ectoplasme" de la forme d'un puma. L'énergie suit la pensée dit-on.

Je me suis sentie menacée ces dernières années, notamment par le señor Esteban qui n'a pas cessé de chercher à miner aussi bien ma réputation que de chercher à me manipuler pour récupérer à son profit notre domaine, d'une manière ou d'une autre. C'est vrai que je me suis mise malgré mes efforts à nourrir de la haine contre cet homme.

C'est ainsi que le puma est venu à se manifester. Je l'ai extériorisé. Ma propre violence de sentiments l'a rendu visible et il a été instinctivement dirigé contre ceux qui voulaient en fait nous détruire.

- Et maintenant? demanda Manuela. Si je comprends bien, il vaut mieux ne pas avoir de grief envers toi!

- Non! Manu! il n'y a plus rien à craindre je crois. Les faits sont exceptionnels et mon puma a pris naissance sous une incroyable pression qui s'est prolongée dans le temps. Et, comme toute force de cette nature, elle ne peut être dissoute, ou plutôt transformée, rédemptée, que par une énergie toute puissante, celle-là même qui est à la l'origine de toute notre vie cosmique et humaine!

- L'Amour... précisa Arturo.

Seule l'énergie du véritable amour qui imprègne les âmes avancées et qui peut toucher impersonnellement, sans arrière pensée, au coeur d'un être en difficulté, peut guérir. Les plus gros mirages, les plus gros agrégats de forces obscures peuvent être vaincus, dévitalisés et réorientés par la toute puissante énergie de l'amour-sagesse. L'amour doit être en effet accompagné de la lumière impersonnelle de la sagesse-connaissance. Il doit toucher la conscience et le coeur et non pas la nature affective! C'est pourquoi il doit être impersonnel, dépouillé de pensées égoïstes. Autrement, il ne pourrait que contribuer à grossir les forces astrales d'un ego. C'est la sagesse-lumière, porteuse nécessairement de l'Amour universel, qui fluidifie et annule en fin de compte les résistances, les blocages, les noeuds des agrégats indésirables. La présence d'une conscience claire non seulement empêche la naissance des mirages et illusions, mais contribue toujours à leur dissolution quand ils existent quelque part."

Les regards convergèrent vers Frédéric qui aurait bien voulu rester dans la plus complète discrétion. Il prit cependant la parole avec une modestie sincère:

" Oh, ce n'est pas le sentiment personnel que j'ai pu ressentir rapidement pour Soledad qui est en cause ici. C'est, dans l'immédiat, dès ma rencontre justement avec ce puma de rêve, oui, de rêve, que j'ai vécu une étonnante expérience d'Amour pur, impersonnel; j'ai été traversé, oui, traversé, par quelque chose qui me dépasse en tant qu'individu. Sans doute que mon état d'esprit s'y prêtait, que j'étais particulièrement ouvert, tant j'étais en contemplation émerveillée et emplie de gratitude pour le lieu où je me trouvais. Et, quand j'ai senti, puis vu cette belle puma, moi qui ai aussi un grand faible pour les félins, je me suis senti tout fondre; je l'ai aimée, oui, aimée, en fait, j'ai plongé en ses yeux, j'ai vu et épousé son âme, et il n'y a eu pendant un moment qu'un long et fluide courant d'amour qui nous a traversés. Cela venait de plus grand que ma personne humaine, et cela allait vers plus grand; en fait c'était le grand fleuve d'amour universel dont nous fûmes ensemble imprégnés!

- C'est exactement ce que j'ai ressenti quand je me suis retrouvée dans mon corps, en lotus sur la terrasse. Car j'avais été aspirée, dans mon corps astral et j'étais entrée dans la forme astrale de la puma, du fait de la rapidité avec laquelle les corps astraux et éthériques peuvent se

mêler. J'étais imbibée d'un amour extraordinaire et mon puma semblait fondre soudain comme neige au soleil.

C'est pourquoi je dis que sans doute nous- ne le verrons plus. Nous verrons bien encore quelque puma innocent rôder par ici, mais pas celui qui avait été créé comme je l'ai indiqué. La suite des événements nous a montré, à Frédéric et moi-même, que nous reprenions notre destinée commune là où elle avait été brutalement interrompue. Le puits noir de la peur et de la haine qui se faisait sentir épisodiquement en moi ne peut qu'être comblé. Je sais maintenant, par ma propre expérience que, dans l'univers, dans le microcosme comme dans le macrocosme, il y a toujours une Justice qui répare les choses qui ont été dérangées de leurs cours normal. Il y a toujours la grande Loi qui fonctionne. Dans nos cervelles humaines nous mesurons le temps plus ou moins longuement; mais, pour l'âme que nous sommes avant tout, le temps n'existe pas. Il n'y a que les grands courants de forces et énergies mises en jeu qui se croisent et s'entrecroisent pour nouer nos destinées.

- Mais, demanda encore Manuela, n'y a-t-il pas eu un autre prince Inca, de même nom, un Tupac Amarú qui a été plus tard massacré avec sa famille toujours sur cette même place sanglante?

- Si, tu as parfaitement raison répondit Arturo. Deux siècles après la disparition de l'empire Inca, un jeune indien métis, descendant des Incas, et qui porta le nom de Tupac Amarú Segundo, fomenta une rébellion; mais il fut aussi pris et tué comme tu l'as dit. Nous savons que l'âme qui habite la personne Soledad qui nous est familière, a vécu au temps de Tupac Amarú dans la cité des "Femmes choisies", des "Vierges du Soleil", par de nombreux recoupements et les réminiscences non seulement de Soledad, mais aussi de Frédéric qui vous contera sans doute un jour comment il a été très singulièrement guidé jusqu'ici par des rêves successifs. En fait, ces rêves montrent que lui-même faisait partie des Incas, prêtres ou nobles qui vivaient là-haut. Il a vu la cité alors qu'elle était florissante et non pas en ruines, comme maintenant! Ou abandonnée et désertée, comme pouvait la connaître Tupac Amarú Segundo et les siens.

Ce que je trouve le plus important, finalement, dans toute cette histoire, c'est que c'est l'Amour Universel et non pas l'amour personnel, individuel, qui peut guérir les blessures des coeurs et des âmes, reprit José, vivement intéressé. Je me rends bien compte par moi-même que chaque fois que nous avons une rencontre pour réfléchir aux grands sujets, à notre mesure naturellement, mais dans cet état d'impersonnalité, je me sens toujours très bien, mieux en tout cas que lorsque je suis tout seul à tenter de me démêler de mes propres problèmes. Je me sens dégagé, libéré. Je sais que c'est parce que nous mettons en oeuvre, tous ensemble, par notre écoute sincère et tranquille des uns et des autres, par notre bonne volonté à éclairer les problèmes mondiaux, cette force d'amour universel, comme une spirale de bienfait qui nous entoure, nous élève. C'est extrêmement curatif. Aussi, j'en viens à comprendre que c'est bien seulement la présence de cet Amour sur une vaste échelle qui peut guérir l'humanité de ses maux...

- Oui, continue Pedro, c'est bien la Présence de la Source de cet Amour-Sagesse, par Celui qu'on appelle Christ, ou L'Inca Unique, le Fils de Dieu, reconnu dans le coeur et l'âme des hommes, qui peut enfin guérir le monde. En fait, de façon globale, a lieu l'affrontement, sur notre monde, des puissances Christiques et de la Bête, et c'est Christ Lui-même qui peut dévitaliser le monstre antédiluvien qui vit dans nos entrailles, par Sa Compréhension aimante, sa Sagesse, son Amour, sa Lumière.

- Et cela, parce qu'Il vit vraiment dans le coeur et la conscience de tout être de bonne volonté. En tout pays, et peu importe comment on Le nomme! surenchérit Frédéric qui goûtait pleinement le moment de ces échanges francs et sincères entre tous ses nouveaux amis.

- Comment faire pour que ce soit Christ, l'âme, la Lumière Solaire qui domine en nous, qui domine dans le coeur des hommes afin que cette terrible période passe plus vite? interrogea Luca.

- Je pense, poursuivit Frédéric qu'il suffit simplement de permettre à Cela qui est déjà en nous depuis toujours de Rayonner. Laisser, permettre à Christ, en la conscience du monde, de s'exprimer. Il ne s'agit pas de faire, de s'éreinter dans des efforts incroyables. Mais c'est bien le contraire: justement, être tellement disponibles, ouverts, expansifs de tout cela qui est en chaque être, que ce sera la révélation à l'extérieur, ce sera ce que la Bible dit par: " chaque oeil Le verra!"

- C'est donc bien cela "le retour du Christ" dont on parle tant dans les milieux spirituels et religieux. C'est bien par le coeur de tout homme qu'Il peut revenir. C'est aussi cela la fameuse fête symbolique de l'Inti Raymi, le retour de l'Inca, que nous allons vivre prochainement en ce pays! Beaucoup, comme les juifs au temps de Jésus, attendent un Inca qui viendrait gouverner et prendre le pouvoir pour restaurer la souveraineté indienne. Mais il y en a aussi beaucoup qui savent que le retour de l'Inca cela se passe d'abord dans leur coeur et leur âme! Le retour, en eux-mêmes, du Fils du Soleil qu'ils sont!..."

C'était José qui venait de parler. Après un petit silence, il reprit, malicieux en pointant son menton vers Frédéric:

- D'ailleurs, en ce qui nous concerne, je ne vois pas pourquoi nous irions à la Fête de l'Inti Raymi! L'Inca nouveau est arrivé non?"

Cette sortie provoqua un éclat de rire général. Mais elle révéla surtout à Soledad et aux autres que, si José retrouvait son sens de l'humour et le faisait malicieusement jouer dans la direction de Frédéric, c'est qu'il l'avait accepté; qu'il avait accepté la réalité, même si elle était encore douloureuse, mais pour lui, le nouveau chemin était ouvert.

Ils continuèrent encore un long moment à échanger ainsi des pensées, et vers la fin de l'entretien, comme à l'accoutumé, pour terminer la séance de réflexion, ils partagèrent quelques minutes de méditation silencieuse.

Avant qu'ils ne se séparent, Soledad annonça qu'elle avait quelque chose à dire, de beaucoup plus terre à terre; ce à quoi José fit immédiatement écho en déclarant qu'il avait aussi une nouvelle à annoncer et qu'il l'avait gardée pour la fin de l'entretien. Soledad lui céda la primeur et José se frotta les mains, se réjouissant par avance de ce qu'il allait annoncer:

"Vous allez peut-être me trouver un peu méchant, mais pourtant j'ai un immense plaisir à vous annoncer que le Señor Esteban a été arrêté aujourd'hui! "

Sous les exclamations diverses qui fusaient de tous les coins de la pièce, il expliqua:

"Oui, oui! Quand je suis rentré tout à l'heure au village, j'ai rencontré le capitaine qui m'a informé de la nouvelle. Ils ont enfin réussi à avoir la preuve du trafic de drogue auquel se

livrait le bonhomme; par ailleurs, ils ont constitué ferme le dossier pour lequel doit témoigner Herrero, établissant qu'Esteban avait payé deux hommes pour saboter les installations de l'hacienda Montesinos. Qu'ils aient été attaqué par un puma est une autre histoire, et, en fait, on s'en moque, parce que ce sont des choses qui peuvent arriver dans nos régions. Un ou deux d'entre nous ici sera sûrement appelé à témoigner avec Soledad. Je crois bien qu'il ne sera pas nécessaire d'expliquer toutes ces histoires d'animal-fétiche, d'égrégore de puma, car l'on ne nous croirait pas! Qu'en pensez-vous? Ou bien, faudra-t-il demander à notre puma protecteur de venir témoigner? Ce serait drôle!..."

Ils se réjouirent tous de la nouvelle. On allait pouvoir respirer! Il est vrai qu'Esteban avec ses manoeuvres louches finissait par créer dans l'environnement de l'hacienda une atmosphère pesante, et Soledad en savait quelque chose!

"Et toi, Sol, quelle est ta nouvelle?

- Eh bien, j'ai tout simplement mis la touche définitive à mon parfum eau de toilette que je vais lancer sur le marché, justement pour la Fête de l'Inti Raymi! Je veux que toute belle personne de la ville porte ce parfum ce jour là, et ici, à l'hacienda, toutes nos employées en recevront un flacon. Je vous laisse ici apprécier celui que je vous ai apporté, pour voir si vous avez du nez et saurez déceler quelles essences le composent."

Ce disant, elle exhiba un joli petit flacon, qu'elle déboucha soigneusement et le dit flacon passa de mains en mains, suscitant approbations, exclamations et appréciations diverses. On découvrit la note dominante du cèdre; Pedro, qui avait fin nez, dépista l'orchidée, en soupçon; on nota l'essence de citron qui donnait un voile de fraîcheur; mais il y avait une autre essence, insistait Soledad qui s'étonnait que personne ne l'avait encore nommée. Bien sûr, elle était subtile; mais elle était là...

C'est Frédéric qui finalement étonna tout le monde en la nommant:

" Il y a de la rose!

- Eh bien, en plus il a du nez! s'exclama Pedro dépité! Il arrive et il sait! Comment avez-vous fait, Frédéric? Bon, c'est vrai, maintenant que c'est dit, la rose me paraît évidente. En fait, c'est la proportion que tu as trouvée qui est intéressante, Sol. La rose risquait d'être complètement étouffée par le cèdre puissant. Il fallait trouver la juste dose pour chaque essence.

- Vous savez, je ne sais si c'est le nez ou plutôt une certaine logique qui m'a fait dire "la rose", reprit Frédéric. Il y a tant de roses dans ce pays et à l'hacienda! je me suis dit qu'il n'était sûrement pas possible de créer un parfum sans cette merveilleuse fleur dont l'essence est pure guérison, aussi bien pour le psychisme que pour la peau! Soledad n'avait pas pu oublier la rose!

- Oui, c'est simple! Il suffisait d'y penser en somme! Et, quel nom vas-tu donner à cette bienfaisante création, Sol? questionna Manuela toujours très pratique.

- Là aussi, le nom m'a paru évident, couler de source et d'actualité. je veux l'appeler: "PUMA DES ANDES"!

Luca se leva alors, très solennelle soudain:

" Eh bien, je pense, mes amis, qu'une telle soirée qui est déjà pour nous la Fête de tout le nouveau, soit l'occasion de porter un toast. Nous ne saurions nous séparer maintenant ainsi. Je vais chercher ma meilleure "acca" que je garde pour les jours de Fête, et nous allons souhaiter à chacun, à tous, et à notre Puma des Andes, la meilleure route! "

Ainsi fut fait dans cette pièce saturée de chaleur de coeur et de lumière des âmes et dans laquelle flottait à présent le très subtil et délicat parfum vivace de la vallée sacrée elle-même.

Dix ans après

Le soleil baissait vers son couchant et ses lueurs embrasées illuminaient la véranda et le jardin de roses devant la maison. La journée de travail se terminait et, un à un ou par petits groupes, les employés du domaine partaient vers le chemin qui mène à la bourgade d'Ollantaytambo ou Urubamba.

Frédéric et Soledad se tenaient sur le seuil et admiraient ensemble le déploiement des couleurs qui envahissaient le domaine, la vallée et, non loin, toute la cordillère.

Des cris et rires d'enfants leur parvenaient depuis le groupe des cèdres qui élevaient leurs pointes vert-bleu vers le ciel, derrière le laboratoire de Soledad. Ils se regardèrent en souriant, complices de cette joie de vivre qui régnait à l'hacienda.

"C'était hier" leur semblait-il, le jour où ils avaient décidé d'adopter Maria Carmen et Joselito. Au bout d'un an de mariage, il s'était avéré que Soledad était stérile et qu'elle ne pourrait jamais avoir d'enfants. Cela ne les avait pas du tout contrariés. D'un commun accord ils avaient décidé d'en adopter un et de tenter de faire un heureux d'un petit orphelin. Ce n'était pas les enfants perdus ou malheureux qui manquaient au Pérou. En fait, ils se disaient tous les deux: "tous les enfants du monde sont nos enfants"; Soledad trouvait que c'était un mirage et seulement un instinct de femelle animale que de vouloir à tout prix avoir un enfant de ses propres entrailles. Un enfant n'est pas seulement un corps de chair qui se développe dans un ventre de mère! Le corps humain n'est qu'une petite partie de l'être! Que lui importait la femelle qui avait pu porter tel ou tel enfant!

Elle se sentait profondément éducatrice et trouvait que la tâche la plus noble était d'ouvrir la porte de la vie, dans le monde, de la façon la plus juste possible, la plus équilibrée, la plus informée des réalités; c'était de donner les chances et les atouts nécessaires pour faire la route. La plus grande tâche des parents n'était pas de mettre des enfants au monde, mais de les éduquer. Autrement, qu'est-ce qui différencie l'humain de l'animal?

C'est ainsi qu'elle et Frédéric avaient décidé de donner des héritiers Montesinos à l'hacienda. Ils étaient allés à l'institution de secours pour enfants abandonnés à Cuzco. Les religieuses qui tenaient l'institution les avaient accueillis avec beaucoup de joie et leur avaient montré les enfants qui jouaient dans une salle.

Malheureusement il y en avait beaucoup déjà dans cette seule salle, des tout petits, de 1 à 3 ans. Il y avait aussi quelques bébés à la pouponnière car il arrivait fréquemment hélas qu'une jeune mère sans ressources vint accoucher ici et laisser son bébé.

Frédéric et Soledad avaient été émus jusqu'aux larmes de voir tant d'enfants abandonnés. Il y avait les plus grands dans un autre bâtiment qui servait d'école. Ces religieuses étaient très méritantes et elles accomplissaient un travail formidable pour compenser et éduquer les petits qui arrivaient sous leur garde et protection. Mais, disaient-elles, rien ne pourrait remplacer la chaleur d'un foyer, un père et une mère.

Devant l'embarras du choix, ils avaient été très angoissés, frustrés de ne pouvoir les prendre tous. Il fallait choisir et cela était cruel. Ils ne pouvaient qu'espérer que d'autres parents

viendraient comme eux pour adopter des enfants. Pourquoi certains s'acharnaient-ils à toutes sortes de manipulations pour seulement avoir un enfant fait de leur chair! Quel égoïsme!

La soeur qui les accompagnait eut une idée:

" Vous allez entrer dans la pièce; nous nous assoirons un moment sur le banc qui est là, et vous allez observer les enfants. Après tout, même quand on adopte un animal on procède ainsi: l'enfant qui vous est destiné vient vers vous, tout seul."

Ce fut une riche idée.

Ils étaient à peine assis sur le banc indiqué, qu'une jolie petite boule dorée, porteuse de quelques cheveux bruns déjà bouclés, se traîna sur la jambe repliée et l'autre qui lui servait de rame sur le sol carrelé. Elle portait une petite robe de laine rouge et bleue. Elle fit un mètre, s'arrêta; leva la tête, regarda vers eux, sourit et reprit sa traîne dans leur direction.

Soledad sentait battre son coeur très fort:

" C'est sûrement une petite quechua, dit la religieuse. Elle a près d'un an sans doute mais elle ne marche pas encore; cela vient. Nous l'avons trouvée il y a peu devant la porte, au petit matin; elle était enveloppée d'un châle de laine bariolé comme en portent les indiennes. Elle pleurait. Nous l'avons appelée Maria-Carmen..."

Pendant que la soeur finissait de parler Soledad s'était levée et soulevait déjà de

terre la petite qui s'agrippa immédiatement aux longs cheveux auburn de la jeune femme qu'elle avait laissés dénoués ce jour là. Frédéric s'exclama:

" Eh bien, je crois qu'il n'y a pas à discuter ! "... Il s'était levé à son tour quand, d'un petit groupe de bambins qui jouaient un peu plus loin avec des cubes, un beau petit brun à l'air très éveillé s'en vint brusquement se jeter dans les jambes de Frédéric: " Padre, padre..."

" Non, bébé, je ne suis pas le Padre ! " rectifia doucement le jeune homme.

- Si, padre... " insista l'enfant en entourant une jambe de ses bras. Alors, Frédéric, Soledad et la religieuse éclatèrent de rire et le jeune homme dit:

" Nous devons partir tout de suite en emmenant ces deux là, sinon nous ne pourrons plus nous en aller s'ils viennent tous! "

Et c'est ainsi que Maria-Carmen et Joselito devinrent les enfants Montesinos. Ils avaient eux-mêmes voulu appeler le garçon Joselito, en souvenir de José qui avait émigré sous d'autres cieux peu de temps après leur mariage. L'enfant lui ressemblait quelque peu d'ailleurs, disait Soledad qui gardait au coeur beaucoup de souvenirs de son petit compagnon d'enfance.

Oui, José avait décidé un beau jour d'aller vivre en Espagne. Peu de temps après le mariage de Soledad et Frédéric, il était allé là-bas en visite chez un ami qui élevait des toros en Andalousie. Il l'avait rencontré lors d'une de ses soirées au bar d'Ursula. L'homme était en vacances et visitait le Pérou. Ils avaient sympathisé, s'étaient revus et l'étranger avait invité José dans sa propriété une de ces immenses *ganaderias* où paissent les " Miurias ", les plus beaux Toros et les plus redoutables.

C'était là-bas que José avait pris sa décision. Il avait été séduit par l'Andalousie, par l'immense propriété et les imposants toros noirs qui semblaient méditer immobiles, dans les marécage du Guadalquivir, sûrs de leur puissance. Son ami lui avait dit qu'il avait besoin d'un bon associé pour gérer son domaine et s'occuper des toros. José s'était dit que passer des lamas aux toros ne pouvait qu'être une expérience enrichissante. Son esprit aventureux et son goût du risque frémissait à l'idée qu'il essaierait d'apprendre à toréer. Il aimait l'art du torero bien qu'il condamna sans réserves la mise à mort finale de l'animal. Cela était toujours à l'origine de discussions passionnées entre lui et son nouvel ami qui usait de tous les arguments pour tenter de lui faire comprendre que la mise à mort était comme un sacrifice offert, depuis l'antiquité au dieu Mithra. C'était aussi le symbole de la lutte éternelle contre le Gardien du Seuil... Il lui disait aussi qu'après tout, les Incas faisaient aussi des sacrifices, et même humains! Ce qui faisait bondir le fougueux José. Les Incas, les vrais Incas ne faisaient pas de sacrifices humains, ce n'était pas vrai! C'était impossible et quiconque connaissait un peu ce que pouvait signifier la "conscience Inca" ne pouvait jamais croire cela. Il y avait certes des tribus rattachées à l'empire Inca et qui restaient libres de vivre leurs croyances. Les maîtres Incas étaient très tolérants pour les peuples qu'ils annexaient. Parmi ces peuples, il y en avait qui faisaient des sacrifices sans doute, il y avait même des cannibales!

A cela, l'espagnol précisait que l'on avait découvert des momies d'enfants, au sommet d'une chaîne de la Cordillère et que les archéologues avaient conclu à des sacrifices délibérés. Ce à quoi José répondait que ce genre de conclusion était un peu hâtif, car des enfants d'Incas pouvaient aussi mourir d'accident ou de maladie lors de ces grandes marches initiatiques en montagne qui avaient périodiquement lieu. On les inhumait alors selon leur rang et leur noblesse. Il ajoutait qu'il trouvait qu'il fallait être morbide pour tenir tellement à l'idée de sacrifices sanglants humains, de même que de trouver admirables tous ces violeurs de sépultures et dépeceurs de cadavres. L'occidental moderne, le visage pâle, a décidément peu de respect d'autrui, mais beaucoup d'exigences pour ce qui le concerne!

Les deux hommes avaient alors de longues conversations qu'ils goûtaient tous les deux énormément. José savait qu'il aimerait ce pays espagnol, ses chants, ses danses qui n'avaient rien à envier aux traditions de son pays. Après tout, la grande querelle entre les espagnols et les Incas étaient une querelle de famille, et, rien de tel qu'une famille pour voir l'amour et la haine se mêler intimement! Mais surtout il pensait que mettre un océan entre Soledad et lui l'aiderait à guérir plus vite.

Dès son retour à l'hacienda il avait annoncé sa décision à ses amis qui en avaient été quelque peu chagrinés; mais ils le comprenaient bien cependant. Soledad était vraiment peinée; c'était son frère chéri qui partait et elle se demandait bien si elle le reverrait un jour. Cela avait causé quelque remue-ménage au domaine et avait valu à Antonio, le jeune homme si intelligent qui les avait bien aidés et soutenus lors de l'affaire du puma, sa plus belle promotion. Ils avaient tous pensé d'un commun accord qu'il fallait lui donner la succession de José. Ce dernier fut chargé de le former aux responsabilités de sa charge avant de pouvoir s'en aller.

Un soir, comme José rentrait à Ollantaytambo, il dépassa sur la route la jolie Manquita qui revenait à pieds vers le village. Il n'avait encore jamais voulu le faire, mais cette fois-ci, il s'arrêta:

" Oh, Manquita, je t'emmène?
- aie, *si, señor José! con mucho gusto!* "

Elle était très belle Manquita dans sa robe aux vives couleurs. Certes, elle lui avait toujours plu mais il s'interdisait de " toucher " aux employées du domaine. Mais là, brusquement, il prit une grande décision. En fait, ce n'était pas un coup de tête; il y avait parfois songé... S'il n'y avait pas Soledad se disait-il, Manquita me plairait bien...

Alors, après avoir roulé un certain temps en silence, il arrêta brusquement le moteur et, très grave se tourna vers la jeune fille:

" Manquita, veux-tu venir avec moi en Espagne?

- Dios! En Espagne? Mais pourquoi señor, c'est le bout du monde!

- D'abord, tu cesses de m'appeler señor, je suis José, José tout court. Et puis, si tu acceptes de m'épouser, il faudra bien que tu viennes avec moi, car je m'en vais en Espagne, le mois prochain."

La jeune fille faillit s'évanouir; puis elle crut que José se moquait d'elle. Mais comme il s'avéra qu'il n'avait jamais été aussi sérieux de sa vie, ce fut alors une explosion de joie!

Il lui dit aussi, riant de la joie de la jeune fille: " c'est à notre tour d'aller conquérir l'Espagne, tu ne crois pas? Il y a de belles filles là-bas, mais je te le dis, tu seras la plus belle, la reine de l'Andalousie!.."

Et José s'était dit que si une femme pouvait lui remettre les idées en place, ce serait bien cette Manquita, si douce, belle et si joyeuse. Ursula avait été une amie précieuse, mais il ne pouvait que lui faire ses adieux. Manquita serait un peu de cette cordillère des Andes qu'il emporterait avec lui, un peu de ces plateaux déserts où paissent ses troupeaux d'alpaca; un peu de ce pays des Incas qui était le sien.

Ainsi fut fait...

L'hacienda avait donc vu du changement sous son toit. Pedro et Manuela avaient aussi deux enfants, compagnons de jeu et d'étude de Maria-Carmen et Joselito. Luca avait pris une jeune femme quechua pour l'aider aux travaux de la maison et la former à sa succession; Tomasa, la nouvelle cuisinière s'intégrait admirablement dans le groupe et se révélait très compétente; ainsi Luca pouvait aussi commencer à se reposer.

Arturo vieillissait et se sentait fatigué. Il ne sortait plus beaucoup et avait placé dans les mains de Frédéric toutes les affaires de l'hacienda. Il lui était bon de faire le retraité, disait-il et de méditer dans ses coins favoris... Il y avait le fauteuil de rotin sur la véranda... Un banc de bois, justement sous les cèdres... Mais de plus en plus, il restait dans sa chambre, près de la fenêtre, sa pipe sur la table à côté et un bon livre dans les mains.

Ce soir là, il s'était retiré un peu plus tôt que d'habitude et avait dit à Luca qu'il allait se reposer un peu avant le dîner.

Frédéric et Soledad qui admiraient le soleil couchant virent soudain planant au-dessus du domaine, un magnifique condor aux ailes blanches. Il glissait majestueusement dans l'air et s'en vint dessiner un cercle large au-dessus de la maison. Puis il s'éloigna un peu, s'éleva et dessina un autre cercle plus large. Il semblait épouser l'espace; pas une plume ne frémissait en lui; tout était silence et grandeur en son vol. Nos deux spectateurs étaient médusés, saisis par la beauté de ce vol si étrange au-dessus du domaine. Puis, le grand oiseau dessina encore

lentement un autre cercle, plus haut, plus ample, et, brusquement, il piqua droit sur le soleil qui disparaissait à l'horizon...

C'est à ce moment là qu'ils entendirent Luca crier:

" Mon Dieu, vite, Arturo!... Arturo !... "

Arturo s'était envolé au pays d'origine des Incas, les Fils du Soleil, au pays de la Lumière des grandes âmes... Mais, avant de les quitter tous, de quitter " son domaine ", il leur avait envoyé son messenger, son animal fétiche: le grand condor des Andes.

Epilogue

Que l'on ne s'y trompe pas! Cette histoire légende, ce conte fantastique de notre puma des Andes, du " gardien de l'Inca " a son fondement de vérité, son actualité.

Dans la Vallée Sacrée de notre monde, (malgré les apparences) dans l'illusion et les affres de la vie terrestres, l'humanité, fille de Dieu, toute entière, lutte et cherche sa route, le chemin de l'Inca. La Voie qui conduit jusqu'à la Cité du Soleil, jusqu'à la pierre blanche où se tient, en attente le Fils du Soleil, Christ, issu du Coeur de Dieu.

Chaque âme, comme Soledad, " âge du Soleil ", est appelée à s'élever sur le rocher sacré, sur le socle blanc de la Lumière pour y retrouver l'Inca au vêtement arc-en-ciel.

Le Souffle septuple de l'Esprit divin, par Christ, veut toucher l'âme humaine en son coeur pour effacer à tout jamais les monstres qu'elle a créés par ses erreurs innombrables au cours des âges.

Seul le regard et le doigt de l'Amour de Celui qui est Essence de l'Amour peut effacer le gardien du seuil de la Cité de Dieu.

A celui qui a des oreilles et qui entend, dans la joie du coeur, nous disons: BON SALUT!

Au chemin de l'Inca, dans la vallée sacrée, il rencontrera le puma au détour d'une roche, mais il verra aussi, planant haut dans le ciel, dans un rayon de feu, le Grand Condor aux ailes blanches... Alors, il connaîtra sa route...

Table des chapitres

	Page
1. Prologue	5
2. Soledad	6
3. Le Puma	12
4. Les inquiétudes de Soledad	18
5. L'enquête	24
6. Escapade au Machu Pichu	29
7. Le Señor Esteban cherche le puma	38
8. Frédéric	47
9. " Ma douce "	52
10. Le secret du Puma	59
11. Frédéric et Soledad	65
12. Passé, Présent, Futur	73
13. L'Inca nouveau est arrivé	80
14. Dix ans après	90
15. Epilogue	95
16. Table des chapitres	96
 Expressions en italique	 97
Bibliographie	98

Lexique des mots ou expressions en italique

Aca	(quechua) bière de maïs particulièrement soignée et réservée à l'Inca. Cette boisson raffinée était préparée par les acclas ; elles tissaient également les vêtements du roi et des prêtres, notamment les "mantas", vêtements en plumes d'oiseau réservés à ces hauts dignitaires.
Accla	(q) femme choisie, "vierge du soleil". Dès leur jeune âge, les plus belles fillettes de la noblesse étaient sélectionnées pour être instruites en toutes choses pour être les épouses des Incas, des nobles, servir dans la Maison du Roi... Le centre d'instruction des femmes choisies était la cité des prêtres du Soleil où les anciennes acclas et les prêtres instruisaient les enfants nobles et les jeunes filles choisies.
Amigo	(espagnol) ami
Cariñita	(e) petite chérie
Chiquita	(e) petite fille
Chicha	(q) bière de maïs courante au Pérou
Chullo	bonnet péruvien en laine
Con mucho gusto	(e) avec grand plaisir
Conquistador	(e) conquérant
Cuy	(a) rôti de cochon d'Inde
Ganadaria	(e) propriété où l'on élève des toros
Intihuatana	(q) pierre sacrée des Incas où les prêtres étaient censés accrocher le soleil au solstice d'hiver pour qu'il ne disparaisse pas...
Inti Raymi	(q) grande fête annuelle au solstice de juin, hiver péruvien, qui correspond à notre Noël, et où les indiens fêtent le "retour de l'Inca". Les chrétiens fêtent la venue du Christ au solstice d'hiver.
Madre de Dios	(e) Mère de Dieu
Niña del Sol	(e) Fille du Soleil
Quena	(q) flûte péruvienne en roseau

Querida mia	(e)	ma chérie
Quièn sabe	(e)	qui sait
Sierra	(e)	montagne
Que tonto rono este hombre	(e)	quel fieffé imbécile, cet homme !
Tonteria	(e)	imbécillité,
Veremos	(e)	nous verrons

Bibliographie

La cité perdue des Incas	<i>Hiram BINGHAM</i>
Guide du Pérou	<i>Éditions Gallimard</i>

